

Des Créatures
peu fréquentables



Fash-infos Bibliothèque 5

Tous les textes sont © les auteurs. Reproduction interdite sans autorisation.

T A B L E

UNE AFFAIRE EN SOUFFRANCE (CLAUDIO BIONDINO)	3
AMMONITE-MICA (EMMANUELLE FREDIN).....	7
L'APOTRE DU SAIGNEUR (MICHAËL MOSLONKA).....	12
CARNAVAL (LUCIE CHENU).....	26
CHAUD ET FROID (ANTONIO BELLOMI).....	28
L'EFFET LUNE (JOSE VICENTE ORTUÑO)	31
ENTRE LES LIGNES DE L'HISTOIRE (MICHAËL MOSLONKA)	44
ERIKA (PATRICK RAVEAU)	49
FLAMME NUE (DIMITRIS G. VEKIOS).....	53
GARGOUILLES (TANYA TYNJÄLÄ).....	58
L'HORREUR SANS NOM (ANGEL OLIVERA ALMOZARA)	60
MARIA ET LES MENDIANTS (ALFREDO ÀLAMO)	67
LEGENDE (TANYA TYNJÄLÄ)	71
PERLES DE SANG (LI-CAM).....	74
LA PETITE POSSEDEE (JONATHAN HARKER)	78
LE VISAGE DE L'ANGE (PIERRE JEAN BROUILLAUD)	84
BIOGRAPHIE DES AUTEURS.....	88

Une Affaire en souffrance

(Claudio Biondino)

Immanuel était le dernier être vivant sur la face de la Terre ou, tout au moins, il le croyait. Il n'avait vu personne de son espèce, ni d'une autre, depuis près d'un siècle. Peu avant l'Effondrement, il avait cherché refuge dans les ruines d'une ancienne cité humaine, sous les vestiges d'un centre commercial qui était resté debout malgré les incendies et les saccages. Il y passait les Heures de Léthargie, entouré d'ordinateurs et de téléviseurs que plus jamais personne n'utiliserait. La nuit, il déambulait entre les édifices détruits et contemplait un paysage urbain désolé. Il savait très bien que son sort était scellé. Le manque de nourriture le consumerait jusqu'à le réduire en cendres, processus long et douloureux pour les êtres de son espèce.

Mais Immanuel ne s'était pas crispé à attendre la fin ; il n'avait pas non plus plongé chaque jour dans les affres du néant. Sa silhouette obscure, décharnée, un peu courbée, avait fouillé, durant tant d'années, les bibliothèques de l'humanité et les archives secrètes des *Antérieurs*. Ce qui le poussait, c'était le besoin de connaître les origines des siens. Il avait voulu acquérir ce savoir tout comme il aurait voulu retrouver la saveur du sang. Mais il n'avait plus envie de savoir ni de vivre. La faim lui torturait le corps et l'esprit depuis trop longtemps. Maintenant il ne la sentait presque plus. À sa place, il n'éprouvait plus que résignation et faiblesse.

Par une nuit claire, son errance le conduisit en dehors de la ville. Tandis qu'il laissait derrière lui ce cercueil d'acier, de verre et de ciment, il pressentit, avec soulagement, que la fin était proche. Il était content de voir la lune immense entre les étoiles. Le ciel nocturne retrouve, pensa-t-il, sa beauté d'avant l'époque de la Grande Destruction. Immanuel avança, titubant, entre les dunes du désert qui s'étendait dans toutes les directions. Il ne savait pas quelles pouvaient être les limites de cet océan de sable – s'il y avait des limites. Peut-être le reste du monde n'était-il plus qu'un souvenir enseveli sous ses vagues. Il était plongé dans ces pensées quand, soudain, un éclat l'éblouit. Devant lui, à quelques mètres, il distinguait une présence humaine, forme brillante qui l'observait depuis les dunes proches. C'était un humanoïde de grande taille, à la grosse tête chauve. Il portait une tunique blanche et ses pieds nus flottaient quelques centimètres au-dessus du sol.

— Approche-toi, créature, fit l'étranger.

L'ordre avait été donné d'un ton nettement méprisant. Il visait un être considéré comme inférieur et *incomplet*. Mais Immanuel ne se sentit pas offensé pour autant. Il avança, les yeux entrouverts, jusqu'à la forme éblouissante.

— Qui es-tu ? demanda l'être de lumière d'un ton altier.

— Je me nomme Immanuel, je suis le dernier survivant de ce monde dévasté, ou je le croyais jusqu'à maintenant. Qui es-tu ?

Il n'y avait dans sa voix ni crainte ni respect. Ce qui irrita l'étranger.

— Contente-toi de répondre à mes questions, abomination ! Je suis venu évaluer l'humanité et la préparer au Grand Passage, mais j'ai constaté sa disparition. Peut-être pourras-tu me dire ce qui est arrivé ici, et qui tu es... toi.

Immanuel commençait à comprendre, et un sourire ironique se dessina sur son visage.

— Oh ! Je vois. Tu es l'un d'**eux**, n'est-ce pas ?

— Je suis Gabriel, l'un de ceux que les anciens – dans leur peu d'entendement – appelèrent des anges, expliqua la forme spectrale. Mais tu n'as pas répondu à mes questions : qui es-tu et que s'est-il passé ici ?

Immanuel sourit de nouveau. Il savait très bien qui les anciens avaient pris pour des anges.

— Bien, je vais te raconter, dit-il, et il s'assit sur le sable, jambes croisées. Je suis un vampire. J'ai vécu durant des siècles en buvant le sang des humains, mais ceux-ci se sont éteints. Maintenant, je me consume à petit feu, par manque de nourriture.

— Ça suffit, abomination. Tu peux te taire.

Gabriel interrompit l'interrogatoire un instant tandis qu'il examinait attentivement Immanuel.

— D'après ce que j'ai perçu, reprit-il, tu n'es pas un être naturel. Tu n'es qu'un rêve, un essai non prémédité. Mais que fait un monstre onirique comme toi dans la réalité présente ?

— Les hommes nous ont enfantés, répondit Immanuel sans cesser de sourire.

Chez Gabriel la curiosité fut plus forte que l'indignation :

— Comment est-ce possible ?

— Si tu me laissais parler, je pourrais te raconter l'histoire.

La tension montait et, durant quelques instants, Immanuel crut qu'il allait être liquidé sans autre forme de procès. Mais il n'était pas intimidé. De toute façon, il ne lui restait pas beaucoup de temps. Il pouvait au moins se distraire un peu, avant le final.

— Parle, dit Gabriel au bout d'une minute. Mais tu as intérêt à avoir quelque chose d'important à dire.

Immanuel l'observa avec une certaine commisération, car il connaissait le sort de cette créature dupée par son propre orgueil.

— Voyons donc, reprit-il d'un ton de pédagogue qui irrita encore un peu plus l'interrogateur. Il y a longtemps que j'étudie les recherches menées par les savants de notre espèce, et je peux affirmer que nous sommes sortis de l'esprit des hommes, que celui-ci nous a rêvés durant des siècles, jusqu'à ce que, par une manipulation inconsciente de différentes dimensions, il en est résulté notre apparition. Je ne sais pas exactement quel a été le processus, mais c'est ainsi que nous avons commencé. Nous avons été les meurtriers de l'humanité, mais nous avons aussi été son aboutissement, le sommet de la courbe.

— Je sais fort bien d'où vous sortez, toi et les tiens, parce que vous ne pouvez pas venir d'ailleurs ! répliqua Gabriel, rouge de colère. Ce que je veux savoir, c'est comment vous en êtes arrivés là et pourquoi tu dis que vous représentez l'aboutissement de l'espèce humaine.

— Je ne sais pas comment s'est produit le passage, expliqua Immanuel, mais je sais que ce sont les humains qui l'ont provoqué. Et je dis que nous avons été leur aboutissement, parce que, si nous n'étions pas des hommes, nous avons été le produit de leurs désirs les plus obscurs, leur dépassement.

— Tu n'es qu'un cauchemar insolent ! À nouveau, l'interrogateur ne se contrôlait plus. L'aboutissement de l'humanité, c'est ce que tu as devant toi. Les hommes auraient dû évoluer jusqu'à faire fusionner leurs énergies individuelles de

façon à former une conscience unique et supérieure, tout comme je représente l'évolution d'une espèce plus ancienne et plus sage !

— Bien entendu, Gabriel, dit le vampire, d'un ton ironique, encore plus provocant. Je sais très bien que ton nom est Légion. Et je sais aussi que, bientôt, tu te fondras avec d'autres consciences pour former un Être unique, un Être qui, ensuite, abandonnera cet univers comme un poussin qui brise la coquille pour accéder au monde réel, un Être dont le destin est l'éternité et la contemplation des créatures qui naîtront de sa volonté : un dieu comme celui qui a créé cet œuf que nous appelons l'univers et qui ensuite s'en est retiré pour jouer son rôle de voyeur froid et distant. Mais tu ne seras pas là pour participer à ce grand événement, parce que ta conscience périra en se fondant avec les autres. Est-ce que cette perspective ne te chiffonne pas un peu ?

Le ton d'Immanuel se faisait de plus en plus moqueur. Gabriel sentit que son autorité était compromise. Il aurait pu le foudroyer d'un simple regard, mais quelque chose le retenait. Un doute s'insinuait en lui, et la petite créature fictive était capable d'en profiter.

— Faire partie d'une conscience générale sera pour moi un honneur, dit l'interrogateur qui voulait donner l'impression d'être sûr de lui. Mais toi, tu n'en feras jamais partie. Tu n'es, de la part de l'espèce humaine, qu'une tentative de création inconsciente et éphémère, l'essai raté de larve divine qui, pour une raison ou une autre, s'est échappée de la dimension onirique, expérimentale dont elle n'aurait jamais dû sortir. Tu n'as pas d'avenir, tu ne te fondras pas dans un tout supérieur. Et toi, cette perspective ne te chiffonne pas ?

— Non, répondit tranquillement Immanuel. Ça ne me tracasse pas. Si ma conscience doit cesser d'être, je préfère qu'elle disparaisse dignement au lieu de se diluer à l'intérieur d'un démiurge autiste. Mais toi, tu ne sais pas ce que c'est que la dignité. L'humanité, même si elle n'en avait pas vraiment conscience, a lutté pour y parvenir.

Gabriel sentit qu'en définitive il s'abaissait à discuter d'égal à égal avec une créature non seulement inférieure mais encore *irréelle*. Il voulait foudroyer Immanuel de toutes ses forces, mais il devait aller au fond de cette affaire. Il ne savait toujours pas ce qu'il était exactement advenu de l'humanité. Il marqua une pause pour maîtriser sa colère et poursuivit l'interrogatoire sans s'arrêter aux insultes. L'heure viendrait de régler ses comptes avec le vampire.

— Que veux-tu dire quand tu prétends que les hommes ont lutté pour leur dignité ?

— Quand ils recherchaient l'autodestruction. Immanuel eut un sourire de satisfaction. Il savait que, parvenu à ce point, il avait gagné la joute verbale. Nous, nous ne cherchions pas à les éliminer. Nous nous en tenions à notre rôle de parasites pour ne pas tarir nos ressources alimentaires (nous avons toujours été très écolos). Mais l'humanité s'est autodétruite en modifiant drastiquement le climat de la planète. Les rares humains qui survivaient se sont réfugiés dans des cavernes artificielles, à une grande profondeur. Et dans ces cavernes, nous autres vampires avons dû les exterminer en les pourchassant pour survivre. Puis mes semblables sont morts les uns après les autres. Je suppose que je suis le dernier représentant de mon espèce.

— Je ne vois pas où tu veux en venir. Gabriel baissa la voix mais paraissait plus menaçant que jamais. Et il vaudrait mieux que tu ne tardes pas. Qu'est ce que l'autodestruction a à voir avec la dignité ? L'autodestruction est le pire acte de lâcheté qui se puisse commettre.

— Non, pas quand on est condamné d'avance, insista Immanuel d'un ton mi sérieux mi ironique. Dans ce cas, la dignité consiste à choisir l'autodestruction au lieu de rester assis à l'attendre. Même s'ils n'en avaient pas conscience, les hommes ont eu l'intuition de ce moment. Ils l'appelaient le « Jugement dernier ». Ils ne comprenaient pas sa véritable nature, mais ils refusaient d'admettre que leurs consciences individuelles soient phagocytées par un être supérieur. Et nous autres, qui sommes leurs essais de création divine, les êtres qui ont peuplé leurs rêves durant des siècles, nous ne voulons pas davantage être mis au rancard quand arrivera ce moment. Il suffira que l'inconscient de l'homme parvienne à déclencher ses forces autodestructrices. Nous les libérerons (et nous nous libérerons) seulement par l'extermination.

— Dans ce cas l'humanité mérite le destin qu'elle a subi, fit Gabriel. La race ancienne dont je suis issu, dans sa sagesse supérieure, a compris quel honneur c'était de pouvoir s'inscrire dans un ordre supérieur d'existence.

— Ça devait être une race de lâches, répliqua Immanuel dans un éclat de rire sonore. Et tu l'as été, toi aussi. Dis-moi ! Quelle place occuperas-tu dans le dieu futur ? Un lieu privilégié dans son regard divin ? Dans le souffle de sa voix divine ? Ou peut-être dans son divin postérieur ?

Le rire sarcastique d'Immanuel blessa si cruellement Gabriel qu'il ne parvint pas à réagir devant une telle offense. Il avait perdu son assurance.

— L'humanité a eu sans doute bien des défauts, reprit le vampire, qui était maintenant mortellement sérieux, sans la moindre nuance de moquerie, mais au moins elle ne s'est pas soumise à la hiérarchie divine. Et nous, ses fils, pas davantage.

Chez Gabriel, la haine avait atteint un niveau que lui-même n'aurait pas cru possible. Il ne suffisait pas d'exterminer ce monstre répugnant. Il fallait punir Immanuel en lui infligeant le sort auquel il voulait échapper. Il s'approcha du vampire pour absorber son énergie et l'incorporer à sa propre substance. Il étendit la main et le toucha, mais la sensation ne fut pas celle qu'il attendait. Un fourmillement étrange envahit son bras puis gagna tout le corps.

— Mais... qu'est-ce... ? Surprise et horreur lui tordaient le visage.

Le vampire, qui lui tenait fermement la main, planta ses crocs dans le poignet. Au bout d'une minute, Gabriel tomba de tout son long sans comprendre ce qui lui arrivait. Avant de mourir, l'ange parvint à voir un nouvel Immanuel. Maintenant, celui-ci n'avait plus l'aspect d'un vieillard accablé, mais d'un jeune, fort et en bonne santé, qui brillait de sa propre lumière dans la nuit de la Terre morte.

Le vampire se pencha pour lui parler à l'oreille.

— Merci pour ce menu spécial, Gabriel, murmura-t-il. Maintenant que je me suis nourri de ta substance, je crois que je vais aller rendre visite à tes frères.

Quelques secondes plus tard, le corps de Gabriel était devenu poussière que le vent dispersa à travers le paysage, le mêlant au sable du désert. Immanuel était de nouveau seul, mais sa situation avait changé du tout au tout.

— Je rendrai visite à ces fameux *anges*, se dit-il. Ensuite, sortir de cette coquille pourrie pour résoudre une autre affaire en souffrance... Un Père qui abandonne ses enfants à leur sort aura beaucoup de choses à m'expliquer.

FIN

Ammonite-Mica

(Emmanuelle Fredin)

À F*

La gargouille aux seins de femme cachés gît parmi les giroflées. Moussue sur ses mains fines. Des traces de larmes de mica miroitent parfois au soleil joueur. Silence. Mi-monstre, mi-belle. Elle se souvient...

*

Caressée, tourneboulée, des mains fortes me palpent, me soupèsent, m'embrassent, enfin me posent. Je suis immobile, grossière. Il marmonne, prend ses outils. Je suis poignardée, coupée, taillée. Je m'épure et ça me plaît. Je me transforme, m'allège, que vais-je être ? Il souffle fort, réfléchit souvent.

— *Voici la plus belle des gargouilles. Monstre à la langue fourchue et bavante ; oreilles multiples et pendantes. Ah ! Elaine, ils t'ont battue... voici quelques cornes et nez crochu. Ils croyaient que tu étais une sorcière, ils t'ont tuée, que me reste -t-il ? Sinon de te faire vivante et tueuse de nuit. Te voici grimaçante, gargouille, avec des yeux de folle, de maudite. Sous ce masque de pierre encore granuleux, il y a toi Elaine et toute ta douceur, tous nos rires. Quelques traits de taille pour des pattes griffues et écailleuses pour cacher tes deux seins si ronds. Tu remplaceras celle qui est tombée. Les précédentes sculptures n'ont jamais été aussi laides.*

*

Je suis terminée. Gautier est pensif, son marteau à la main, il doit penser à Elaine dont j'ai la poitrine, seul morceau tendre de mon corps. Ma bouche ouverte, figée ne peut hurler. Comment crier que j'ai un cœur d'autre chose au milieu de ma dureté, comment crier que j'ai une ammonite cachée que je sens battre ?

Il m'a taillée, sculptée. Me voici hideuse, ma laideur ne peut avoir de nom. Ces caresses n'étaient que mauvaises.

*

Jacques, m'a posée entre deux blocs de pierres lisses. Quelques éraflures au bout de la rigole laissent supposer d'anciennes présences d'horreur.

Je suis au-dessus du vide. Immobile, j'ai la gueule qui dégouline d'eau, d'éclairs, de rage et d'orage. Suspendue, j'aimerais me débattre et m'envoler. Gautier m'a ajouté deux ailes que je ne peux déplier. Maintenant me voilà figée au bout d'une rigole. J'y ferai ruisseler le sang, leur sang.

À ma gauche, une sorte de serpent assis aux yeux révulsés et la gueule béante regarde le ciel avec terreur. Il est muet. Quand un peu plus loin à ma droite, je devine d'un regard oblique une vieille gargouille ricanante ; elle m'insulte largement à la vue de ma laideur.

Il pleut. Une pluie froide et drue qui semble amplifier ma colère. Comment dois-je faire pour assouvir mes espoirs de sang ? La lune, ce soir, n'est qu'un croissant. Un premier croissant.

« Premier croissant, la pierre dort ; faut attendre la lune ronde, la pleine et mieux encore la gibbeuse, y'a des choses étranges... » croasse la vieille harpie d'à-côté, suivi d'un rire à vous glacer les électrons.

Je n'ai pas envie d'attendre. J'ai décidé, ce soir de premier croissant lunaire et début de ma vie suspendue dans le vide, de me décrocher de cette rigole.

J'ai l'impression de fermer les paupières pour mieux prendre conscience de mon être pierreux ; mon cœur d'ammonite se réveille totalement, la douleur déclenche les battements des cristaux de mica qui pailletent son centre, je sens leurs rythmes dans mes oreilles horribles ; mes ailes s'enflent doucement et je peux lentement les bouger ; la pluie froide glisse sur mes rares plumes. Une chaleur inconnue me donne le courage de m'arc-bouter. Dans un ultime effort, ma gueule ouverte et dégoulinante hurle. De douleur, de victoire ? Je me décroche de la rigole. Je suis libre. Je plonge dans le vide, des réflexes de vie agitent mes ailes. Je vole. Enfin, je vole. J'ai faim. Faim de sang.

Mon vol incertain s'affirme, le battement de mes ailes s'affermit. Je plonge dans les ruelles sombres. Très sombres, trop sombres ; la faim crispe mes entrailles et un instinct que je ne connais pas me guide vers un homme solitaire et titubant. Je plante alors mes griffes dans ses yeux et j'extirpe deux billes étonnées. La tête ensanglantée, il hurle. Sa bouche ressemble à la mienne : figée, gueulante. Cette force, ce pouvoir m'excitent. Puis je vole comme une maudite, en un vol coulé et silencieux, rasant à toute vitesse les murs des maisons éteintes. Au milieu des pouterles¹, je rencontre un chat blanc hirsute qui se statue à ma vue.

Je sens le sang, je fonce sur lui et lui broie la tête avec délice. Je suis repue, rougie. J'ai envie de retrouver ma rigole pour digérer avec délectation. Quelques battements réguliers me ressoudent à elle. L'eau tombante me lave, dérougit ma poitrine. Une odeur de fer imprègne cette pluie. Je suis bien.

*

*Depuis quelques mois, les habitants de B** ont peur. Aucun quartier n'est épargné. Ceux qui mettent leurs pas dans la nuit risquent fort de perdre leurs yeux. Mille suppositions circulent. On parle de Démon, de folle démente, d'animal sauvage se terrant le jour, et tous supposent que le tueur doit avoir des griffes acérées pour extirper ces organes globuleux. Dès que l'ombre sombre envahit la petite ville et que le ciel pétille, les rues se vident et un silence pesant l'inonde.*

Quelques lunes passent. Qui peut imaginer qu'un morceau de pierre puisse être vivant ?

*

Depuis des semaines, les rues sont vides, calmes, même les ivrognes deviennent rares. Il faudra que j'aille plus loin pour trouver des chats ou autres animaux ; ceux du quartier ont péri dans mes griffes. Seuls, des rats ratissent furtifs les rues en quête de possibles repas. Les yeux des ivrognes sont les plus parfumés,

¹ escaliers étroits reliant la basse et la haute ville.

les meilleurs pour mes papilles. La vieille harpie d'à-côté m'a fait comprendre que je devais être moins prétentieuse. Que la jalousie l'étouffe ! Si je pouvais avaler ses yeux de granit.

Je vis la nuit. Au début, seul le premier croissant de lune me donnait le vertige de faire la maudite. La vieille harpie d'à-côté ne peut plus voler ; elle vit de rien. Elle vit de son état de pierre. Pour moi, tout est autre. La griserie de la vitesse, la terreur qu'offre ma laideur, mon désir de sang me disloquent presque tous les soirs. Je suis pierre le jour. Pierre aveugle. Pierre froide. Rien ne peut alors réveiller mon cœur d'ammonite. Rien ne peut faire frémir mes paupières diurnes et fixes.

Pourtant ce matin, à l'heure entre deux chats ; celle qui finit la nuit et qui commence le jour, j'ai senti un regard. Il était trop tard quand j'ai réagi au léger mouvement sous ma poitrine. Dois-je rester éveillée ?

La nuit est tombée et suite à cette sensation matinale, je suis restée perchée, songeuse. Les sarcasmes de l'horrible à droite sont pléthores ce soir.

— Eh ! toi l'affreuse, la cornue, t'es pas la première à être où t'es. T'es la plus cruelle, pire que toi, y' a pas eu. Tu sais que tu peux te changer ? T'es sur un filon de pierre. Allez, penche la tête, le monstre, regarde donc ; tu vois pas cette ligne un peu bleue qui part du pilier en bas et remonte jusqu'à toi. Le sang t'aveugle tellement que tu vois donc rien ? Cette marque donne la vie, ça peut transformer, et puis un jour tu reviens plus. Tu crèves comme les autres.

Je penche la tête et j'aperçois une veine foncée. Une veine d'obsidienne incrustée dans la pierre blanche qui remonte jusqu'au bas de mon dos, point de rencontre entre la rigole et moi.

— Et je peux me transformer en quoi ?

— En femme, pardi ! En femme tueuse peut-être bien ; mais y' a des mots qui faut pas dire.

— Allez la vieille, dis tout ce que tu sais ; sinon à quoi bon me raconter tout ça...

— Eh bien, la griffonne hideuse, après avoir fait un vœu, tu peux être ce que tu veux, mais la phrase que je vais te dire, il faut pas que tu l'entendes.

— Et quelle phrase ?

— *Pierre tu es, pierre tu resteras.*

— Et si je l'entends ?

— Tu crèves pour toujours.

Je ne lui réponds pas. Je suis immobile. Immobile au plus profond de moi. Je suis pierre. Totalemment pierre. Totalemment minérale. Impossible d'être.

Mes vols nocturnes se raréfient. Je ne sais pas si c'est la fatigue du goût du sang ou la curiosité qui m'oblige à rester éveillée, immobile le jour. Mon cœur se réveille légèrement chaque fois qu'un certain homme passe devant cette église, lève la tête et me regarde. Ce n'est pourtant pas la seule personne qui lève son nez pour se remplir la vue de grimaces. Mais lui, c'est le seul à faire réagir mon ammonite. Pourquoi me regarde t- il ainsi ? Parfois même il s'arrête, me regarde intensément ; y aurait-il dans mon regard quelque chose qui puisse l'intriguer ?

C'est un homme agréable à regarder, je ne sais pas lui donner d'âge. Il ne me paraît pas tellement grand, mais vu de si haut, comment savoir. Il est mat de peau et brun d'yeux. Des cheveux plutôt gris en catogan. Il est souvent vêtu de noir, avec quelques cols et poignets de dentelles faisant ressortir sa beauté brune. Hier, je l'ai aperçu, il portait une sorte de boîte noire à la main. Cet homme me plaît et son

regard bon m'attendrit. Je suis maudite, laide à la perfection, assoiffée de sang. Comment pourrais-je être différente ? Une horreur comme moi peut-elle plaire, lui plaire ?

*

Cette horrible bestiole accrochée là-haut attrape toujours mon regard. C'est vrai, j'aime ces bestioles aux rictus figés, immobilisées dans ces pierres. Le regard de la griffonne semble vivant et soutenir le mien ; mon cœur s'affole à chaque fois, je n'en comprends pas les raisons. Moi à qui l'on reproche si souvent d'avoir un cœur de pierre, de ne pas vouloir accepter un peu de bonheur, s'ils savaient qu'une gargouille me met la tête à l'envers... Pensons plutôt au concert de ce soir chez le comte et la comtesse de M, ces quelques morceaux de luth devraient les satisfaire et me faire oublier cette pierreuse.*

— Vieille d'à-côté, réveille-toi... Comment fait-on pour se transformer ? Réveille-toi donc.

— Eh ! Bouscule pas, je dors, tu vois pas ?

— ...

— Bon,... bien... d'abord, faut que tu te concentres très fort à la tombée de la nuit ; faut savoir qui tu veux être et où que tu veux aller ; et voilà... c'est tout.

— Ce n'est pas plus difficile que ça ?

— Ben, t'as qu'à faire et tu verras bien si t'arrives.

Depuis plusieurs tombées de nuit, j'essaye d'être femme. Je m'imagine brune, vive, gracieuse souriante, désirable et désirée. Je m'imagine écoutant les airs de luth de Joffrey. Il s'appelle ainsi, il est musicien. Il me sourit quand il me voit ; je suis toujours minérale.

Ce soir, il fait tiède, j'ai l'impression de m'alanguir. Ce soir sera ma dernière tentative, après je recommencerai mes vols meurtriers. Je me concentre tellement que je ne suis plus qu'un grain de sable...

Ça y est. Je suis vivante. Femme. Femme comme je le désirais. Je respire, mon cœur bat vite, je suis chaude. Je marche, drôle de sensation. Vivante, je suis femme vivante. Le lieu est un salon de musique aux multiples dorures et lustres de cristal, ce brouhaha inhabituel et chaleureux me fait tourner un peu la tête. Je reste au fond de la pièce, debout légèrement cachée. Joffrey est là, ses morceaux s'égrainent et son regard s'est perdu dans le mien au fur et à mesure que les notes glissaient. Mon cœur bat trop vite, j'ai peur, je sors.

Je deviens femme de plus en plus souvent. J'assiste à ses concerts, parfois je le suis. Il me reste toujours l'attrait des ruelles sombres, le goût de l'inconnu de quand j'étais griffonne.

Ce dernier jour d'août, j'ai très envie de lui parler. Le pourrais-je ? La lumière s'atténue lentement, je pense. Je pense qu'il sera de plus en plus difficile de redevenir monstre sans vie réelle. Je pense à tout cela sur le trajet qui mène chez Mme de H*. J'entends déjà la musique, un nouvel air vif que je ne connaissais pas. Mais en entrant... je découvre avec stupeur que ce n'est pas lui qui joue. Une grande

déception m'envahit, pourvu que cette tristesse ne me fasse pas redevenir monstrueuse. Je repars, j'entends des pas qui me suivent, je me retourne. Joffrey est là, souriant et calme. Il me demande mon nom, je lui réponds.

— Elaine...

— Je suis Joffrey Encina, luthiste...

Nous avons beaucoup parlé. Depuis, nos rencontres sont nombreuses et heureuses. Cette nuit, il m'a invitée chez lui ; j'ai accepté, mon ammonite libère quelques grains de mica qui embuent légèrement mes yeux. Il me dit me trouver belle, que mon regard lui rappelle quelqu'un, lui dit quelque chose.

Nous sommes dans sa chambre, vaste et accueillante. Quel plaisir j'aurais à l'effeuiller : dentelle après caresses. Je commence, il continue avec délice à délayer mon corset ; ses mains sont légères et amoureuses... Des mots remplissent lentement la pièce parfumée.

Gautier m'a faite laide, mais heureusement belle comme son Elaine perdue.

Nous sommes nus, Joffrey approche son visage du mien, caresse ma joue et glisse sa main dans mes cheveux.

— Que j'aimerais être sculpteur... mais comme l'on dit : *Pierre tu es, pierre tu resteras.*

et je réponds sans comprendre ces mots qui s'échappent de mes lèvres malgré moi :

— Joffrey, *bois tu pourrais être, bois tu pourrais rester.*

Nos lèvres se sont rejointes, des larmes ont coulé sur mes joues. Je meurs.

Je tombe et roule sur le parquet. Je meurs et je souffre d'amour. Je suis redevenue pierre. Pierre. Monstre hideux aux yeux fermés pour toujours. Je meurs. Mon cœur d'ammonite ralentit et libère ses derniers cristaux de mica qui roulent sur mon cou, mes seins si blancs.

Joffrey, n'est plus qu'un morceau de bois, sentant la résine du cyprès d'Italie ; quelques-unes de mes larmes se sont incrustées en lui ; une écharde de son désir a remplacé l'ammonite vide de mica. Qui était-il pour pouvoir se transformer ainsi ?

Longtemps, ils ont cherché Joffrey. Ils ont vidé sa maison ; quelques semaines après, quand ils nous ont trouvés, ils nous ont jetés dans un coin du jardin.

Au fil du temps, le bois a fondu et je suis restée seule parmi les giroflées, un morceau de cyprès au cœur de ma pierre maudite, morte à tout jamais.

FIN

L'Apôtre du Saigneur

(Michaël Moslonka)

« Le diable n'habite pas dans un marécage à des kilomètres de la civilisation ; le diable habite l'étage au-dessus. » (Dennis O'NEIL)

Les amis américains

L'agent français au service de la Cour Pénale Internationale, Nathanaël Lebeau, et son partenaire irlandais, Mac Namara, avaient gagné le gros lot : faire équipe avec deux *ricains* dépêchés par l'administration Bush !

Le premier des états-uniens était un immense noir aussi causant qu'une tombe. Lors des présentations officielles, le géant avait lâché un simple « Agent Grégorius » en serrant la main de Lebeau d'une poigne d'acier. Pas de nom de famille. Pas d'autres paroles non plus, jusqu'à l'attaque de la villa. Ce qui avait impliqué un long, un très long silence, pendant les trois journées de planque à lorgner Kovalsky. Ce Grégorius n'avait daigné l'ouvrir que pour expliquer la stratégie à appliquer afin de venir à bout des gardes du corps du Biélorusse. Plan d'une efficacité redoutable. Aucune faille. « À condition que les assaillants soient compétents ! » avait-il lâché à la fin de son *modus operandi*. Le Français n'avait alors pu s'empêcher de grommeler : « à condition que tu continues de la garder fermée, ouais ! » L'autre n'avait pas relevé.

Quant au second *ricain*, il s'agissait d'une *ricaine*. Belle à damner un saint. Juste un nom de famille. Casper. Agent Casper. Pas de familiarité. Sans préambule, elle avait jeté un regard de défi à Lebeau et celui-ci avait ravalé sa réflexion sur son homonyme fantôme. Mais ce n'était pas pour cette blague idiote prévisible qu'elle le défiait ainsi. Le Français s'en aperçut à ses dépendis quand les longs cheveux sombres de la *beauté fatale*, qui lui cachaient une partie du visage, s'étaient légèrement écartés. Horrible spectacle inattendu. L'agent fit l'erreur de détourner son regard et d'afficher son dégoût devant la peau boursouflée et irrémédiablement consumée du séduisant faciès qui le toisait. La réaction immédiate de la *défigurée fatale* fut un sourire de pure satisfaction associé à un regard de dédain. Durant le reste de la mission, l'Américaine se montra avec les deux agents du CPI d'une froideur caustique.

Au final pour Nathanaël Lebeau : deux agents américains bien singuliers que le coordonnateur anglais de la mission, Sir Brown, lui fichait là entre les pattes. L'agent Grégorius du FBI. Un grand classique. Et l'agent Casper de la DEA, la Drug Enforcement Agency, organisme chargé de poursuivre et d'appréhender les trafiquants de drogues, tant américains qu'internationaux.

Une entraide internationale de bon aloi afin de mettre la main sur Kovalsky. De *trop* bon aloi pour ne pas cacher une entourloupe à l'américaine, selon le Français. Car depuis quand les *amerlocs* donnaient-ils du crédit à la Cour Pénale Internationale, eux qui avaient dédaigné en ratifier le statut ?

Toujours est-il, qu'une fois au Tribunal de La Haye, leur prisonnier serait interrogé par les deux *ricains* dans le but d'obtenir des informations sur ses réseaux outre-atlantique. L'individu faisait dans le trafic de produits pharmaceutiques prohibés. Puis il redeviendrait la « propriété » du Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie. Car avant sa reconversion en trafiquant international, Kovalsky avait été un scientifique bien peu recommandable.

Durant la guerre des Balkans, ce Biélorusse avait opéré pour Milosevic, se livrant à d'horribles et innommables expériences qui lui avaient valu le surnom de *Scientifique de l'Horreur*.

À la fin du conflit, le criminel de guerre avait disparu sans laisser de traces. Selon la rumeur, il aurait joui d'une solide protection occulte parmi les hautes sphères du pouvoir français. Protection trouvant son origine en des accords mercantiles, encore plus occultes, signés avec la C. NIEUR Corp'S, un important consortium commercial américain. De solides accords n'ayant jamais souffert des différentes crises politiques entre les deux pays, mais qui se brisèrent sous la pression des médias quand ceux-ci transformèrent la rumeur en information, la propageant en Europe puis sur l'ensemble du grand continent capitaliste. Alors, le président américain, mis à mal par sa guerre en Irak, détenant de nombreuses parts dans ce consortium, avait sommé sa World Compagnie de lâcher Kovalsky. Info ? Intox ? Nathanaël Lebeau, s'en foutait comme de l'an quarante ; ce qui incombait c'était que le Tribunal de La Haye n'avait plus aucune raison de pédaler dans la semoule, les autorités françaises ayant découvert – comme le hasard faisait bien les choses ! – la cache du criminel de guerre.

Ressassant l'ensemble de ces événements, l'agent français du CPI laissa traîner son regard sur la campagne morne et lugubre qui défilait au rythme de leur grosse voiture aux vitres teintées.

L'Auvergne...

Trois jours et trois nuits passés à y lorgner le *scientifique de l'horreur*. N'était-ce pas plutôt ça, l'horreur ? Vivre ici ?

Puis l'ordre leur fut donné d'appréhender le Biélorusse. L'opération d'observation « Watch Four » devint « God Save Kovalsky ».

Retranché dans sa villa Auvergnate, protégé par une vingtaine de gorilles, ce salaud leur avait donné bien du fil à retordre. Mais ils étaient des professionnels bien plus efficaces que ses gardes du corps de pacotille. Mieux entraînés. À quatre contre vingt, ils s'en étaient sortis sans une égratignure. Lebeau regrettait toutefois de voir la *défigurée fatale* et son prétentieux de collègue ne pas y laisser quelques plumes.

À présent, le criminel de guerre se trouvait entre leurs mains. En route pour La Haye. À l'arrière du véhicule. Entre les deux américains.

L'opération de rapatriement « Apôtre » pouvait commencer.

Doutes...

Nathanaël Lebeau fulminait comme un beau diable : Kovalsky aurait dû être ramené directement à La Haye dans les cellules du tribunal, mais les ordres avaient changé, à peine la route du retour entamée. Le lieu du rendez-vous serait une petite base d'aviation sur le plateau du Cézallier, à proximité de Madic. Une bourgade ignorée des grands axes routiers et des routes secondaires. La carte IGN la reconnaissait toutefois, mais approximativement. Car celle-ci ne répertoriait pas les chemins caillouteux de ce fichu arrière-pays.

Toutes ces épreuves pour se retrouver dans le trou-du-cul de la France. Dans le désert d'une campagne moribonde, éloigné de toute trace de civilisation. Paumés sur l'une de ces routes agraires ignorées du commun des mortels.

Histoire de se soulager les nerfs, Lebeau se trouva un os à ronger. Que signifiait ce changement de procédure ? Ce nouveau lieu de rendez-vous ? Il n'était pas dans les habitudes de Brown de procéder ainsi. Le Français aurait pu accorder à son supérieur le bénéfice du doute, mais avec les *ricains* embarqués dans cette histoire, il se réservait le droit de se montrer soupçonneux.

L'agent du CPI jeta un œil au chauffeur du véhicule. Tony Mac Namara. Son partenaire de longue date. Une paye qu'ils bourlinguaient ensemble sur cette damnée vieille sphère terrestre. Les casques bleus. Bien avant ça, la légion étrangère. Un simple échange de regard avec l'Irlandais lui confirma ce qu'il pensait déjà : ça flairait l'entourloupe à plein nez ! Que feraient les *ricains* une fois l'hélicoptère atterri ? Le regarderaient-ils décoller avec leur prisonnier à son bord ou bien le rejoindraient-ils en les laissant, lui et Mac Namara, sur le plancher des vaches, comme deux ronds de flan ? Comme les cinquième et sixième roues du carrosse...

L'Irlandais, pour qui justice et intégrité étaient les leitmotivs de son existence, ne s'accommoderait pas d'un Kovalsky évitant la Justice Internationale au profit des intérêts américains. Ce gars-là, à l'époque où il bossait pour Scotland Yard, n'avait pas hésité un seul instant à traquer son propre frère, activiste de l'IRA. Quitte à verser le sang, nul doute qu'il empêcherait le Biélorusse de passer aux mains de ces *ricains* débarqués dans cette histoire comme un cheveu tombé sur la soupe.

Mouais, cheveu sur la soupe mais aussi cerise sur le gâteau, songea sombrement Nathanaël Lebeau. Sans eux, à deux contre vingt, la donne n'aurait pas été la même.

Et paradoxalement, ce succès ne rassurait pas le Français...

Cette bonne blague !

« Votre séjour chez nous se révélera les meilleures vacances de votre existence ».

L'immense panneau publicitaire, piqué de taches de rouille, accueillait les visiteurs dès l'entrée de Rameau-les-Prés. Puis un second panneau aux couleurs délavées par le temps, proche d'une ferme équestre, informait le touriste égaré, de l'animation phare du coin : « Visitez nos volcans au trot reposant des chevaux d'Auvergne ».

Plus loin, quelques habitations. Pas beaucoup. Juste une petite vingtaine. Et une boulangerie. « Confectionnez votre pain vous-même », indiquait une pancarte à sa porte. Autre animation pour les vacanciers en mal d'aventure.

Au centre du village coulait une fontaine. La « Place de la Mairie ». La petite bâtisse où flottait le drapeau tricolore français devait être cette mairie. Et le long bâtiment qui s'y apposait, l'école. « L'école Jean Jaurès » plus précisément.

« Ben tiens, comme c'est original ! » grommela Nathanaël Lebeau.

Un peu plus loin, poussait une prairie où une quinzaine d'autos-caravanes et de tentes se confondaient en une masse oisive de quiétude stagnante. Le « Camping de Rameau-les-Prés ».

Un nom encore bien plus original que celui de la minable place ornée de sa fontaine.

« Une fontaine, m'ouais... Ça m'a plus l'air d'un abreuvoir que d'une fontaine... » maugréa de nouveau le Français.

L'image de Nathanaël Lebeau aux yeux des Américains devait leur confirmer la représentation qu'ils avaient des Français. D'invétérés râleurs. Éternels insatisfaits. Pestant et damnant contre tout et n'importe quoi. Mais l'agent du CPI se foutait royalement de son image. Ne leur en déplaise, il était légitime de réagir ainsi : rien ne se passait comme convenu. Ils n'avaient rien à foutre ici !

Tout d'abord, ce fut ce vieux débris, rencontré au détour d'un énième chemin de terre. Adossé au parapet d'un pont de pierre surplombant le ruisseau qui irriguait les terres agricoles, il s'était bien payé leur poire.

Un pur produit du cru. Immobile, le dos voûté, la peau épaisse et ridée d'une tortue centenaire, contemplant de son regard, aussi délavé que sa salopette, l'immensité de l'*openfield*.

Arborant sa plaque officielle, Lebeau lui avait demandé le chemin pour rejoindre Madic. Pas le choix, il n'y avait pas une seule habitation en vue.

Que faisait d'ailleurs planté là ce vieil imbécile ?

Tout bien réfléchi, Lebeau s'en contrefichait. Il leur fallait rejoindre ce satané terrain d'aviation !

Le débris auvergnat n'avait daigné ouvrir la bouche qu'au bout de dix longues minutes. Et tout ça pour répondre : « Quand on sait pô, on n'y va pô ! »

Un franc éclat de rire avait alors envahi l'habitacle de la voiture. Incrédule, Lebeau avait assisté au fou rire de Kovalsky. Celui-ci, encastré entre les deux agents américains, ne dormait plus : il se bidonnait, la répartie de l'autochtone ayant titillé sa fibre humoristique.

Le *scientifique de l'horreur* secoué d'un fou rire. Spectacle effarant. Suintant l'indécence. Écœurant ! Mais qui avait eu pourtant le mérite de détourner l'attention de l'agent français ! Qui sait ce qu'il aurait pu faire subir au vieil homme sans ce fou rire ?

Un abject criminel de guerre sauvant la vie d'un autochtone auvergnat. Du jamais vu. Une réflexion caustique permettant au Français de retrouver le sourire.

La bonne humeur totalement déplacée n'avait pourtant pas duré bien longtemps. Un violent coup de coude à l'américaine dans les côtes du Biélorusse lui avait fait ravalé son rire. Le visage rouge, les yeux larmoyants, il avait passé les secondes suivantes à rechercher difficilement son souffle.

L'agente Casper s'était ensuite contentée d'un simple regard à l'attention de Lebeau. Un regard mauvais ô combien explicite : la *bêcheuse fatale* ne possédait pas le moindre sens de l'humour. Ni son coéquipier d'ailleurs : cet avare en parole l'avait approuvée en acquiesçant d'un signe de tête.

L'agent français avait donc ravalé sa causticité. Pris d'une brusque suée, il n'osa imaginer son châtiment s'il avait eu l'audace de parler à la dame, dans le bureau de Sir Brown, de son homonyme hilarant, le petit fantôme dans le magazine « Pif Gadget ».

Donc rien d'étonnant à ce que Nathanaël Lebeau ne fut pas d'humeur à affronter sereinement ce qui s'ensuivit : laissant derrière eux l'autochtone auvergnat – en le remerciant d'un bras d'honneur –, leur véhicule était tombé en panne quinze kilomètres plus loin.

« Votre séjour chez nous se révélera les meilleures vacances de votre existence », ressassa le Français. M'ouais, il n'en était pas vraiment sûr. Avec tous

ces contrordres et contretemps, il n'y croyait pas. Et son pessimisme était renforcé par la tête que faisait Mac Namara. Jamais il ne lui avait connu une gueule pareille.

Quelles conneries allaient encore leur tomber sur le dos dans ce village sorti tout droit d'une image d'Epinal ?

Paranoïa

C'était un gamin qui les avait tirés d'affaire.

Il se promenait sur sa bicyclette datant de la Seconde Guerre mondiale.

Réflexion cynique de Nathanaël Lebeau : « Incroyable que ces antiquités puissent encore exister de nos jours ! ».

Un gamin au secours d'agents fédéraux chevronnés et aguerris. Du jamais vu !

Le moutard était parti chercher son père qui travaillait encore dans les champs non loin de là.

Durant l'attente, les *ricains* n'avaient pas levé leur cul de la banquette arrière, prenant un malin plaisir à remplir leur fonction avec zèle : surveiller le prisonnier. Insensibles à la situation. L'agent Grégorius restait d'un calme olympien. Quant à Casper, son regard était sans équivoque : pour Madame, les Européens n'étaient que des amateurs.

Mais Kovalsky, lui, jubilait intérieurement. Ça se voyait comme le pif au milieu de la figure. Le Français avait alors ressenti un dérangeant malaise.

Se foutait-il de leur gueule en catimini – histoire de ne pas se retrouver avec quelques côtes cassées – ou alors... ?

Ou alors tout se déroulait-il pour lui *comme prévu*... ?

Il n'y avait rien eu à attendre du côté de son coéquipier. Celui-ci l'ignorait totalement, le regard perdu sur un point inconnu de l'horizon. Le teint livide. Quelque chose le rongait, mais quoi ? Un truc qu'il ne digérait pas ? Un fantôme qui aurait croisé son chemin ?

Discrètement, Lebeau avait donc dégainé son arme et enlevé le cran de sécurité, prêt à toute éventualité.

Puis le gamin était revenu avec son paternel installé comme un plouc – et fier comme un pape – sur son Ford flambant neuf. Un véritable cul-terreux. Pas un mercenaire venu libérer leur prisonnier avec un fusil mitrailleur. Non, un bon plouc, serviable et cordial, qui les avaient tractés jusqu'à l'entrée de Rameau-les-Prés et non pas dans un piège au milieu des sous-bois. Moment ô jouissif pour l'agent français : tractés par un péquenot du cru.

Alors, soulagé, Lebeau avait remis la sécurité et rengainé son arme. Toute sa rancœur – ainsi qu'une certaine frustration – s'était alors retournée sur le village. Lieu paisible et oisif représentant l'affligeante banalité et simplicité de la culture campagnarde et touristique française. Insupportable.

Tout à ses commentaires cassants, l'agent du CPI n'avait pas entendu l'autochtone interpellé son garçon :

« Allez fils, on s'en retourne à la ferme ! La journée commence à s'finir, fait plus bon de traîner dans l'coin en cette heure... »

Téléphone maison

« Putain d'âne bête de garagiste ! » Nathanaël Lebeau raccrocha violemment le combiné. Ça n'en finirait donc jamais ?

Les ténèbres de la nuit s'annonçaient et les agents avaient trouvé refuge dans le bar-brasserie-hôtel de Rameau-les-Prés. Un établissement sans nom. Pas de « Bar de l'église » ou une autre connerie originale dans le genre. *Nada !* Peut-être parce que le village ne possédait pas d'église...

Quant à la faune de l'établissement, pas même trois pelés et un tondu. Juste une grosse dame assise devant un poste de télévision côté brasserie, hypnotisée par le dernier jeu télévisé à la mode – et à la con – d'une importante chaîne satellite. Un grand type, maigre comme un fil de fer, portant des culs-de-bouteilles au bout du nez, se tenait au comptoir, côté hôtel et bar, nettoyant d'un air morose ses verres à vin. Posée contre le mur, derrière lui, une pelle. Élément incongru dans le décor. De temps à autre, l'agent français, remarqua que le fil de fer humain jetait un regard noir, déformé de manière ostentatoire par ses épaisses lunettes, vers la bonne femme.

« Merde ! Me v'là parachuté en plein roman d'Agatha Christie », avait-il commenté en rejoignant le téléphone.

L'agent français rumina son entretien avec l'unique garagiste du canton. Il avait besoin d'une pièce neuve en remplacement de celle, défectueuse, de leur bagnole. Elle aurait dû être changée avant usure. Dire qu'il y avait des gars chargés de cette responsabilité à La Haye. *Quel pouvait bien être le connard qui n'avait pas su faire correctement son boulot ?*

Le réparateur lui avait promis de venir le lendemain à la première heure avec la dite pièce neuve. Ce soir, il était déjà bien trop tard. Pas d'extra. Même pour des agents du gouvernement. Lebeau n'avait pas insisté : rien à faire contre les autochtones récalcitrants ! Au moins avait-il eu la chance que le garagiste ait la pièce nécessaire en stock. Pas évident dans un coin aussi paumé...

Le désenchantement fut immédiat. Après avoir prononcé le nom de Rameau-les-Prés, un long silence s'en était suivi. Un très long silence durant lequel l'agent Français avait senti le souffle de la peur planer à l'autre bout du combiné. Puis, quand le garagiste avait repris la parole, il lui avait annoncé l'absence dans son stock de la pièce de remplacement, à bien y regarder. Les agents devraient donc attendre jusqu'au surlendemain, le temps qu'il se fasse livrer le modèle adéquat.

Une excuse bidon, Lebeau en aurait mis sa main à couper. Alors qu'il s'apprêtait à dire à l'intéressé ce qu'il devait en faire de cette pièce, l'autre avait déjà raccroché, promettant qu'il viendrait dès la première heure. Le surlendemain.

Coincé dans ce bled touristique paumé pendant deux jours, le pied !

Derrière son comptoir, le fil de fer humain faisait toujours les gros yeux à la bonne femme.

Casper, partie dégoter un véhicule, revint bredouille. L'unique véhicule du village était de sortie. Direction l'hôpital de la région. Et vu l'heure tardive, le conducteur ne reviendrait que dans deux jours.

Pourquoi dans deux jours et pas demain ? De quoi déstabiliser profondément l'agent français.

C'était les touristes qui avaient informé l'américaine. Tous les habitants, cloîtrés chez eux, ne voulaient répondre à personne. Pas même à un agent officiel du gouvernement américain.

Des touristes bien aimables mais sans voitures, arrivés au village à dos de cheval. La spécialité de l'endroit.

« Les vacanciers adorent... » punctua d'un ton blasé le maigrelet aux gros yeux, de derrière son comptoir.

« Putain, et pourquoi pas en pirogue ? » s'emporta Lebeau.

« Ces gens-là veulent plus mettre les pieds dehors à partir de minuit ce soir... Jusqu'à minuit demain... » raconta l'interpellé, ignorant les propos outrageux de l'agent du CPI.

« Comment ça ? »

« C't'à cause du seigneur et d'sa malédiction » expliqua *Fil-de-Fer Bigleux* en haussant les épaules comme s'il ne se sentait pas concerné par la coutume locale.

Que signifiaient ces conneries de bondieuserie ?

L'agent du CPI s'apprêtait à lui faire partager son cynisme colérique quand la *bêcheuse fatale* l'interpella :

« Un peu plus à l'Ouest se trouve un pré assez vaste pour qu'un hélicoptère puisse y atterrir... »

Visiblement la top modèle défigurée n'en avait rien à cirer des racontars du cru. Histoire de ne pas se retrouver affilié à ces péquenots, Nathanaël Lebeau décida d'en faire autant et porta son attention sur les deux *ricains*.

« Dites à votre supérieur de venir chercher notre homme cette nuit... » proposa Grégorius, un étrange sourire aux lèvres, « Disons à trois heures du matin, ils gagneront ainsi un temps précieux, et nous aussi ! »

Un ordre plus qu'une proposition. De quoi rendre une fois de plus colérique le Français, mais ce ne fut pas le cas. Suspicieux, il s'interrogeait.

Cette conclusion ravivait sa paranoïa. Que signifiait ce sourire ? Et que penser de cette attitude stoïque de maîtrise des événements ? De leur réponse à tout ? *Nous aussi* ? Que lui cachaient-ils donc ?

Lebeau était donc retourné au téléphone. Tandis que Mac Namara leur réservait une chambre pour eux deux et le prisonnier. À leur tour de surveiller Kovalsky. Tandis que les deux *J'me la pète* buvaient leur coca.

En les observant, Lebeau songea à un récent reportage. Une enquête sur l'imposante firme de cola, dont le PDG avait émis le profond désir de voir sa boisson présente dans n'importe quel endroit de la planète.

Pari gagné... Même le trou du cul auvergnat en est garni, songea amèrement l'agent du CPI en composant le numéro de Sir Brown.

Morts à la pelle

Nathanaël Lebeau monta à l'étage.

Quel cauchemar !

Il avait besoin de fermer les yeux. Juste quelques minutes. Pour oublier toute cette foutue galère.

L'accord lui avait été donné pour le changement de rendez-vous. Sir Brown avait même salué l'initiative des deux *ricains*. Depuis que Blair avait suivi Bush en Irak, *rosbifs* et *amerlocs* étaient main dans la main. À gerber ! Mais le meilleur restait encore à venir...

L'avocat de Kovalsky ayant eu vent de l'arrestation de son client avait réussi à leur imposer un prêtre. Un dénommé Abbé Folley qui arriverait avec l'hélicoptère. Afin de confesser le Biélorusse, fervent croyant, et l'absoudre de ses péchés. Au cas où, au retour, surviendrait un accident.

Aberrant ! Qu'est-ce que c'étaient encore que ces conneries ?

Le sommeil de Nathanaël Lebeau fut agité. Il rêva de Mac Namara.
Et de Kovalsky.

Dans son rêve, le Biélorusse avait eu besoin de se soulager. Alors l'Irlandais l'avait accompagné dans la nuit enveloppant Rameau-les-Prés. Car ce foutu arrière-pays, les toilettes à l'intérieur, il connaissait pas. Mais les bouquets satellites, oui. Allez donc y comprendre quelque chose !

Le Français avait étrangement conscience de râler tout en rêvant.

« Des toilettes au fin fond du jardin, c'est plutôt un cauchemar, pas un rêve, fils... »

La voix venait de derrière lui. Lebeau se retourna, surpris.

Se retourner ? Derrière lui ? N'était-il pas censé rêver de l'Irlandais, du *scientifique de l'horreur* et de sa vessie pleine à ras bord ?

Derrière lui se tenait le vieil homme du pont.

Quand on sait pô, on n'y va pô !

Appuyé sur une pelle, il lui souriait de toutes ses dents. De tous ses chicots plus exactement. De la poche ventrale de sa salopette délavée dépassait une paire de lunettes aux gros verres. L'un d'eux était fendu et l'une des branches manquait.

Alors il aperçut Mac Namara courir. Seul. Sans Kovalsky.

« Mais où va-t-il comme ça ? »

« Quand on sait pô, on demande pô ! » s'esclaffa le vieillard en crachant bruyamment un glaviot jaunâtre.

L'Irlandais avait le visage déformé par un cri hurlé :

« Fais gaffe à la Banshee, son malheur sert le Seigneur ! »

La Banshee ? Le Seigneur ?

« Ne laisse pas l'Apôtre entre ses mains ! »

Qu'est-ce que c'étaient encore que ces foutues bondieuseries ?

« Quand on sait pô, on demande pô ! » réitéra le vieil imbécile du cru avant de prendre sa pelle à deux mains et de frapper l'Irlandais en plein visage.

Le sang gicla. Encore et encore. Et l'agent français du CPI se réveilla en étouffant un cri d'horreur.

Aussitôt, il eut conscience du raclement. Puis sous la porte, il aperçut la lumière du couloir s'allumer. S'éteindre. S'allumer.

Lebeau dégaina alors son flingue et fonça vers la porte qu'il ouvrit à toute volée, prêt à faire feu.

À quelques mètres de lui, debout sur une chaise, le maigre tenancier changeait l'ampoule du plafonnier, un torchon à vaisselle sur l'épaule.

Il tourna vers l'agent un visage où se reflétait, surdimensionné par ses culs-de-bouteilles, un regard ahuri. Déformé par l'un de ses verres. Fendu. Lebeau remarqua l'une des branches rafistolée avec du sparadrap. Détails troublants qui le déstabilisèrent quelques secondes. Puis il réalisa l'absence de Mac Namara.

La lumière éclairant la pénombre de la chambre, il aperçut le lit vide de son coéquipier. À côté, menotté au radiateur de fonte, Kovalsky, éveillé, le regardait avec un sourire goguenard.

Sur le lieu de rendez-vous, l'agent du CPI et les deux américains retrouvèrent l'Irlandais mort. Le crâne défoncé. À ses côtés, un autre corps. Celui de la grosse femme. Et entre les deux, une pelle dans les mains, *Fil-de-Fer Bigleux*.

Apercevant les agents, il poussa un cri de rage. La bouche écumant d'une bave blanchâtre, il se précipita vers eux brandissant son outil taché de sang.

Le taré à la pelle en perdit ses culs-de-bouteilles, qui tombèrent sur le sol. Obnubilé par ces étrangers qui le dérangent dans sa macabre besogne, il n'y prêta pas attention et continua sa charge vindicative.

Nathanaël Lebeau, en première ligne, ne bougea pas. Hypnotisé par toute l'ampleur de la folie qu'il apercevait dans le regard du cinglé, le Français ne pouvait s'empêcher de penser à cette malédiction. À ce jour boudé par les villageois, calfeutrés chez eux. À cet âne bête de garagiste montant un stupide bobard pour ne pas se déplacer.

À son cauchemar...

Mac Namara courant vers lui pour le prévenir. De cette Banshee servant Dieu le Père. Dans la bouche de l'Irlandais, cette évocation signifiait malheur. Portepoisie. Et dans cette fichue mission, ils en avaient à revendre...

Il revit ce vieil imbécile en salopette délavée qui avait empêché l'Irlandais de lui en dire plus. À coups de pelle...

Ce pouvait-il que ce con de vieil auvergnat soit la source de tous leurs déboires ? Était-il cette Banshee... ? Était-ce un rêve prémonitoire ou alors... ?

« *Quand on sait pô, on demande pô !* »

BANG !

Fil-de-Fer Bigleux bascula violemment en arrière, coupé net dans son élan meurtrier, une balle en plein cœur.

BANG !

Une deuxième balle lui fit s'envoler la partie supérieure gauche de son crâne.

Derrière l'agent du CPI, les Américains, qui escortaient le professeur Kovalsky, avaient sorti leur arme et fait feu. Sauvants la vie du Français d'une mort certaine.

Un, deux, trois allons au pré...

« Bordel de merde ! » jura Nathanaël Lebeau.

Qu'est-ce qu'il foutait là, ce con d'*Irlandish* ? Et comment avait-il laissé cet enfoiré l'approcher à portée de pelle ?

Putain, il aurait dû abattre ce bigleux sur sa chaise !

Après la découverte du lit vide, le Français avait attendu, en vain, le retour de Mac Namara. Au fil des minutes qui s'égrenaient, une dérangement inquiétude avait titillé de nouveau son esprit soupçonneux : la disparition de l'Irlandais avait-elle pour but de l'éloigner de Kovalsky ? De le laisser entre les mains des deux Américains qui, accourus aussitôt après sa pitoyable prestation dans le couloir, ne se montrèrent guère affectés par la disparition de son coéquipier. Ne se bougeant pas pour à le retrouver.

« Notre priorité, c'est Kovalsky ! » avait lâché froidement Grégorius. Une affirmation qui alimenta une nouvelle fois la paranoïa du Français : qu'entendait-il par « *notre* » ? Une priorité collégiale ou uniquement *pro-ricaine* ?

À l'heure dite, ils avaient donc amené Kovalsky jusqu'au pré et découvert le cadavre de l'Irlandais...

Pris d'un profond ressentiment, Nathanaël Lebeau lui donna un violent coup de pied dans les côtes.

« Nous avons encore un peu de temps devant nous ; écartons les corps et aménageons le terrain pour l'hélicoptère ! » proposa Grégorius.

Le Français s'exécuta sans rechigner, traînant le cadavre de son infortuné coéquipier sans ménagement, sur une trentaine de mètres. Puis il le jeta dans un fossé aux abords du pré.

Les trois agents avaient dégoté dans une remise branlante du village un vieux John Deere au moteur essoufflé, mais encore capable de remorquer leur voiture vers le pré. Une fois le problème du taré à la pelle réglé, ils allumèrent les phares des deux véhicules, afin d'offrir un point d'ancrage pour l'hélicoptère.

Quand celui-ci s'annonça, la peur attrapa brusquement Nathanaël Lebeau à la gorge.

...Sept, huit, neuf sans hélicoptère neuf !

Le vieil auvergnat ! Il se tenait à l'autre bout du pré. Sa bouche s'articulant en un « Quand on sait pô, on n'y va pô » muet à l'attention du Français qui, pris d'une indicible terreur, détourna son regard vers l'hélicoptère qui amorçait sa descente. Éclairé par les pleins phares des véhicules, il l'aperçut de nouveau. Aux côtés du pilote.

Et dans le pré, plus une trace de lui.

En proie à une panique vindicative, Nathanaël Lebeau sortit son flingue et fit feu. Tireur redoutable, ses balles ne trouvèrent pourtant pas le vieil original. Elles le traversèrent pour se ficher dans la tempe du pilote.

La libellule métallique, privée de contrôle, s'écrasa dans un bruit de tôle froissée. S'ensuivit presque immédiatement une formidable explosion.

« *Crazy son of a bitch ! Fucking French !* » s'époumona l'agente Casper.

Lebeau planta son regard déjanté dans celui, meurtrier, de la *bêcheuse fatale* :

« C'était pas prévu au programme, ça ! Pas vrai, la bête ? » éructa-t-il, la bouche étirée en un rictus dément.

La moitié de belle et de bête s'avança vers lui bien décidée à lui faire regretter son acte insensé et ses paroles blessantes.

« Taisez-vous et regardez plutôt ! »

Une voix forte, autoritaire, couvrant l'embrassement violent de l'hélicoptère et les explosions qui le secouaient encore.

Grégorius.

Casper opéra immédiatement un volte-face rapide, laissant derrière elle son désir de vengeance. L'esprit tourmenté du Français réagit tout aussi promptement à l'ordre. Par pur réflexe. Des années de conditionnement militaire.

Aux pieds de l'agent du FBI, Kovalsky, prostré, les mains jointes, psalmodiait d'une voix tremblotante une complainte religieuse, mélange de russe et d'anglais.

« Terrifiée, la terreur scientifique des Balkans ! » se marra Lebeau qui ravala tout aussitôt son rire pour injurier les Américains : Casper et Grégorius ne s'intéressaient pas au Biélorusse, ils avaient vu avant lui ce qu'il y avait à voir.

Dans l'embrasement de l'hélicoptère, une silhouette se découpait sur fond de flammes. Un prêtre. Col blanc et longue robe noire de culte. Visage aux cheveux grisonnants. Aux yeux de banquise. La peau légèrement ridée. Bible dans une main. Une croix très singulière dans l'autre. D'aspect bien éloigné du traditionnel crucifix. Artefact en ébène aux quatre branches égales se balançant à un collier de perles en onyx.

Sa personne et ses effets n'avaient pas souffert de la chute, de l'explosion et des flammes. Juste une légère estafilade au front. Détail que remarqua l'agent du CPI. Abasourdi. Une flopée d'injures au bord des lèvres pour souligner cette invraisemblance.

Mais il n'en exprima même pas le quart. Car la voix sonore et cérémonieuse du religieux l'interrompit :

« Brebis égarées, prosternez-vous devant le Seigneur Tout Puissant et Miséricordieux ! »

Bon sang, Kovalsky n'était pas en train de chier dans son froc : il priait en communion avec ce prêtre sorti tout droit des flammes de l'Enfer.

« Priez pour que soit *Sa Volonté* ! »

Le Français comprit brusquement *ce qu'était le Biélorusse...*

Mac Namara le lui avait hurlé.

Loué soit le Saigneur !

Un cri déchira alors la nuit livrée aux flammes de l'Enfer.

Casper.

Son hurlement sortit Nathanaël Lebeau de sa crise de folie, lui redonnant toute sa raison. Pour mieux l'entraîner vers un monde d'épouvante et d'horreur !

Immobilisée par deux paires de mains qui lui encerclaient les chevilles, l'agent de la DEA se débattait vainement.

Des mains sorties du sol !

Devant elle, la terre remuait et se soulevait. Des créatures s'en extrayaient lentement. Sordides simulacres à la chair en lambeau, aux membres décharnés, putréfiés. Aux desseins meurtriers.

Pendant ce temps, éclairé par l'incendie rongéant la carcasse de l'hélicoptère, le prêtre écartait les bras et prêchait haut et fort. Brandissant toujours son étrange croix.

« Et les serviteurs du Seigneur se levèrent pour mieux *Le servir*. »

À sa suite, Kovalsky invoquait lugubrement, dans son baragouinage de russe et d'anglais, un dénommé *Slaughterer*.

« Parcourant, à *Son service*, la terre des hommes par monts et par vaux ! » continuait le prêcheur.

Slaughterer ?

Le Massacreur ? s'interrogea Lebeau, *Qui est ce Massa...*

« Le tracteur, Lebeau, on se tire de là ! » lui cria Grégorius.

Le Français ne se le fit pas répéter deux fois. Laissant de côté ses interrogations, il se précipita vers le John Deere, monta et démarra.

« Et ta bêcheuse fatale ? »

L'Afro-américain grimpa à son tour, lui lançant un regard sans équivoque :

« Elle connaissait les risques ! »

Le cri de Casper atteignit alors son paroxysme. Empli de rage et d'une douleur insoutenable.

Les créatures de l'horreur s'étaient jetées sur la belle pour la dévorer et faire de la bête l'une d'entre-elles.

Lebeau se tourna vers l'Américaine condamnée pour lui balancer un adieu cynique d'un signe de main :

« Hey, petit fantôme si plein d'talent, tu as rejoint les tiens ! »

Son sourire se figea soudainement et ses lèvres se crispèrent en un rictus de frayeur. L'horrible évidence étreignit tout son être.

Ce n'était pas le Seigneur... Ni même le Massacreur...

« Putain de bordel ! Loué soit le... *Saigneur*... »

« Ouaip, tu peux être fier de toi, mon gars, t'as saisi l'ampleur de l'opération Apôtre » l'apostropha Grégorius. « Maintenant, mets le turbo si tu veux faire de vieux os ! »

Autour d'eux, le sol commençait à se soulever. Le géant noir était pressé de déguerpir, mais le Français ne l'entendit pas de cette oreille :

« Ainsi, Casper *connaissait les risques*... T'aurais mieux fait de la fermer pour une fois, ducon ! »

Nathanaël Lebeau coupa le contact.

« J'bougerai pas d'là, tant qu'tu m'auras pas mis au parfum ! »

God save Lebeau

« Votre diagnostic ? »

Le Docteur Mangin releva la tête et posa son regard austère sur le petit homme rondelet en costume de tweed, au nœud papillon et à la petite moustache grisonnante.

« Vous vous demandez, Sir Brown, si votre homme est réellement fou ou s'il cherche à échapper au peloton d'exécution, n'est-ce pas ? »

L'Anglais opina du chef. Ses joues rouges témoignaient de son effort à contenir sa fureur. À ses yeux, le flegme légendaire des anglais n'était effectivement que légende ! Fadaïses et stupides représentations sociales. Quant à Lebeau, qu'est-ce qui avait bien pu lui passer par le crâne ?

Stupid French ! Qui n'en font qu'à leur tête ! s'insurgea-t-il, son visage se violaçant à outrance.

Le docteur Mangin fusilla du regard Sir Brown.

« *Si vous vous laissez aller dans mon bureau, aussi important que soi votre statut, je vous interne sur-le-champ !* » Voilà ce que signifiait l'attention sévère que lui portait cette femme austère au visage revêche, doctoresse en chef de l'établissement psychiatrique où était enfermé l'agent du CPI, Nathanaël Lebeau.

Le responsable anglais se fit violence et sa colère s'atténua. Il lança à l'acariâtre un impatient « alors ? »

Celle-ci ne releva pas.

« Votre agent soutient *mordicus* que le scientifique Biélorusse est l'un des plus fervents fidèles d'une déité du nom de Saigneur. Sous-entendez *Massacreur* ou *qui fait saigner*, c'est plus explicite dans votre langue... Kovalsky en serait même l'apôtre, tout comme Adolf Hitler en son temps, et il œuvrerait au retour sur Terre de cette entité. Ses expériences réalisées durant la guerre des Balkans en serviraient les desseins. Quant au marchand du temple, qui finance ce culte, se serait un important consortium américain : la C.NIEUR Corp's. Intéressant, n'est-ce pas ? »

La C.NIEUR Corp's ? Sa participation dans l'affaire Kovalsky n'était qu'un os à ronger donné aux médias et à la population afin de cacher l'incompétence de la Communauté Européenne à arrêter un criminel de guerre se cachant en son sein. Protégé par des politiques au sommet des états pour qui épuration ethnique et cobaye humain au service de la science étaient éthiquement compatibles. Certes, Kovalsky fricotait illégalement avec la firme, mais il n'y avait là pas de quoi fouetter un chat. Et encore moins d'y voir une conspiration sectaire derrière tout ça. Non, Sir

Brown était prêt à parier son nœud papillon que Lebeau avait vendu son âme aux russes.

La psychiatre continua son laïus, indifférente à un avis éventuel du Britannique :

« Cette société aurait dépêché vos deux américains afin de superviser l'opération et permettre l'appréhension du scientifique... Et c'est là que l'esprit dérangé de votre homme prend toute son ampleur. Il se trouve dans le secteur une bourgade à la singulière réputation... »

Sir Brown était déjà au courant.

Rameau-les-Prés. La coutume voulait qu'une fois par an, ses habitants restent enfermés chez eux durant vingt-quatre heures. De peur d'être maudits s'ils osaient mettre le nez dehors.

D'un moulinet de la main, l'Anglais signifia de passer outre ce rappel.

« Bref ! » enchaîna donc la psychiatre avec un reniflement de dédain, « La firme aurait parié que la force des événements y conduirait vos agents. Les deux américains, à ce stade, devaient s'assurer de la bonne santé de Kovalsky. Pour votre homme, cette « force des événements » serait l'œuvre d'une sorcière appelée « Banshee » par les Irlandais. Elle porte malheur à qui la croise au détour d'un pont, d'après mes recherches. Intéressant, n'est-ce pas ? »

L'Anglais enrageait. Non, la soupe servie par son agent n'était en rien intéressante !

« Et la mort de Mac Namara, comment l'explique-t-il ? » demanda-t-il sèchement.

« Hum... À ce stade, l'étude des méandres de son délire s'avère encore plus intéressante... Selon lui, votre second homme, sorti faire uriner Kovalsky, aurait croisé le chemin d'un habitant du village cherchant à profiter de la superstition locale pour se débarrasser de sa femme. Assassinée, par ses soins, à coups de pelle. Il aurait donc, Lebeau ne sait comment l'expliquer, réussi à tuer votre Irlandais. Quant à Kovalsky, il serait retourné sagement dans leur chambre. L'assassin aurait pris le même chemin afin de changer une ampoule défectueuse dans le couloir de son établissement avant de sortir à nouveau pour enterrer les corps... »

Le Britannique recommençait à voir rouge. Il s'agissait là d'un bouquet d'absurdités !

« C'est un cauchemar qui aurait permis, entre autre, à votre homme d'élaborer cette étrange hypothèse... »

Sir Brown se massa les tempes pour retrouver son calme.

Ces élucubrations ne tenaient pas la route. Aucun corps n'avait été retrouvé dans le pré. L'assassin à la pelle et sa femme étaient toujours vivants. Pour le reste, aucuns témoins : habitants de la bourgade et touristes en villégiature campagnarde se souvenaient bien des quatre agents et de leur voiture en panne, mais rien de plus. Enfermés chez eux, ils ne les avaient pas vus repartir et qui plus est, ils n'avaient rien entendu. *Stupid* histoire de malédiction ! Au moins celle-ci était vraie. Enfin l'histoire, pas la malédiction !

Excellent humour anglais, se félicita Sir Brown en se permettant un sourire. Mais les sourires hors-propos n'étaient pas de mise dans ce cabinet et le docteur Mangin se chargea de le faire comprendre au Britannique en lui adressant un regard castrateur. Celui-ci ravala sa boutade intérieure et ses joues s'empourprèrent de nouveau.

La psychiatre reprit la parole d'une voix sèche :

« À priori, le rituel d'appel aurait eu besoin de sacrifices fomentés par la haine et la peur. Ensuite, il restait à l'apôtre Kovalsky de psalmodier quelques cantiques nécessaires pour faire surgir des profondeurs de la terre les cohortes guerrières dévouées au Seigneur. Comprenez : des malheureux, victimes de la malédiction les années précédentes, ensevelis sous le pré. Intéressant, n'est-ce pas ? »

« Et donc des morts-vivants fouleraient à présent notre monde pour faire couler le sang au nom de cette déité, *n'est-ce pas ?* » répliqua l'Anglais, sardonique. Le regard du docteur Mangin lança des éclairs.

« Ah, j'oubliais... » précisa-t-elle d'une voix mielleuse. « Un prêtre, un dénommé Abbé Folley, présent dans l'hélicoptère, aurait été le maître de toute cette cérémonie... D'après votre homme, il serait le héraut de ce Seigneur... »

Sir Brown déglutit en entendant le nom du prêtre. C'est lui qui avait autorisé sa présence dans l'hélicoptère. Et depuis la folie de Lebeau, plus aucune nouvelle du religieux. Ni aucune trace. Mal à l'aise, il ne voulait pas voir cette vieille bique s'étendre plus sur le sujet. Déjà qu'il s'était laissé embobiné par les *amerlocs* au sujet du lieu de rendez-vous...

« Votre homme a subi un grave traumatisme dû à un choc émotionnel important » conclut sèchement le Docteur Mangin.

L'interphone grésilla alors :

« Mademoiselle Mangin ? Les agents Casper et Grégorius attendent Sir Brown dans le hall d'accueil... »

Le Britannique en profita pour se lever, pressé de quitter le bureau de cette mégère. Il n'avait que faire de son diagnostic ! Sa décision était prise, Lebeau serait confié à un tribunal militaire. Il lui en foutrait, un *choc émotionnel important* !

La vieille peau de psychiatre n'en resta toutefois pas là. Elle l'interpella avant qu'il ne sorte.

« Casper le petit fantôme a maintenant de la terre dans les yeux... »

Devant l'incompréhension de Sir Brown, le docteur Mangin s'expliqua d'un ton professoral hautain : « Ce sont les propres mots de votre homme au sujet de l'agent Casper. D'après lui, elle serait l'une d'entre eux. Un zombie, si vous préférez... »

Sir Brown eut un ricanement cynique.

« Et l'agent Grégorius aussi j'imagine... »

« A priori, non, il était toujours en vie quand ils se sont séparés... »

« Que ferait-il donc aux côtés d'une morte-vivante ? » interrogea brusquement l'Anglais, comme s'il...

Comme s'il croyait à ces inepties.

Les lèvres sèches de la psychiatre s'étirèrent en un sourire de pure satisfaction hautaine :

« J'imagine que la C.NIEUR Corp's cherche à s'assurer que ses deniers, investis en ce culte, profiteront bien à la venue du Seigneur sur Terre... Intéressant, n'est-ce pas ? »

FIN

N.G. mars 2007

Remerciements à Nicolas Coquant et à Guillaume Voisine

Carnaval

(Lucie Chenu)

À Yann

Les bouches sourient à pleines dents ; les sourires grimacent, grimés. Ils ont costumé leurs figures et maquillé leurs corps pour mieux se travestir. Et moi, perdue dans cette foule, j'erre seule, en quête d'un visage amical. Ce bras qui se tend pour héler ? Ce salut sonore qui me fait retourner ? Pas pour moi. Ce n'est pas possible de se sentir aussi seule au milieu de tout ce monde ! La foule me fait peur, m'opresse, je me sens envahie par l'atroce sensation d'être piégée.

Dès que nous sommes arrivés sur les lieux du carnaval, mon fils m'a quittée. Il est bien loin le temps où, petit garçon, il serrait fort ma main et fermait les yeux quand un masque grotesque s'inclinait vers lui. Maintenant, je me retrouve seule, à contempler le défilé de chars qui passent à grands fracas de pétards et de mirlitons. Un gamin ramasse une poignée de confettis par terre et me les lance à la figure. Un caillou dissimulé m'écorche la lèvre.

Je marche, je me faufile entre les spectateurs qui se pressent sur les bords de l'avenue pour voir passer les tracteurs peinturlurés et enrubannés. Mais quel est ce son étrange ? Qui sont ces personnages longilignes que j'aperçois au détour de la rue ? Ces échassiers dégingandés accompagnés de tambours rythmés ? Ces danseurs échevelés aux corps ceinturés de serpents noirs ? Ces batteurs qui marchent casqués de hautes couronnes de bronze ? C'est la Samba qui s'avance, un rythme effréné qui m'entraîne contre mon gré. Les badauds badent, matent et rient, le tout sans que leurs corps se meuvent. Ils applaudissent la danseuse qui se contorsionne devant leurs yeux ahuris et il ne leur vient pas à l'idée de bouger et moi, moi qui voudrais fuir, je ne le peux ! Les tambours m'ont prise, malgré moi, et je danse, et je cabriole à l'unisson. Mon corps se ploie, mes pieds frappent le sol, je tourne et tourne sur moi-même en une pirouette infinie. Mes hanches se déhanchent de plus en plus vite, de plus en plus fort. Je veux partir. Je tente de me faufile, mais la foule se resserre comme un étau et me renvoie à la Samba. Je plaque mes mains sur mes oreilles pour ne plus entendre les tambourins, mais le sol vibre et le rythme m'assaille, mes pieds, mes jambes, ne peuvent supporter de subir, immobiles, ce son qui les attaque. Alors je saute et virevolte à nouveau.

Les danseurs ont fait cercle autour de moi. En jetant leurs poings ouverts loin d'eux, ils me giflent. Les échasses sont brandies tout près de mes yeux que je ferme pour ne pas les voir. Je trébuche, mais on me relève, on me renvoie à ma danse, à ma transe. Je sais enfin pourquoi je lance ainsi mes bras et mes jambes, pourquoi je tourne et retourne autour de moi-même. Le voile d'incompréhension qui m'opressait a été levé par les tambours des casques d'airain. La Déesse me réclame, trop longtemps je lui ai failli, durant mon amnésie, moi, Sa prêtresse oublieuse. Les tours et les sauts m'ont révélé mon être profond. Je me souviens.

Depuis la nuit des temps, je danse pour ma Déesse,
Depuis la nuit des temps, je suis Sa grande prêtresse.
J'implore Son pardon pour les fautes des hommes,
Je Lui rends grâce enfin pour Sa miséricorde.
Merci pour la chasse, merci pour la moisson.

Mais depuis trop longtemps, j'ai oublié mon rôle.
Je me suis perdue dans le monde des hommes.
En cette incarnation, je devins une femme.
Les hommes ont oublié et je les ai trahis.
Eussent-ils tant détruit notre terre si fertile,
Si je n'avais omis de les en prévenir ?
Eussent-ils saccagé leurs pays et leurs peuples ?
Aurait-ils guerroyé avec tant d'infamie ?
Pardon, ô ma Déesse ! Pardon à vous, humains !
Pardonnez-moi d'avoir un temps si long, si court,
Oublié qui j'étais, qui je suis, Qui je sers...
Je suis l'avatar suprême.
On m'appelait Isis, je pleurais Osiris.
J'étais la mère Ourse, je devins Artémis.
On m'appela Marie et je pleurai mon fils.
J'étais Inanna, Devî, et d'autres aussi.
J'ai porté tant de noms que je les oubliai.
À chaque incarnation, moi, la grande prêtresse,
Je sacrifiai mon âme en livrant mon amour
À la croix, au couteau, au bûcher, à la flamme.
Je vécus mille morts d'époux, d'amants, de fils,
Ressuscités ensuite pour servir ma Déesse,
Pour moi, perdus à jamais.
Oshun est revenue, la Samba la rappelle.
Il est temps maintenant de reprendre mon œuvre.
Je suis Sa fille aimée, aimante, Elle le sait.

Mais je suis femme aussi ; je ne peux plus offrir mon fils. Afin de le racheter et pour sauver l'humanité des maux qu'elle s'inflige, j'irai à sa place rejoindre ma Déesse.

Le rythme ralentit, peu à peu, les tambours se taisent. Les danseurs s'en sont allés. Les casques d'airain les rejoignent. Le défilé est fini. Carnaval doit être brûlé, le sacrifice consommé, la Déesse apaisée. Quand les hommes viennent se saisir de moi pour me porter au bûcher, je suis prête.

FIN

Chaud et froid

(Antonio Bellomi)

Manlio Locatelli n'aimait pas du tout cet endroit. En fait, il n'aimait pas du tout la chaleur. Il avait toujours passé ses vacances dans des localités agréables, peuplées de pins et de torrents rugissants ; une seule fois, suivant une blonde incendiaire, il avait osé fréquenter les plages calabraises de Tropea. Mais, ensuite, la blonde s'était révélée décevante, et la chaleur du sud meurtrière.

Et donc l'endroit où il se trouvait maintenant ne lui plaisait absolument pas. Déjà qu'en soi l'Enfer est un sale endroit où atterrir, mais le cercle de flammes, pour quelqu'un qui se plaît dans les pinèdes, n'est pas exactement le comble du bonheur.

De très mauvaise humeur, Manlio Locatelli méditait sur ce fichu dérapage qui avait précipité le coupé au fond d'un ravin, ce qui avait eu pour conséquence son transfert immédiat aux Enfers, quand, devant lui, parut la silhouette difforme du Patron en personne.

« Satan ! », s'écria Manlio Locatelli tandis qu'une flamme lui léchait le talon droit et qu'une goutte de sueur dégoulinait le long de son nez.

« Ah ! Voici mon nouveau », ricana le grand Satan moqueur qui brandit son trident. Il portait un bouc apparemment soigné, et Manlio se demanda à quel point le propriétaire était vaniteux.

« L'hospitalité te convient ? », lui demanda le diable, avec une cordialité empressée. « Ou as-tu à te plaindre de la gestion ? La cuisine est à ton goût ? Les boissons sont buvables ? »

Manlio Locatelli sautillait d'un pied sur l'autre pour échapper aux flammes qui essayaient de l'agresser, même dans cet endroit moins exposé qu'il avait fini par dénicher.

« D'après moi, l'air conditionné ne fonctionne pas bien », fit-il avec le ton insolent qui lui était coutumier et auquel, malgré l'Enfer, il n'avait pas encore renoncé. Et il ajouta, sans réfléchir aux conséquences possibles de sa réclamation : « Il fait toujours trop chaud. »

La queue du démon voltigea dans l'air et frappa violemment ses jambes nues, lui laissant une belle ampoule rouge. « De l'esprit ! » rugit Satan, « Tu m'es sympathique. Je pourrais aussi te faire une faveur, si tu me rends un service. »

« Un service ? », demande Manlio. « De quel genre ? »

Le démon caressa les poils de son bouc et un éclat indéfinissable brilla dans ses yeux : « Je me trompe, ou bien tu es ce rigolo qui allait sur la terre en prétendant savoir transmuter le plomb en or ? »

Manlio le regarda, stupéfait de cette question.

« Tu devrais le savoir, mon cher Satan, je suis un véritable alchimiste. Un alchimiste des temps modernes qui a trouvé la pierre philosophale que tous cherchent et que personne n'a vue. Et tu te rappelleras que je finis ici parce j'ai passé avec toi un pacte faustien.

« Ah ! Ah ! ah ! Maintenant je me souviens », ricana le diable. « Tu es le type qui se croyait plus malin que moi. Tu t'es fait donner par le soussigné la formule pour arriver à la pierre philosophale et, en échange, tu t'es déclaré prêt à me donner ton âme... à la fin de ton itinéraire, comme tu disais sans réfléchir et avec une certaine légèreté. Tu as toujours aimé les mots compliqués pour impressionner les naïfs.

Manlio Locatelli fit la grimace. « Bon, mais deux jours plus tard, tu m'as fait dégringoler dans un ravin avec le coupé... »

Le diable se mit à rire si fort que ses épaules en tressautaient. « Oui, c'était ton itinéraire de vacances... tu te baladais dans les Dolomites, si je me souviens bien. »

Feu le docteur en chimie Manlio Locatelli, ex brillant professeur de chimie à l'université de Milan, prit un air maussade. « Tu m'as parlé d'une faveur, si je ne m'abuse. »

« En effet. » Satan s'appuya sur son trident et regarda Manlio avec l'air de quelqu'un qui réfléchit : « Je te propose une affaire. Je dois construire un nouveau cercle, celui des politiciens véreux. Maintenant, je ne peux plus les loger dans les autres cercles qui sont archicombles. Et avec toutes ces affaires de pots de vin, il me faut un espace nouveau qui leur soit réservé.

« Et en quoi ça me concerne ? » demanda Manlio Locatelli.

« Ça te concerne bel et bien », dit Satan, bonhomme. « Parce que ce qu'il me faut, c'est un beau cercle plein d'or en fusion où faire mijoter ces braves gens. »

Le visage de l'ex-alchimiste s'illumina. « Et je devrai te procurer l'or nécessaire, exact ? »

« Exact ! » rugit le diable. « Tu ne voudrais pas que j'aie le chercher à la banque. Avec le taux qu'ils pratiquent pour changer le dollar ! Et avec cette lire qui un jour grimpe et l'autre, dégringole ! »

L'idée était alléchante, mais il y avait un détail qui ne convainquait pas du tout Manlio Locatelli. « Dis-moi, » fit-il, méfiant, « Tu ne te fiches pas de moi ? Des alchimistes tu dois en avoir des paquets là-dedans. Pourquoi tu t'adresses à moi ? »

« Des alchimistes, des alchimistes... grogna Satan. « C'est vite dit, ce sont tous des charlatans. Des escrocs qui, dans le passé, ont pu tromper ceux qui étaient plus ignorants qu'eux. Y compris ce type, comment s'appelle-t-il... Caglia... Caglio... »

« Cagliostro ? » dit Manlio Locatelli, qui prononça le nom avec vénération.

Satan agita furieusement son trident. « Oui. Lui même... Cagliostro. Un roublard, pour ceux qui s'y connaissent. Si tu savais le bordel qu'il m'a mis ! Mais je le lui ai fait payer, tu sais, maintenant il est en compagnie de la douce Taïde¹. »

Alors l'ex docteur en chimie se sentit flatté. Même Satan reconnaissait ses compétences. Diantre ! C'était la gloire. « Et si j'accepte ? », se demanda-t-il, le cœur battant. Ah ! Imaginons qu'un jour un nouveau Dante vienne faire un tour dans le cercle des politiciens véreux.

Satan le regarda droit dans les yeux. « Tu prépares une installation de production d'or à partir de métal vil, quelque chose d'économique qui ne coûte pas trop et, surtout, qui fonctionne à la perfection, et tu pourras jouir de quelques journées de fraîcheur. »

« Quelques jours, ça ne suffit pas », répliqua fermement Manlio Locatelli qui prit garde de ne pas laisser paraître un sursaut de joie à cette offre. Tout, tout, à condition de passer quelques jours loin des flammes. Ah ! C'est bon !

« Pas de favoritisme », reprit le diable. « Tu me donnes quelque chose et je te paie. Mais pour un petit boulot qui, pour un génie comme toi, est une rigolade, à quoi prétends-tu ? Au climat des Dolomites, peut-être ? Ne l'oublie pas, ici, c'est l'enfer ! »

Satan avait l'air vraiment fâché, et, un instant, Locatelli craignit qu'il ne s'en aille, emportant son offre.

« Je m'en souviens, sois tranquille », dit Manlio, « Mais ne me dis pas qu'il n'y a pas ici des cas particuliers. Tu sais, tu pourrais sans doute me trouver un petit coin

¹ Taïde la putain, plongée dans un bassin de merde (Dante, l'ENFER, chant 18).

plus frais qu'ici. En définitive, je te fais un boulot qui est vital pour la bonne gestion de l'entreprise. »

« Ah ! » Satan eut une grimace... diabolique et fit tournoyer son trident comme pour transpercer l'impudent.

Manlio Locatelli fit un bond en arrière. « Eh ! Doucement avec cet engin, sans quoi tu devras renoncer à ton unique alchimiste qui a fait ses preuves. » Les pointes du trident lui effleurèrent la gorge, puis, d'un coup Satan éclata de rire :

« Bon ! Je te l'ai dit, tu m'es sympathique ! Cinq degrés, ça te va ?

« Pourquoi pas dix... » avança timidement Manlio, mais Satan fit une autre grimace, et le trident recommença de voltiger dangereusement près de la tête de Manlio Locatelli.

« Cinq ! À prendre ou à laisser ! », rugit le diable.

« J'accepte... j'accepte... ». L'ex-alchimiste battit précipitamment en retraite. Après tout, cinq degrés, ça faisait l'affaire, que diantre !

Pendant cinq jours, Manlio Locatelli travailla comme un possédé, entre les cornues, les alambics, les becs Bunsen et les fours à micro-ondes modernes, sans se permettre un moment de répit. Il fallait que le cercle de l'or soit très grand, vu le dynamisme de certains juges, et beaucoup de profiteurs n'étaient plus de première jeunesse ; il n'y avait donc pas de temps à perdre. Malheureusement, il ne pouvait compter sur l'aide de personne. Donc rien d'étonnant à ce qu'il y eut tant à faire. Mais le mirage de la fraîcheur était une puissante incitation, et quand le premier lac d'or en fusion se versa dans le cercle, faisant d'un coup bondir la température à un niveau intolérable, il se présenta illico devant Satan.

« OK, chef. », lui dit-il avec son habituelle insolence. « J'ai fait ma partie. À toi de faire la tienne, maintenant ! »

« Vraiment du beau travail, » reconnut Satan dans un sourire malin, en contemplant le torrent d'or bouillant. « C'est tout à fait le nid qui convient aux amateurs de magouilles. Hi ! Hi ! Comme ils vont gueuler ! Je te l'ai dit : tu es un champion. »

« Modeste... » fit Manlio. « Mais maintenant... »

« Maintenant... voici ta récompense ! », dit Satan qui fit claquer sa queue, et Manlio Locatelli se sentit pris dans un tourbillon d'air glacé qui le précipita sur une plaque de glace, puis dans un puits sans fin.

« Eh ! », cria Manlio Locatelli, indigné. « C'est comme ça que les promesses sont tenues ? Tu m'as garanti cinq degrés et ici il en fait bien vingt de moins ! Je proteste ! » Après tout, le chaud chaud était insupportable, mais le froid froid l'était tout autant. À quoi bon tomber de la poêle dans le frigo ?

En haut du puits sans fin on entendait le rire du diable. « Réclamation irrecevable, mon cher. Satan t'avait promis cinq degrés et ces cinq degrés, tu les as. Satan tient toujours ses promesses. »

« Ici il ne fait pas cinq degrés, je te le garantis ! » cria Manlio Locatelli avec le souffle qui lui restait. « Les températures, j'en connais un bout, » ajouta-t-il, furieux. « À qui crois-tu avoir affaire ? »

Venu d'en haut, en entendit encore le rire satanique. « Oh, si, mon cher. Il y a exactement cinq degrés... *Cinq degrés Fahrenheit*... qui font exactement moins quinze degrés centigrades. Ciao, connard ! »

FIN

L'Effet lune

(José Vicente Ortuño)

La surface pulvérulente de la Lune passait très vite sous les six grandes roues du Lycaon, le véhicule d'exploration de l'Agence spatiale européenne. Guidé par le pilote automatique, il évitait les obstacles rencontrés sur son chemin. Pendant ce temps, le commandant Victor Guirao, son unique équipage, restait assis devant le tableau de bord, les yeux rivés sur l'extérieur. Il aurait aimé contempler les étoiles, mais l'éclat du Soleil reflété sur la surface lunaire l'aveuglait et l'empêchait de les voir. Le paysage lunaire était monotone et désolé comme son propre état d'âme. Il avait des raisons d'être en proie à une profonde dépression, mais, en tant qu'astronaute parfaitement entraîné, il surmontait ces faiblesses. Pourtant, il se sentait frustré.

Depuis son enfance, il avait voulu devenir astronaute. Il rêvait de piloter son propre vaisseau spatial pour aller sur la Lune. Sa détermination était telle qu'après trois années de travail pénible, il avait brillamment obtenu ses diplômes et pu entrer à l'Agence spatiale européenne. Il avait consacré la plus grande partie de sa jeunesse à l'étude et à une très exigeante formation ; tous ses rêves d'enfant s'étaient réalisés intégralement. Il jouissait d'un statut social enviable, avait une épouse merveilleuse, astronaute elle aussi, et un fils de quatre ans qui voulait suivre l'exemple de son père.

Je ne peux pas me plaindre, se dit-il, mais, au même moment, il avait le moral plus bas que terre (ou faudrait-il dire : plus bas que Lune ?).

Il sourit amèrement de cette plaisanterie stupide, et il eut envie de se gifler, furieux contre lui-même, comme s'il était le seul responsable de l'échec de la mission.

Il contrôla une fois encore si le cap donné par le pilote automatique était correct. Il savait que les ordinateurs n'exigeaient pas de vérification, mais l'inaction lui portait sur les nerfs. La navette l'avait placé quelques heures plus tôt au centre géographique de la face cachée de la Lune. On était en phase de pleine lune et le Soleil était au zénith. La rencontre aurait lieu dans un cratère appelé Behain S, dans la zone d'ombre, à deux mille sept cent kilomètres du point d'alunissage. Un long voyage, même pour un vaisseau comme le Lycaon où il y avait place pour un équipage de six personnes. Victor voyageait seul et, malgré le confort dont il disposait, c'était une mission épuisante.

Il s'aperçut qu'il avait faim et il se rendit donc à l'arrière du vaisseau. Il ouvrit l'une des boîtes qui contenaient les aliments et, après un instant d'hésitation, choisit un sandwich dont l'étiquette indiquait : *escalope de veau avec garniture*. Mais, à le voir, on aurait dit un *pâté de foie gras racorni et recouvert d'une mousse verte*. C'était sûrement très nourrissant. Victor n'en doutait pas, mais l'aspect ne paraissait guère engageant. Il se promit d'en faire mention sur le livre de bord. De même, il mit une poche contenant de l'eau en réserve dans sa combinaison, regagna la console des commandes et s'attacha sur le siège pour ne pas se trouver déséquilibré par les embardées que faisait le véhicule de temps à autre. Malgré l'excellente suspension et les gyroscopes, parfois le basculement de l'engin dû au relief abrupt du terrain chahutait méchamment l'équipage. Par contre, en terrain plat le balancement était agréable et délassant, comme sur un voilier par une mer calme.

Il sortit le sandwich de son enveloppe, y mordit et fit une grimace de répugnance. On aurait dit du liège, mais la faim le tenaillait et il avait la flemme de se lever pour aller chercher quelque autre chose qui n'aurait sûrement pas meilleur goût. Résigné, il continua à mastiquer, le regard perdu dans le paysage. Il restait encore quelques heures jusqu'à l'arrivée à son objectif. Il se dit que c'était un bon moment – aussi bon qu'un autre – pour commencer à rédiger les premières notes de son livre de souvenirs. Son idée était de l'écrire à son retour sur la Terre, bien qu'il eût conscience que sa mission était classée *Hautement secrète* et qu'il serait donc impossible de publier ce livre. De toute façon, il le laisserait à son fils qui saurait ainsi ce que son père avait fait d'important.

Il termina son repas, but l'eau, jeta l'enveloppe et la poche vide dans le conteneur de déchets et se prépara à commencer la rédaction de ses notes.

Il regarda le clavier et fit la grimace. Il trouvait absurde de voir que les ordinateurs de la NASA et de l'ESA continuent d'employer des claviers mécaniques quand sur Terre tout le monde utilisait la reconnaissance vocale. Il savait que la technologie ancienne était plus fiable, alors que la voix d'un astronaute pouvait être déformée dans certaines circonstances et qu'alors l'ordinateur, ne pouvant la reconnaître, ne tiendrait pas compte de ses instructions. Mais il considérait qu'apprendre les tâches mécanographiques pendant la formation était une perte de temps.

Il utilisa le trackball situé près du clavier pour naviguer à travers les antiques fenêtres des menus jusqu'au moment où il localisa son livre de bord personnel qu'il ouvrit. Puis il y ajouta :

Project : Lycanthropic Metamorphosis on Moon Surface
(*Projet : Métamorphose lycanthropique sur la surface de la Lune*)

Les Lycanthropes

» *Bien que leur origine ne soit pas scientifiquement avérée, on pense que les Lycanthropes sont apparus sur la Terre des milliers d'années avant les premiers humains. L'une des preuves en est les peintures rupestres qui représentent des scènes de chasse où l'on voit des figures anthropomorphiques à tête d'animal et tenant à la main des armes rudimentaires. Plus tard leur existence a été corroborée par les légendes de diverses cultures humaines. On les désigne en général par le terme grec de Lycanthropes (likaon=loup et anthropos=homme), en Europe on les a appelés loups-garous ou hommes loups, hommes jaguars en Amérique du sud, hommes léopards en Afrique et guerriers berserkers dans la mythologie nordique.*

» La préhistoire

» *Si certains chercheurs affirment que, lorsque débuta la dernière glaciation, il y a plus de soixante-dix mille ans, les Lycanthropes possédaient déjà une culture assez sophistiquée, les premières données fiables à leur sujet datent de la fin de cette période, il y a de dix à douze mille ans. On sait avec certitude qu'à la fin de l'ère glaciaire, les premiers hommes – appelés Néandertaliens – chassaient au moyen d'outils de pierre et d'os, pratiquaient la cueillette et vivaient dans des cavernes ou des huttes faites de branches et de peaux. Cependant, on a la preuve que les Lycanthropes habitaient des villages construits en pierres, cultivaient la terre et pratiquaient l'élevage. Les lycanthropologues sont convaincus que ces créatures furent à l'origine de certains des progrès techniques les plus importants de l'Histoire,*

comme la roue et d'autres instruments ou armes primitives qui furent utilisés ensuite par l'homo sapiens.

» Quand, il y a dix mille ans, le climat commença à se réchauffer, débuta l'extinction des Néandertaliens, qui étaient une espèce acclimatée au froid intense. Ils laissèrent aux Lycanthropes les territoires qu'ils avaient occupés. Mais vers cette époque apparut un nouvel hominien. Il venait de l'Afrique, était plus évolué que son prédécesseur et adapté au nouveau climat : il s'agissait de l'homo sapiens sapiens.

» Au cours des millénaires durant lesquels les Lycanthropes partagèrent les territoires de chasse avec les Néandertaliens, le monde regorgeait de nourriture et il n'y avait donc pas tellement de compétition entre les espèces. Mais les nouveaux humains, beaucoup plus versatiles et prolifiques que les anciens, devenaient de plus en plus nombreux, rivalisant avec les Lycanthropes pour l'espace et les moyens de subsistance. Ainsi commencèrent les luttes entre les deux espèces.

» Durant les périodes de pleine lune, les Lycanthropes étaient physiquement supérieurs aux humains. Mais, du fait que prédominaient dans leur cerveau les instincts sauvages, ils se révélaient incapables de maintenir une organisation cohérente. Il en résulta que, pour éviter d'être chassés comme des bêtes, ils se retirèrent dans des zones à l'écart de leurs voisins hostiles.

» En dehors des phases de pleine lune, la constitution physique des deux espèces était quasi identique, ce qui permit aux Lycanthropes de s'infiltrer peu à peu parmi les populations humaines tout en restant contraints de se cacher quand la Lune était pleine. Mais, de temps à autre, l'un d'eux était découvert sous sa forme d'homme loup et, comme l'humanité a toujours eu peur de ce qu'elle ne comprend pas et a toujours détruit tout ce qui lui fait peur, les Lycanthropes furent persécutés et chassés.

Victor contrôla les données du radar. Comme on pouvait s'y attendre, sur les cent prochains kilomètres, il n'y avait rien d'autre que de petits cratères et de la poussière. À ce moment-là, il ne cherchait pas à vérifier le nombre des accidents géographiques sur l'ordinateur. Mais, avant de continuer à écrire, il réfléchit un instant. Il se souvint que tout ce qu'il consignait dans son récit il l'avait appris des adultes dans sa jeunesse, comme cela se produisait depuis des milliers de générations, depuis des temps immémoriaux. Il savait que, dans la tradition orale, l'histoire de l'espèce était pleine de lacunes et de contradictions. Mais, durant des siècles, il importait plus de survivre que de consigner l'histoire par écrit. Lui, il ne pouvait se permettre d'être découvert. C'était seulement au cours des trois derniers siècles que l'on avait commencé à rassembler des informations en secret, à l'abri des regards inquisiteurs des humains toujours si susceptibles. Il n'en demeurait pas moins que l'humanité avait elle aussi enregistré l'existence des Lycanthropes à travers mythes et légendes.

» Témoignages historiques

» Jadis, l'ignorance et les superstitions transformaient en mythe tout ce que les humains ne comprenaient pas. C'est ainsi qu'ils firent des Lycanthropes des êtres magiques et diaboliques qui, cachés dans l'ombre, guettaient les hommes pour les dévorer. Il y eut néanmoins bon nombre d'écrivains et d'historiens qui en parlèrent et en firent naître des légendes.

» *Plusieurs siècles avant la naissance du Christ, les sages et les chamans considéraient l'homme loup comme un être démoniaque qui, dès qu'il prenait sa forme de loup, possédait une force et une astuce surnaturelles et s'alimentait de chair humaine. À preuve les récits historiques laissés par des historiens comme Hérodote, qui vivait au cinquième siècle avant Jésus Christ. Il mentionne l'existence d'une race d'hommes loups qui vivaient sur les rives de la mer Noire et qui pouvaient à volonté se transformer en loup puis reprendre la forme humaine.*

» *Dans son œuvre Les Métamorphoses, Ovide (43 avant J.C. – 18 AD) a décrit divers cas de transformations en homme loup. L'une des légendes que rapporte le poète romain est celle de Lycaon, fils de Pélasgos. Il fut roi d'Arcadie et homme d'une très grande religiosité, ce qui l'amena à réaliser des sacrifices humains en prenant comme victime tout étranger qui lui rendait visite. Zeus voulut le punir d'une telle aberration et, déguisé en pèlerin, fut reçu au palais royal. Mais le monarque soupçonna la ruse et, désirant tester l'omniscience du dieu, lui fit servir un plat de chair humaine. Furieux de l'audace de Lycaon, Zeus le transforma en loup et mit le feu à sa demeure.*

» *Platon lui-même, vers le IV^e siècle avant J.C. et Pausanias au II^e siècle avant J.C. mentionnèrent des transformations similaires qui furent prises pour des fantaisies ou des légendes par les humains des siècles postérieurs que dominait le rationalisme scientifique.*

C'est curieux, pensa Victor, de voir que ces témoignages validés par des historiens, des philosophes et des poètes ont été pris pour des légendes, alors de, de toute évidence, ils rendaient fidèlement compte d'évènements réels.

Être légendaires comportait des avantages comme de pouvoir maintenir secrète leur existence au XXI^e siècle. Si tout s'était bien passé pour Victor, il se souvenait des persécutions et de la marginalisation sociale dont ses ancêtres avaient été victimes. Ça n'était pas facile d'appartenir à une espèce obligée de vivre dans la clandestinité. Néanmoins, il avait l'impression que tout cela allait bientôt changer. C'était comme un scarabée pris dans une fourmilière, les êtres humains étaient trop nombreux et agressifs, mais les Lycanthropes se savaient supérieurs.

Il poursuivit le récit.

» **Les Lycanthropes dans l'Histoire**

» *Durant l'expansion de l'Empire romain quelques Lycanthropes parvinrent à jouer un rôle de premier plan dans la politique, la science, la philosophie et le commerce. Les légions qui ont soumis les Barbares étaient parfois sous le commandement de généraux lycanthropes. S'ils avaient pu s'organiser de façon adéquate, l'humanité aurait fini par être soumise comme un troupeau de moutons sans savoir qu'elle était manipulée par une espèce beaucoup plus ancienne. Mais les avatars de l'Histoire les obligèrent à se tenir toujours au second plan.*

» *En ces temps-là, la vie était très dure ; la prolifération de religions et de superstitions contraignait les Lycanthropes à se montrer très prudents de peur d'être découverts. En outre, malgré les catastrophes et les guerres continuelles qui menaçaient de la détruire, la population humaine poursuivait sa progression numérique.*

» *Le désir de s'organiser contre les humains revient constamment dans les récits qui parlent des anciens Lycanthropes. Mais ils n'y sont parvenus qu'il y a quelques siècles, quand ils ont appris à maîtriser leur grand handicap : la*

métamorphose. Et Victor se souvint que son fils était en train de faire cet apprentissage. Il était difficile de faire admettre à un enfant qu'il ne devait pas changer de forme à sa guise, ne serait-ce que pour faire peur à un humain fanfaron. C'est pourquoi l'entraînement commençait dès que les enfants apprenaient à marcher.

» **La maîtrise de la métamorphose**

» *Au Moyen Age apparurent les premiers Lycanthropes capables de dominer la métamorphose et les instincts de déprédation inhérents, ce qui leur a permis de passer totalement inaperçus au milieu des humains. Quelques siècles plus tard, personne ne se transformait plus de façon incontrôlée ni ne partait à la chasse comme des bêtes sauvages. Bien que certains, comme cela se produit actuellement, aient pris plaisir à se livrer à ce genre de sport.*

« *La légende des Lycanthropes s'était incrustée si profondément dans la mémoire des hommes qu'aux XV^e et XVI^e siècles on les considérait en Europe comme aussi néfastes que les ensorceleurs, sorcières et hérétiques. Ainsi, toute créature soupçonnée d'être un homme loup était envoyée au bûcher, écartelée ou pendue. En France et en Allemagne, il y eut un nombre infini de procès à l'issue desquels moururent des Lycanthropes, de même que beaucoup de malades mentaux humains qui se prenaient pour des hommes loups et tant d'autres innocents injustement accusés. En France, les archives anciennes relatent qu'entre 1520 et 1630 on enregistra plus de trente mille cas de procès contre des hommes loups. Heureusement, le Siècle des lumières et la Révolution française firent fin à la chasse aux sorcières, et la violence humaine eut alors pour priorité de couper le tête aux aristocrates et aux adversaires politiques.*

Victor interrompit à nouveau sa lecture et resta pensif. Si l'existence des Lycanthropes apparaissait au grand jour, les persécutions et les tueries reprendraient comme aux siècles passés. Peut-être les fundamentalistes religieux cesseraient-ils de s'entretuer pour lancer contre eux une guerre sainte. L'être humain n'avait pas changé malgré des siècles de civilisation. Par chance, les superstitions faisaient place à la technologie. Maintenant, personne ne regardait plus personne, tous étaient tributaires de leurs vidéotéléphones et de leurs portables vidéo-holographiques. Celui qui dirait avoir vu un homme loup, on se ficherait de lui. L'humanité était prisonnière d'un égocentrisme pathétique, ce qui la rendait beaucoup plus vulnérable que ne l'imaginait tel ou tel de ses membres.

» **Le mystère de la métamorphose**

» *Les Lycanthropes ont toujours été intrigués par la cause et l'origine de leur métamorphose. Ils savaient qu'ils n'étaient pas victimes d'une malédiction, comme le croyaient les humains, mais ils encouragèrent cette créance superstitieuse. Si l'on avait su qu'ils constituaient une espèce non humaine, la persécution aurait pris le caractère d'une « purification » ethnique et ils auraient été effacés de la surface de la Terre.*

» *Les sages parmi les Lycanthropes, qu'ils s'appellent chamans, sorciers, mages, druides, alchimistes ou scientifiques, se sont toujours posé la même question : pourquoi la pleine Lune nous contraint-elle à nous transformer ? À cette fin, de grands esprits parmi les Lycanthropes, comme Léonard de Vinci ou Isaac Newton, étudièrent le phénomène avec les moyens les plus perfectionnés de leur temps, mais ils ne parvinrent pas au résultat recherché. C'est-à-dire qu'ils ne*

découvrirent pas la cause des métamorphoses, mais ils constatèrent que les métaux lourds comme le plomb, l'argent et l'or y faisaient obstacle. L'argent, étant le métal noble le plus accessible et le plus lié à la Lune dans diverses mythologies, représentait le remède le plus populaire permettant d'en finir avec l'homme loup. Certes, les crucifix, les poignards et les balles, quelle que soit la matière dont ils sont faits, quand on les utilise efficacement, sont capables de tuer qui que ce soit, humain ou lycanthrope. Néanmoins, la seule façon d'empêcher la transformation consistait à enfermer le sujet dans une enceinte doublée de l'un des dits métaux. C'est la raison pour laquelle les scientifiques estimaient que la mutation était due à une forme d'énergie.

Victor vérifia sa position sur l'écran et regarda par le pare-brise du véhicule la grande ombre que celui-ci projetait. Maintenant, il s'approchait de la zone de pénombre. Bientôt, il rentrerait à la maison. Le petit Miguel le harçèlerait de questions : « Papa, les copains de l'école me disent que la Lune est en fromage, c'est vrai ? Il y a un rat qui en mange un peu tous les jours ? Tu l'as vu ? Il est gros, ce rat, papa ? ». Il rit tout haut au souvenir du gamin qui le mitraillait de questions tout en sautillant nerveusement. Il espérait que son fils parviendrait à connaître un jour les réponses à toutes les questions que son espèce se posait depuis toujours. Soudain, il se rappela que le gamin lui avait donné une petite peluche qui devait l'accompagner jusqu'à la Lune et le défendre contre le rat qui la dévorait. Il la sortit de sa poche. C'était un hamster de couleur grise aux yeux comme des billes de jais, si réel qu'il semblait vivant. « Salut, camarade », dit-il au jouet, il le regarda à nouveau puis continua à écrire.

» **L'époque moderne**

» Se mettre à l'abri des persécutions durant des siècles constitua un sérieux obstacle au progrès des Lycanthropes, mais, venue l'époque moderne, l'amélioration des moyens de communication et la diffusion de la culture leur permirent de s'organiser et de commencer à rivaliser en secret avec les hommes dans tous les secteurs de la société.

» Pour la première fois, les historiens et les lycanthropologues commencèrent à rechercher l'origine de leur espèce entre les restes archéologiques et historiques humains. Peu à peu se comblèrent les énormes lacunes de leur culture traditionnelle qui se basait exclusivement sur la transmission orale.

» Pendant ce temps il y eut diverses tentatives, de la part de Lycanthropes trop ambitieux de prendre le pouvoir dans le monde par la force. Mais ils ne réussirent qu'à provoquer de grands conflits catastrophiques faisant des millions de victimes parmi les humains aussi bien que parmi les Lycanthropes.

Alors que le XXI^e siècle était déjà avancé, l'existence de leur espèce restait secrète, ce qui faisait espérer qu'un jour viendrait où leurs descendants domineraient la Terre. Après tout, c'étaient eux les plus forts et les plus intelligents. Mais les humains continuaient à se reproduire comme des lapins et ils avaient beau se massacrer au cours de guerres continuelles, ils ne paraissaient pas sur le point de disparaître.

» Après la Deuxième guerre mondiale, le Grand Conseil Lycanthrope décida que le meilleur moyen de vaincre son ennemi était de s'infiltrer dans ses rangs. Dès lors, le processus d'infiltration dans la politique humaine fut lent mais continu. C'est

ainsi qu'en 1960 un Lycanthrope nommé John F. Kennedy fut élu président des Etats-Unis d'Amérique. Deux ans plus tard, le 25 mai 1961, il annonça son intention d'envoyer un homme sur la Lune avant la fin de la décennie. Alors commença le programme Apollo, et les Lycanthropes du monde entier clamèrent leur enthousiasme parce qu'on allait enfin découvrir le secret de la métamorphose.

» En 1963 John F. Kennedy fut assassiné par des ennemis politiques humains qui connaissaient son secret ou voulaient aussi le pouvoir. Mais heureusement ses successeurs poursuivirent le projet de voyage sur la Lune.

» À l'apogée du nazisme, un autre Lycanthrope célèbre, Wernher von Braun, mit au point la technologie des moteurs équipant les bombes volantes V-1 et V-2. Quand il sut que l'Allemagne allait perdre la guerre, il négocia sa reddition et fut transféré aux Etats-Unis. Il y travailla à la conception et à la réalisation des fusées qui permirent à la NASA de mettre sur orbite les capsules Appolo. Après divers essais et quelques catastrophes, elles réussirent à se poser sur la Lune le 21 juillet 1969. Dans les sept missions qui furent réalisées ne voyagèrent que des humains, car la direction de l'Agence spatiale ne voulait pas risquer que son secret soit découvert si les astronautes se transformaient et ne pouvaient reprendre leur apparence humaine après avoir été soumis à ce que l'on désignait sous le nom d'« Effet Lune ».

» Les roches lunaires rapportées par les différentes missions furent méticuleusement étudiées, mais le résultat déçut : elles n'étaient pas différentes des roches terrestres. Elles n'avaient pas de composition chimique particulière et n'émettaient aucune radiation inconnue. Il se révéla inutile de recouvrir divers volontaires lycanthropes de poussière lunaire ou de leur faire absorber de la pierre dissoute ; le résultat restait négatif.

» En 1972 le projet Apollo fut abandonné suite à une crise politico-économique. Deux ans plus tard, le président Nixon dut se démettre au milieu d'un scandale d'espionnage et, bien que son successeur fût aussi un Lycanthrope, le pouvoir des hommes loups sur l'administration des Etats-Unis ne cessa de décroître pour tomber à zéro.

» Durant les trente ans qui suivirent ce fut l'humanité qui dirigea la NASA et s'engagea dans des projets peu rentables comme les lanceurs et stations spatiales qui, non seulement coûtèrent la vie à divers équipages mais n'avaient plus la Lune comme objectif. Toutefois, progressivement, les Lycanthropes réussirent à infiltrer quelques-uns des leurs. Un point culminant fut la mission au cours de laquelle deux Lycanthropes voyagèrent en direction de la Station spatiale internationale, l'Espagnol Pedro Duque et le vétéran John Glenn, premier Lycanthrope à avoir orbité autour de la Terre.

Tout ça, je m'en souviens comme si c'était hier, pensa Victor non sans nostalgie. Je les ai vus à la télévision quand j'étais enfant. C'étaient mes héros. Voir deux Lycanthropes manger ensemble une paella à bord de la station spatiale m'encouragea à persévérer dans ma volonté de devenir astronaute.

Il regarda à l'extérieur ; il avait atteint la zone de pénombre. Bientôt la Terre apparut sur l'horizon, en face de lui, et ce serait un lever du jour vraiment extraterrestre. Il n'était pas le premier à fouler le sol de la Lune, mais il serait le premier à parcourir trois mille kilomètres à sa surface en roulant à bord d'un

véhicule. Dommage que le projet soit secret, il aurait aimé que les moyens de communication le montrent en train de... d'échouer ? La mission ne se déroulait pas comme on espérait. Rageur, il donna un coup de poing sur le bras du fauteuil, et c'est grâce aux courroies qui le retenaient qu'il n'en fut pas éjecté. Il avait oublié que sur la Lune il pesait moins de quinze kilos et qu'il devait faire attention à ne pas se blesser. Il soupira et continua à écrire.

» *À la fin du XX^e siècle, la génétique avait confirmé que les Lycanthropes constituaient une espèce distincte de l'humanité, même si certains scientifiques considéraient encore que la différence pouvait provenir d'une dualité d'ordre physique.*

» *Au début du XXI^e siècle un autre Lycanthrope s'infiltra dans le gouvernement de la principale puissance mondiale. Sachant que le président des Etats-Unis ne dirigeait pas le pays mais était une marionnette actionnée par les pouvoirs de l'ombre, Condoleezza Rice et son équipe de Lycanthropes réussirent à manipuler George W. Bush. Après être restée plusieurs années au second plan, la dame accéda à la présidence aux élections de 2016 et, après un brillant mandat, fut réélue en 2020 à une écrasante majorité. Cette nouvelle victoire permit d'éliminer des hautes sphères de l'administration tous les humains qui, jusqu'alors, avaient fait obstacle à sa progression. Elle ne tarda pas à relancer le programme des voyages dans la Lune dans l'intention de vérifier, une fois pour toutes, quelle était l'énergie inconnue qui agissait sur son espèce.*

Et me voici, jouant le rôle de rat de laboratoire en me promenant sur la Lune comme un imbécile. On suppose que je vais répondre à toutes les questions, et je n'ai réussi qu'à soulever d'autres questions, pensa Victor toujours plus amer devant l'échec de l'expérience. Il resta pensif, regardant l'ombre de son véhicule qui s'allongeait sur le terrain irrégulier, vers l'horizon. Il reprit ses notes :

» **Le Lycanthrope solitaire**

» *Je m'appelle Victor Guirao et suis astronaute à l'Agence spatiale européenne, avec le grade de commandant. Je suis né le...*

Il s'interrompit. Raconter sa vie l'ennuyait et il nota dans le texte « *insérer curriculum vitae* ». Il ajouterait sa biographie qu'il avait dans la mémoire de son ordinateur personnel. Il poursuivit le récit.

» *Aujourd'hui, 12 juin 2022. Au moment où j'écris ces lignes, le jour se lève sur ma ville natale. Je me déplace à la surface de la Lune à bord d'un véhicule appelé Lycaon. Il a la taille d'un autobus de deux étages et est équipé de six roues formées par un maillage de fibres de carbone. Pour me protéger du prétendu Effet Lune, il est recouvert d'un blindage d'argent de 0,05 millimètres d'épaisseur et les fenêtres sont polarisées avec des particules du même matériel. Il suffirait de la moitié de cette protection pour m'empêcher de me métamorphoser à la surface de la Terre.*

» *Il y a douze heures, la navette ESA-005 m'a déposé sur la face cachée mais illuminée de la Lune. Durant la première phase de l'expérience j'ai été exposé à l'effet Lune à l'intérieur du module Alpha. Ce dispositif, situé dans la partie supérieure du véhicule, consiste en une cabine de cristal sans protection d'argent,*

mais conditionnée de manière à maintenir les mêmes conditions de température, de pression et de radiation que sur la surface de la Terre. À l'heure convenue, je suis monté dans le module Alpha, où je suis resté exposé à la lumière du Soleil pendant quatre-vingt-dix minutes et, par conséquent, à son reflet sur la surface lunaire. À la déception des scientifiques du projet et à la mienne, aucun effet n'a été décelable. Si le déclencheur de la métamorphose avait été le reflet de la lumière solaire sur la Lune, je me serais transformé. Au cas où je n'aurais pas pu maîtriser la transformation, mes compagnons à bord du Wendigo, qui dirige le véhicule à distance, m'aurait récupéré grâce à la navette au point de rencontre.

» Il se peut que nous ne puissions jamais vérifier la cause de la métamorphose. Alors, quand la synchronisation des orbites le permettra, le Wendigo fera de nouveau descendre la navette et me récupérera dans la zone de pénombre. Ce sera l'heure de rentrer pour poursuivre les investigations.

Une secousse indiqua à Victor que le pilote automatique avait stoppé le véhicule. Il leva les yeux et regarda vers l'horizon à travers le pare-brise. La Terre, illuminée par la lumière du Soleil, se découpait sur l'obscur ciel lunaire comme une énorme opale bleue sur velours noir. Il resta quelques minutes en admiration devant la scène. Ce n'était certes pas la première fois qu'il voyait la Terre de l'espace, mais l'ensemble du paysage le fascinait. Il pensa que cela était sans doute dû au contraste entre le bleu de la planète, le noir de l'espace et le gris argenté des montagnes lunaires.

Il se sentait bizarre, inquiet et quelque peu indécis. Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Il archiva le document et ferma le livre de bord. Il se remit à contempler le paysage qui réveilla son inquiétude, soupira et entama les contrôles de routine. Tout était en ordre. La température et la pression intérieures étaient correctes. La radiation, supportable. Les coordonnées étaient exactes, et il se trouvait près du cratère Behain S.

— Allo, Lycaon, ici Wendigo, à toi, dit la voix depuis le vaisseau en orbite.

— Allo Wendigo, ici Lycaon, répondit Victor.

— Lycaon, dit la voix du professeur Lupin, chef de la mission, l'alunissage est prévu d'ici trente minutes.

— Merci, professeur. J'en profiterai pour monter au Module Alpha.

Debout, à l'intérieur de la coupole transparente, il éprouva un frisson et un léger mal de mer. Il se dit qu'il était perturbé par l'échec de la mission et fatigué par le voyage, chassa ces pensées et commença à prendre des photos.

Tout à coup, ses mains se mirent à trembler, la caméra lui échappa et tomba sur le sol. Un vertige l'obligea à s'appuyer sur la vitre. Il sentit des nausées et pensa que le sandwich était mal passé.

— Victor, qu'est-ce qui t'arrive ? Il entendait la voix du professeur Lupin depuis le Wendigo. Les biocapteurs indiquent...

— Je vais bien. coupa-t-il. Ça doit être la digest...

Il frissonna de nouveau, sa vue se troubla et ses jambes étaient sur le point de flancher. Avec la gravité terrestre il serait tombé. Ça n'allait pas, mais il vit la caméra sur le sol et, fidèle à la formation reçue, il se dit qu'il devait la récupérer, que c'était un appareil très délicat et que, selon toute probabilité, elle s'était abîmée en tombant. Une violence convulsion le secoua, provoquant une douleur insupportable à l'épaule. Il tomba sur le sol et cessa de s'inquiéter pour un matériel coûteux ; il ressentait des frissons et transpirait comme s'il avait la fièvre. Le visage de Victor se

désarticula et son corps se mit à se tordre comme s'il recevait des décharges électriques à haute tension.

— Victor, qu'est-ce qui se passe ? Réponds ! criait le professeur Lupin, depuis le Wendigo.

Mais Victor ne l'entendait pas nettement, ses oreilles bourdonnaient et sa vue se brouillait. Il se sentait tomber dans un gouffre et la pression l'écrasait. Le cœur battait plus vite ; il avait du mal à respirer et suffoquait comme s'il n'avait pas d'air autour de lui. Il voulut se lever, mais son corps ne lui obéissait pas, et ses jambes, malgré la faible gravité lunaire, ne le soutenaient plus. Il roula sur le sol où il se tordit, pris de spasmes. Tout le corps lui faisait mal, à l'intérieur et à l'extérieur. Les veines brûlaient, comme si elles charriaient du plomb fondu.

Il entendit la voix du professeur Lupin ; elle semblait très lointaine et disait quelque chose au sujet de la métamorphose. Oui, professeur, c'est ça, pensa-t-il sans pouvoir articuler un mot, tout en se tordant sous la souffrance, mais ça n'a jamais été aussi douloureux. Il voulait parler, dire à ses compagnons ce qui se passait, mais de sa gorge ne sortit qu'un son inarticulé, étrange.

Sa peau commença à s'étirer, à rougir et à luire, comme si elle était enflammée. Elle paraissait sur le point d'éclater. Toutes les articulations lui faisaient horriblement mal. Il entendait ses os craquer tandis qu'ils se déformaient à une vitesse telle qu'elle provoquait de la chaleur, on aurait dit des tisons brûlants. Au milieu des souffrances, une partie de son cerveau essayait d'expliquer ce qui se produisait, mais une nouvelle personnalité se formait à l'intérieur et s'imposait. La peau prit des tons plus foncés et, à une vitesse vertigineuse, par les follicules pileux poussèrent des poils foncés et hirsutes. Le crâne retentit de violents craquements tandis que le visage se transformait, que la bouche se modifiait et que les dents poussaient.

Au bout de quelques minutes atroces, la douleur cessa. Encore vacillant, Victor se leva. Il constata que sa taille avait doublé et que ses sens s'étaient beaucoup aiguisés. Il entendait craquer le métal du fuselage qui se réchauffait et chuintier le ventilateur des circuits. De même il sentait la graisse des engrenages aussi bien que l'odeur répugnante de la nourriture stockée. Son corps s'était recouvert d'un pelage gris, ses mains grosses et fortes, les muscles puissants et l'esprit lucide, beaucoup plus qu'auparavant. Cette métamorphose involontaire le déroutait ; cependant, jusque-là, jamais il ne s'était senti aussi fort. Le cerveau ne se brouillait pas, comme cela se produisait quand il se transformait sur Terre. Au contraire, son esprit se développait grâce aux nouvelles connaissances qui progressaient si vite qu'il se sentit un peu étourdi. Il arracha les lambeaux qui restaient de la combinaison de vol et les jeta par l'écouille qui communiquait avec la principale cabine du véhicule. Il regarda la Terre qui brillait dans l'espace noir, sentit la chaleur du soleil sur son épaule, observa autour de lui la surface calcinée de la Lune et c'est alors seulement qu'il prit conscience de ce qui s'était passé. Comme une cataracte, des éons de souvenirs ancestraux affluèrent, l'imprégnèrent d'événements oubliés, ceux qui, durant des générations, avaient été dans les gènes de chaque Lycanthrope avec l'espoir de surgir au moment opportun et de compléter le cycle commencé un million d'années en arrière.

Il se rappela que le nom de son espèce, dans la langue de ses ancêtres, était Warghannak et il s'aperçut qu'il y pensait sans effort. Il connut enfin l'origine de la métamorphose et sut que les Lycanthropes venaient d'une planète nommée

Larenjord, située à des milliers d'années-lumière du système solaire, monde qui n'existait plus à cause d'un cataclysme cosmique.

Son monde natal était un système binaire. Larenjord était la quatrième des quatorze planètes qui orbitaient autour de deux étoiles, la géante rouge Vaarvos et la naine blanche Kaameos. Rares sont les cas où un système binaire possède des planètes, mais cela se produit, les orbites sont excentriques et d'une grande complexité, ce qui y provoque des changements climatiques catastrophiques. C'est ainsi que sur Larenjord l'évolution a généré des espèces animales et végétales au métabolisme variable, capable de se modifier profondément pour s'adapter à chaque saison. Certains animaux entraient en hibernation pendant de longues périodes, d'autres se métamorphosaient pour survivre aux froids ou aux chaleurs extrêmes. Les Warghannaks primitifs évoluèrent en utilisant la métamorphose comme le meilleur moyen de survivre.

Pendant les saisons chaudes, les Warghannaks primitifs conservaient une forme semblable à celle des hommes, appelée *annaghul*. Pour se nourrir, ils cultivaient la terre et élevaient du bétail. Mais quand arrivait le long hiver, plupart des végétaux mouraient ou se maintenaient dans un état latent sous terre. Alors la meilleure façon de se nourrir était de chasser d'autres animaux qui avaient eux aussi la capacité de modifier leur corps et, pour leur faire la chasse, de se transformer en *warghul*, forme que les hommes appelèrent homme-loup.

Réaliser une culture de haut niveau technologique en combinant les deux formes sur une planète si hostile ne fut pas facile, mais les Warghannaks réussirent là où peu d'espèces intelligentes de la galaxie ont échoué. Après des centaines de milliers de développement, tous jouissaient d'une existence consacrée aux plaisirs, aux arts et aux sciences. Rien ne les menaçait, ni la guerre ni la pauvreté ni la maladie. Ils maîtrisaient le voyage dans l'espace, ayant colonisé toutes les planètes de leur système et préparaient des vaisseaux pour explorer et coloniser des systèmes plus lointains.

Mais ils constatèrent que Vaarvos, l'étoile rouge géante, entra dans une phase d'instabilité. Les astronomes se hâtèrent d'envoyer des sondes à l'intérieur de la couronne solaire. Mesures et expérimentations donnèrent des résultats décourageants.

L'étoile, incapable d'entretenir la fusion de son noyau et de se maintenir par la pression des électrons qui dégénéraient, ne tarda pas à se contracter et à expulser sa couronne au cours d'une puissante émission d'énergie, générant de gigantesques ondes de choc composées de nuages de poussière et de gaz qui allaient détruire toutes les planètes du système ainsi que la naine blanche qui l'accompagnait. C'était le phénomène que les humains connaissent sous le nom de supernova.

Les scientifiques recherchèrent une solution qui permette d'éviter le cataclysme. Si, en théorie, leur science très sophistiquée savait comment réparer l'étoile, ils n'en avaient pas les moyens. Il ne leur restait qu'une solution : émigrer.

Comme un seul être, tous les Warghannaks se mirent frénétiquement à l'ouvrage sur ce projet titanesque. Ils recensèrent tous les vaisseaux spéciaux dont ils disposaient pour le voyage et en construisirent mille autres. Mais le temps pressait, et les ressources étaient limitées. On redoubla d'efforts et on arrêta toute activité qui n'avait pas de rapport avec l'exode, mais le temps ne s'en écoulait pas moins, et évacuer tous les habitants du système se révélait une tâche impossible.

On proposa que les vaisseaux commencent à partir dès qu'ils étaient achevés et équipés, mais tous les Warghannaks voulaient collaborer et refusèrent de partir. Tout le monde ou personne. Alors une équipe de scientifiques trouva une solution expéditive. Presque toutes les planètes du système possédaient des satellites qui avaient été colonisés et disposaient d'infrastructures permettant de faire vivre leurs habitants assez longtemps. Dans l'urgence de la situation, ils décidèrent de transformer chacun des satellites et astéroïdes en engins de sauvetage.

À ce point, les souvenirs des ancêtres de Victor Guirao se concentrèrent sur Kuujord, le satellite de Larenjord. Actionné par de puissants moteurs, il fut le dernier à partir, causant à la planète des secousses sismiques, de gigantesques marées et d'effroyables ouragans, mais seuls les animaux et les végétaux qui restaient en furent témoins, car il n'y avait plus de Warghannak à leur surface.

Kuujord abandonna le système binaire et s'éloigna à une vitesse croissante. Quelque temps après, ayant atteint une distance qui les mettait à l'abri, ils virent la nova consumer ce qui avait été leur patrie

Dans la première phase de l'exode, les vaisseaux des réfugiés voyageaient groupés. D'autres se réunirent pour disposer de plus d'espace et loger plus de monde. Certains se posèrent sur les satellites et les astéroïdes, formant des colonies errantes et autosuffisantes. Avec le passage des générations, beaucoup changèrent de destination, se dirigeant vers d'autres points de la galaxie, dans l'intention de s'installer dans un système disposant d'une planète habitable. Il y eut des dissensions, des révoltes et des guerres, mais, durant des générations et des générations, les ancêtres de Victor Guirao ne perdirent jamais l'espoir de rencontrer une planète analogue à Larenjord où ils pourraient reprendre la vie que leurs prédécesseurs avaient laissée derrière eux.

Des milliers de générations après leur départ, ils atteignirent le système solaire, et leurs espérances se ravivèrent à la découverte d'une planète paradisiaque, la troisième en comptant à partir de l'étoile, la seule à abriter la vie. Ils prirent possession de leur nouvel habitat et placèrent Kuujord en orbite, la transformant alors en satellite, comme mémorial de leur exode.

Le désir des Warghannaks pendant les millénaires que dura le voyage avait été de vivre à l'air libre, oubliant à jamais l'eau recyclée et les aliments synthétiques. Il y eut donc un retour généralisé à la nature. Mais, en hommage aux générations qui avaient vécu et étaient mortes au cours du voyage et qui avaient permis à l'espèce de s'établir à nouveau sur une planète, s'instaura une coutume qui consistait à se réunir et à reprendre la forme *warghul* une fois tous les vingt-huit jours, quand le satellite Kuujord brillait de toute sa splendeur.

Mais les scientifiques craignaient qu'avec le passage du temps l'espèce ne dégénère et ne retombe dans la barbarie. Ils modifièrent donc les gènes des nouvelles générations de façon à permettre à leurs descendants, quand ils reviendraient sur Kuujord dans des circonstances précises, de retrouver leur conscience atavique et le chemin perdu. De même, ils firent en sorte que la vision du satellite déclenche chez eux la transformation et leur rappelle d'où ils venaient et ce qu'ils devaient devenir. La plupart des Warghannaks refusèrent que soient modifiées les gènes de leurs enfants, mais les scientifiques n'en appliquèrent pas

moins leur découverte à leurs propres descendants, ce qui permit à l'espèce de survivre.

Plusieurs millénaires après leur arrivée, ils se rappelaient encore qui ils étaient, mais la crainte des scientifiques devint réalité quand débuta une terrible ère glaciaire sur toute la planète. Les Warghannaks ne redoutaient pas le changement de climat, ils savaient que sous la forme warghul ils pourraient supporter les modifications qu'il entraînait. Mais ils n'avaient pas pris en compte la durée de la glaciation : soixante mille ans. S'ils n'avaient pas renoncé à la technologie, ils ne se seraient pas vu contraints de demeurer tout le temps en phase *warghul*. Quand l'ère glaciaire s'acheva, ils étaient retombés à l'âge de pierre.

Le reste des souvenirs de Victor cadrerait assez bien avec l'histoire que connaissaient alors les Lycanthropes. Mais, pour lui, tout maintenant prenait un sens.

À la radio on n'entendait plus les voix des scientifiques. Victor se dirigea vers l'une des caméras qui l'observaient :

— Professeur – sa voix résonnait, grave et puissante, inconnue y compris de lui-même – faites descendre le Wendigo.

— Mais, commandant, bafouilla la voix de Lupin qui ne comprenait toujours pas ce qui se passait... Non, nous ne pouvons pas...

— Si, vous pouvez, coupa Victor.

— Mais qu'est-ce... ? dit Lupin. Qu'est-ce qui s'est passé. Pourquoi... ?

— Cessez de bafouiller, professeur et faites descendre le Wendigo. Victor interrompit à nouveau les balbutiements du professeur. Quand vous descendrez, vous comprendrez tout.

Dans le circuit on entendit un murmure de voix qui discutaient toutes ensemble.

— Ne craignez rien, ajouta Victor. Non seulement j'ai les idées claires, mais je sais qui nous sommes, comment nous sommes arrivés sur la Terre et ce que nous devons faire à l'avenir.

Alors la créature qu'était devenu Victor Guirao se leva orgueilleusement de toute sa stature imposante, et, regardant la Terre qui brillait sur l'horizon, elle lui lança un hurlement terrifiant. L'heure des Lycanthropes avait sonné.

FIN

Entre les lignes de l'Histoire

(Michaël Moslonka)

« Et ceux qui, comme moi, te savent incapable
De tout ce qui n'est pas héroïsme et vertu,
Qui savent que si l'on te disait : D'où viens-tu ?
Tu répondrais : Je viens de la nuit où l'on souffre (...) »
Victor HUGO – *Viro Major*

Mon nom est Jacques Beth.

Qui suis-je ? Peu importe pour le moment. Ce qui compte le plus, c'est ce que j'ai appris. Ce que j'ai compris au fil des années de mon étrange existence. Sans omettre le mystère et les zones d'ombre entourant ce dont je fus témoin, de mes yeux vu. Tous ces événements face auxquels je suis intervenu.

Ne cherchez pas pour l'instant une réponse à ma personne ou à mon identité, cela viendra en son temps. En son heure. Et si jamais tel n'était pas le cas, souvenez-vous alors simplement de moi : Jacques Beth. Ce nom pourra vous être utile dans l'avenir si vous me lisez à nouveau.

Mais à présent parlons de ce qui nous intéresse. Laissez-vous guider par ce que j'ai à vous conter et là, vous aurez une bonne raison de vous torturer l'esprit.

Tout a débuté pour moi en 1871, mais pour l'humanité, cela a dû commencer bien avant. Comme une tumeur insidieuse qui s'est développée quand le monde était jeune et qui a répandu ses excroissances cancéreuses chez tous les peuples, dans toutes les époques. À l'insu de toutes et de tous. Sauf de rares témoins, j'imagine. Car je fus de ceux-là durant la troisième semaine de mai, où les bâtisseurs de la Commune, fiers de leurs rêves d'égalité et de liberté, perdirent la Capitale et l'espoir d'une société utopique.

Les historiens qualifièrent ces journées de semaine sanglante. Ils ne crurent pas si bien dire. Cette semaine fut bien sanglante ! Bien plus encore qu'ils ne l'avaient transmis dans leurs pages au service de l'Histoire et du souvenir. Et personne ne se douta de l'ironie macabre d'une telle appellation...

1.

En ce mardi 23 mai 1871, dans une petite artère de la Capitale baptisée de l'humble nom de *rue du Clown Blanc*, se dressait une barricade défendue fièrement par les Communards. Ces « combattants aux bras nus » bataillant pour asseoir sur l'emprise des monarchies, des empires et des républiques aliénantes une société plus juste et plus libre. Durant toute l'après-midi, ils attendirent crânement des Versaillais bien décidés à libérer leur trône de cette engeance.

En début de soirée, les défenseurs de la République et des anciennes valeurs faisaient face aux révolutionnaires. S'ensuivirent le sang, le bruit des armes, l'éclat des lames et les cris de douleur, de victoire et de résistance. Le combat fut violent. Acharné. Mais la barricade tint bon.

Puis il y eut l'horreur. Une horreur sans nom. Une horreur jamais approchée par les révolutionnaires. À part peut-être dans leurs plus profonds cauchemars.

À différents points de la ville naissaient de nombreux incendies. Les Versaillais avançaient rapidement. Supérieurs en nombre. Implacables. Alors, les Communards, contraints de quitter leur position, enflammaient leur barricade derrière eux. Cette nuit-là, aucun feu ne brûla dans la *rue du Clown Blanc*. Pourtant, le lendemain matin, les Versaillais passèrent sans plus aucune résistance la barricade qui s'était dressée pourtant si vaillamment face à leurs violents assauts.

Ils ne cherchèrent pas à comprendre pourquoi ceux qui l'avaient défendue si ardemment la veille au soir et fait reporter l'assaut de la compagnie versaillaise au lendemain, n'honoraient plus leur lutte utopique. Ils ne regardèrent pas les corps déchiquetés, mutilés, démembrés et éviscérés dont l'assaut de la veille et les boulets du canon – artillerie arrivée en renfort à l'aube – ne pouvaient être à l'origine.

J'en fus même à me demander si les hurlements de ces malheureux étaient parvenus jusqu'aux oreilles des assiégeants durant la nuit. La distance qui séparait les uns des autres ne représentait point un obstacle à la diffusion de tels sons. Quel maléfice avait permis une telle insensibilité ?

Mû par le désir de reconquérir à tout prix la Capitale et les rênes du pouvoir, était-il possible d'ignorer de tels cris ? De s'attribuer ensuite aisément cette victoire qui se présageait pourtant ardue ? Malheureusement, je le pense ainsi ! Consciemment ou inconsciemment, ce fut le cas chez les Versaillais cette nuit-là, *rue du Clown Blanc*. Et croyez-moi, ces effarantes attitudes se reproduisirent lors de conflits en d'autres lieux, en d'autres temps bien avant celui-ci et bien après !

Ma triste personne vit les corps. Devina l'horreur et la douleur qui les avait frappés. J'entendis les râles des mourants, et mon oreille recueillit les confessions d'un Fédéré aux deux bras arrachés et à la cage thoracique ouverte en deux comme une pêche. Étrangement, il vivait encore. La bouche pleine de sang et de mots terrifiants, il m'expliqua...

Son ultime souffle rendu, j'aperçus une silhouette dans une ruelle voisine. Elle m'observait. À moins que son attention ne se portât sur les ruines humaines et matérielles de la barricade. Un crucifix scintillait sur sa poitrine.

Là où plusieurs dizaines de regards et d'oreilles n'avaient voulu ni voir ni entendre l'horrible spectacle qui s'était joué dans cette rue, deux témoins avaient vu, entendu et accepté l'inconcevable. Le premier était ma propre personne. Le second ne me laissa pas le temps de l'aborder. Il avait déjà disparu quand je rejoignis l'endroit où il se postait...

2.

Le soir de cette journée où les Versaillais, au petit matin, avaient franchi sans encombre la barricade du *Clown Blanc*, j'étais à la fenêtre de mon très modeste logis. La nuit s'illuminait de nouveaux feux. Ils se propageaient de barricades en barricades au fur et à mesure de l'avancée des Versaillais.

Mon regard se posa sur un placard de la Commune. De par l'obscurité régnante dans le quartier qu'aucun incendie ni barricade ne venaient troubler, je ne pouvais en distinguer l'inscription. Toutefois je savais ce que proclamait l'affiche pour l'avoir lue quelques heures plus tôt dans l'après-midi. C'était l'un des ultimes appels des Communards : « Faites place aux combattants aux bras nus ! Plus de galons ! Tout le monde aux barricades !! »

Je me remémorai l'intitulé de cette proclamation quand mon regard fut attiré par un mouvement dans l'obscurité d'une ruelle en face de mon logis. Le *passage du Mat*, tel était le nom de cette ruelle. J'eus à peine le temps de m'y intéresser que mon attention fut détournée par des cris provenant du bout de la rue. Un groupe de Communards arrivait. Il approcha et je pus mieux le distinguer grâce à la lanterne tenue par l'officier à sa tête qui écartait les ténèbres de ma rue dépourvue si pauvrement d'éclairage. Il était accompagné d'un porte-drapeau – drapeau rouge de la révolution – au bras gauche en écharpe, d'un tambour ainsi que de deux soldats de la Commune, chemise ouverte, manches retroussées et armes de fortune à la main.

L'officier haranguait mon quartier, qui s'était replié sur lui-même et dont les habitants s'étaient déjà rangés du côté des plus forts. Ce que je comprenais. Il n'y avait plus rien à gagner ni à espérer en voulant aller se ranger du côté de l'utopie clamée par les Communards.

« Peuple de la Commune... » criait l'officier au bras bandé, « la situation est la même que lors du 18 mars ! Nous nous devons de défendre la Commune jusqu'à la mort ! »

Ce à quoi ses fidèles soldats, accompagnés d'un roulement de tambour, clamaient : « Vive la Commune ! » puis « la Commune ou la mort !! »

Alors tout se passa très vite. Au moment où ils passèrent devant la ruelle qui avait brièvement attiré mon attention, une forme, d'aspect humanoïde, semblable à un homme de très grande taille, se jeta sur la petite troupe. La lanterne tomba et l'échauffourée qui s'ensuivit se passa dans l'obscurité ! Leur silhouette se démenèrent vainement pour se défendre puis tout aussi vainement pour s'échapper. Avec force cris d'épouvante et de souffrance. Car l'adversaire s'avéra redoutable, sans pitié. Provoquant la panique chez les révolutionnaires pourtant en surnombre. La panique puis la peur et finalement une terreur sans nom. Sans visage.

Même si je ne voyais pas grand-chose, je les entendais crier, et ces cris me glacèrent le sang. J'arrivais à voir les corps tomber et d'autres formes voler dans les airs avant de s'écraser avec un bruit qui me parvenait, écœurant.

Très vite, il ne se dressait plus au milieu du charnier que la grande silhouette humanoïde, bien en vie et à peine blessée. Elle quitta le lieu du massacre aussi soudainement qu'elle était apparue, empruntant le *passage du Mat* par lequel elle avait surgi.

Je ne sais pas ce qui me poussa à agir de la sorte, mais je quittai ma chambre de bonne, dévalai les marches quatre à quatre et pris en chasse, inconscient que j'étais, l'assaillant sans pitié.

Je passai rapidement les corps des malheureux utopistes – m'apercevant au passage qu'ils avaient été démembrés – et m'engageai dans la ruelle, une furieuse envie de rendre au creux du ventre.

Je ne rattrapai pas le tueur, mais me retrouvai face à un homme d'église apparu de sous une porte cochère. Il me saisit le bras brusquement et me dit :

— Laisse-la partir... Elle sert ton Dieu !

L'intensité dans le regard du prêtre et la force émanant de sa voix arrêtaient net ma course folle.

Avant de partir, il ajouta :

— Cette créature ne fait que son devoir envers ceux que le Seigneur a choisis pour quitter cette terre et rejoindre son royaume !

Tout élan et toute ardeur avaient disparu de mon corps et de mon esprit. Je restai planté là à observer au loin les feux brûler et à méditer. Quelque chose dans les propos de cet étrange homme de foi avait dû m'échapper.

3.

Je l'ai à nouveau croisé en 1888, à Londres, lors d'une nuit d'un nouveau cycle lunaire. J'étais sur les traces de celui que toute l'Angleterre surnommait Jack l'Éventreur.

Ce prêtre se faisait appeler l'Abbé Folley. L'Histoire s'en souvient : il fut, durant la Commune, le « passeur » entre une révolutionnaire et anarchiste du nom de Louise Michel et son ami de même idéologie, Théophile Ferré. Ils croupissaient en prison, et ce prêtre entretenait la correspondance entre les deux individus dont la philosophie se résumait à « Ni Dieu ni Maître ». Ce qui vous donne un aperçu de l'étrangeté de ses desseins et de la démesure de sa personne. Mais ce n'est pas tout...

Vous vous imaginez peut-être voir en cet abbé l'auteur abject des crimes dont je fus le triste témoin privilégié lors du soulèvement de la Commune. Et le responsable également de la mort des prostituées londoniennes. Se transformant la nuit venue en une horrible créature sortie du plus profond de nos angoisses et de nos cauchemars...

Vous avez tort. Et je peux vous l'affirmer, car, malgré le conseil du prêtre, j'ai retrouvé la créature cauchemardesque de la Commune. Et j'ai mis également fin aux agissements de celle appelée faussement Jack l'Éventreur !

Je ne vous en dirai pas plus à leur sujet, même s'il serait bon pour vous que vous soyez au courant de leur identité. Non que je ne le veuille pas, mais il me semble essentiel de revenir sur les propos de cet Abbé Folley. Je les ai, effectivement, mal appréhendés dans la ruelle *du Mat* lors de ma première rencontre avec cet individu.

Pas de « Seigneur » dans sa bouche. Je devais comprendre plutôt un terme, relevant certes du religieux et principalement du divin, mais dont les desseins sont bien plus sombres pour nos existences que son *saint* homonyme : « Seigneur » !

4.

J'étais prêt à retrouver la créature londonienne dans les coulisses du pouvoir anglais quand le prêtre réitéra les mêmes propos avec tout autant de détermination. Un avertissement. Comme à Paris. Comme s'il avait su depuis le début que je m'engagerais sur le chemin de la *Chasse*.

Je l'ai encore croisé par la suite. Éphémère dans sa présence et toujours auréolé d'un nuage de mystère et d'incompréhension. Je n'ai guère eu le temps de converser avec lui, car le moment ne s'y prêtait jamais.

Ce dont je suis convaincu à présent, c'est que son Seigneur n'est pas notre Seigneur. Que ce dernier adulé par tant de peuples n'est sûrement plus, et ce Seigneur apparaît comme le nouveau patron du Paradis.

Quant à cet Abbé Folley, il en est la voix. Le héraut, peut-être...

Il y a une autre chose que j'ai apprise et comprise tout au long de mes années de traque : l'Histoire doit être lue entre les lignes. Et entre ces lignes, se trouve, à n'en pas douter, la trace de ce Seigneur. Derrière les guerres et les actes de barbarie, derrière les conspirations et les assassinats. Et à l'ombre de ses agissements sanglants, il y a ce prédicateur. L'Abbé Folley !

Quant à moi, Jacques Beth, j'avance également entre les lignes de l'Histoire et dans l'ombre qui y règne, traversant les années sans prendre une ride, comme

j'imagine que cela a dû être le cas pour l'Abbé Folley bien avant mon expulsion du ventre de ma génitrice.

Au fur et à mesure des années, qui m'éloignent de la Commune, j'en suis venu à me dire que je devais être la Némésis de cet homme arborant le costume de Dieu.

J'en suis venu aussi à me convaincre, aussi étrange que cela puisse vous paraître, que si ce Saigneur est le nouveau monarque du Paradis et l'Abbé Folley sa voix, alors moi, sa Némésis, ne serais-je pas le bras armé d'un Diable, d'un Méphisto ou d'un quelconque maître actuel des Enfers ?

FIN ?

Erika

(Patrick Raveau)

Je m'appelle Erika ou Aurélia, peut-être Isabelle. Qu'importe, je suis une petite fille, une toute petite fille qui vit seule dans une grande pièce privée de la clarté du jour, seule, abandonnée à la nuit.

Sous la porte un filet de lumière réchauffe mon cœur meurtri par toutes ces nuits passées ici, recroquevillée sous des draps inconfortables et humides.

Maman n'est pas revenue, ni Papa. Ils sont partis il y a si longtemps que je ne sais plus s'ils existent vraiment. Je ne me souviens plus de la couleur de leurs cheveux, de la couleur de leurs yeux, du son de leurs voix.

De mes doigts squelettiques je palpe mes jambes amaigries. Sont-elles paralysées ? Comment pourrais-je le savoir ? Je ne bouge plus depuis si longtemps ! Seul le grincement intermittent de mes dents me rappelle que je suis vivante.

Un coup à la porte. Deux coups. Je frissonne. Les coups redoublent de force. Je ne parviens toujours pas à bouger, seule dans ma longue nuit. Je remonte les draps jusque sous mes yeux. Les coups s'estompent. J'essaie de dormir. Un bruit d'insecte envahit mon esprit. J'en ai dévoré quatre hier au soir. Ils allaient et venaient sur moi, couraient sur mes tibias et mangeaient la croûte de mon ventre.

Je les ai saisis entre deux ongles et j'ai bu à leur chair. J'ai bu et ricané comme une hyène. Je n'ai mangé que ça.

J'attends maman ou papa.

Qui viendra en premier me sortir de cet enfer ? Je sais que je parviendrais à me lever mais la porte est condamnée. Qui m'a enfermée ici, dans une pièce sans lumière ?

Des coups viennent de monter du sol, ou d'en dessous. Les coups sont violents, plus violents que ceux de la porte. J'ai peur...

Non, je n'ai tué ni mon père ni ma mère ! Pour qui me prenez-vous ? Je m'appelle Erika, oui c'est ça, Erika ou peut-être Isabelle...

Viens mon mignon, viens courir sur mon sexe, amuse-toi avant que je t'attrape, petit cafard, petit monstre. Oui, viens sur mes seins, mes seins de vieille femme abandonnée. Voilà, c'est bien, tu es si gentil. Donne-toi à moi. Ta chair liquide coule sur mon palais, entre mes dents et ta carapace se plie et craque tandis que je sens une douce brûlure en moi, au creux de mon ventre. C'est bon, tellement bon...

Mais j'ai si peur. On gratte sous le plancher. Je ne veux pas y aller. J'y allais pourtant quand je n'étais qu'une toute petite enfant.

Toute petite... Il y faisait doux, et les araignées couraient sous mes jupons, sous mes robes. Non, Je ne crois pas que tous ces bruits soient ceux d'un être humain. Je n'ai enfermé personne sous terre.

Et pourtant quelqu'un est vivant là-dessous. Ou mort...

Je me souviens, oui, tout me revient d'un seul coup. Je dois partir d'ici, le plus vite possible. Loin d'ici. Mais je n'ai pas le droit. Elles me l'on interdit. Je suis seule, pour l'éternité.

La lumière glisse sous la porte et éclabousse un instant ma demeure. Un miroir accroché au mur me renvoie l'image d'une très vieille femme. Je me coiffe, me recoiffe et tremble. J'ai peur et me recroqueville, comme la petite fille qui vit en moi.

Suis-je la vieille femme hideuse, décharnée que je viens d'apercevoir dans le miroir me faisant face ?

Qu'y a-t-il sous la trappe ? Je devrais descendre mais la peur me tient clouée au lit. La dernière fois que je me suis glissée dans l'escalier en rampant, je me suis foulé le pied. Je suis restée une semaine, peut-être plus, allongée sur le sol, car la trappe s'est refermée d'un coup. Je n'ai pas compris tout de suite qu'il ne s'agissait que du vent qui soufflait dans la chambre du haut, là où je me repose à présent, seule.

Où ai-je donc la tête ? Que sont ces bruits qui me harcèlent jour et nuit ? On cogne à ma porte, on cogne en dessous de moi. Qui veut entrer ici ? On cogne dans ma tête, à l'intérieur de mon crâne.

Qui veut voler mes souvenirs ? J'ai si mal. Je ne me souviens de rien. Qui veut entrer en moi ? Qui ? Vous devez penser que je suis complètement folle, que j'ai tué père et mère et que je ne suis qu'une vieille, très vieille femme abandonnée dans une bicoque en friche. Non, croyez-moi, j'ai quelquefois des accès de folie mais je ne suis pas folle. Tenez, écoutez ce qui va arriver s'ils entrent dans cette demeure. Je connais les moindres détails. Tout me revient en un éclair. Écoutez :

L'ombre d'une femme s'insinue dans la pièce. Le petit lit est vide. Une trappe sur le sol mal refermée invite l'ombre à descendre dans le sous-sol. L'escalier glissant la fait dégringoler et elle se retrouve dans une flaque d'eau sale.

Il y a de l'eau partout, de l'eau qui suinte sur les murs et qui s'infiltre dans le sol ! Un rire s'élève dans toute la maison. L'ombre ne parvient pas à se redresser et crie de toutes ses forces. Une main frappe, frappe sur sa tête et l'ombre retombe et s'évanouit dans la nuit.

Vous croyez que c'est moi qui l'ai tuée ? Non... Il n'y a personne dans la cave. Personne ! Des esprits, tout au plus. Ici nous vivons en système clos. Ceux qui entrent ont droit de visite mais doivent se soumettre à la loi. Vous vous demandez certainement dans quel recoin je me cache. J'ai bien envie de vous répondre que je ne le sais pas moi-même, que je suis partout et nulle part. Regardez donc sous les draps. Il y dort une toute petite fille... toute petite !

C'est peut-être moi, qui sait ?

On frappe au plafond. Quelqu'un veut descendre de là-haut. La petite fille aimerait tant découvrir pourquoi elle ne peut s'échapper de ce lieu sinistre. Je suis dans la cave et je l'attends. Je suis une très vieille femme. Venez à moi les petits enfants ! Là, sous la trappe. Dans le deuxième sous-sol. Vite.

Elle descend. Elle est en robe blanche et tient dans ses petites mains un objet contondant. Elle m'a repérée. Elle frappe contre ma tête si fort, si fort !

Je ne suis pas celle ni celui que vous croyez. En fait il n'y a jamais eu personne ici. Personne. Je ne peux sortir de mon lit mais je suis invisible au regard des humains. L'étang noir, à proximité de la maison est un piège. Tous ceux qui y séjournent trop longtemps finissent par se faire piéger, et atterrissent ici, au cœur de cette demeure. C'est là qu'on les frappe. Que quelque chose que je ne connais pas, tue, tue sans pitié pour ensuite prendre l'énergie vitale des pauvres êtres. Je ne suis qu'une petite fille qui n'a jamais tué personne. Jamais !

Extrait du journal local du 2 janvier 1997 :

« Depuis l'étrange disparition d'Erika Stein, les autorités ont décidé de draguer les eaux de l'étang. Nous n'avons pour l'instant aucune confirmation des

témoignages recueillis auprès des paysans qui vivent à proximité de l'étang noir, et qui affirment avoir aperçu plusieurs individus disparaître au fond des eaux. Les hommes-grenouilles n'ont actuellement rien trouvé. On pense que la petite fille a dû errer un bon moment le long de la berge avant de repartir dans une direction inconnue. »

*

Pourront-ils me délivrer un jour ? Je ne le crois pas, je n'existe plus ou si peu. L'enfance n'est jamais une période très drôle. On risque à tout moment de se perdre dans les grandes herbes qui longent les étangs.

On frappe à la porte d'entrée. Ils ne me verront pas. On frappe en dessous de moi. Si je descends, je risque de me retrouver face à cette femme que l'on a assassinée. Si je monte, face à l'autre, la plus vieille. Je préfère rester ici tranquillement, sans bouger. Sous les draps.

Une violente lumière éclaire soudainement les objets qui m'entourent. Je veux crier, en vain. Une main racle le sol, racle le lit. Une autre effleure mon front. Des visages se penchent sur moi. Un gendarme, au loin, examine la pièce au sein de laquelle je meurs, jour et nuit. Pourquoi ne me sortent-ils pas d'ici ? Pourquoi ?

Je me mets alors à hurler. Ils n'entendent pas. Ils referment la trappe du haut. Les voix des deux autres femmes entrent en moi.

Nous ne sommes qu'une seule et même personne. Je m'appelle Erika, Isabelle, Aurélia... La mort rassemble nos trois visages. Je dois m'enfuir, retrouver ma véritable identité. Il le faut, je suis une grande fille aujourd'hui. Une très grande fille. Il suffit de soulever les draps pour partir. Loin d'ici.

Lundi 7 janvier. 15h00

« Une tombe vient d'être découverte non loin de l'étang, parmi les pins. La tombe est vide mais le plus étrange, c'est qu'elle est divisée en trois parties reliées entre elles par de minuscules ouvertures. À notre échelle, elle aurait la forme d'une maison à trois étages !

Nous avons interrogé les habitants du village. Il y a un siècle, alors qu'elles faisaient un tour en barque sur l'étang, trois femmes se seraient affolées -aux dires d'un témoin situé sur la rive- puis débattues, débattues si violemment qu'elles auraient finalement perdu l'équilibre et disparu dans les eaux sombres. C'est une vieille histoire dont personne ne veut plus entendre parler ici. On n'a jamais retrouvé leur corps !

L'existence du cercueil aux trois étages demeure un mystère sans précédent. Les femmes noyées auraient-elles un rapport avec notre petite Erika ? »

*

Ils ne comprennent rien. Je me suis enfuie de la demeure, ma seule demeure. J'ai laissé les deux autres. L'une d'elles dormait au premier étage et l'autre sur le lit. Je suis remontée par la petite trappe. Je suis la plus vieille des trois. Je me nomme Isabelle ou peut-être Aurélia... Je ne sais plus. Je viens de très loin. Quelle importance puisque personne ne prononce jamais mon nom ! Je suis aussi invisible qu'un fantôme. Si je retrouve la petite Erika, je lui prendrai son âme. Elle n'a pas le droit de sortir d'ici ! Je la retrouverai. Elle doit courir non loin de là, sur la lande. Elle ne pourra pas m'échapper bien longtemps !

Mardi 8 janvier. 7h35

« Nous venons de retrouver le corps d'Erika. Il reposait dans la partie centrale du cercueil. Qui l'a placé là ? C'est un mystère de plus. Sa mort serait due à de multiples fractures du crâne. Son corps a sans nul doute été traîné sur plusieurs centaines de mètres et déposé ensuite dans la tombe qui était vide hier encore. Erika Stein n'avait plus aucune famille et vivait seule depuis le décès de ses parents.

Les dernières photos d'Erika en notre possession montrent un visage jeune et souriant tandis que les traits de la défunte apparaissent marqués, vieillis. De profondes rides entourent les yeux. Malgré tout, la texture de la chair est en parfait état ! Il nous est donc extrêmement difficile d'attribuer un âge précis à la petite Erika qui repose aujourd'hui dans la partie centrale du cercueil.

Selon le médecin légiste, la date du décès est incontestablement antérieure à celle que nous avons supposée. N'oublions pas que la petite fille n'a disparu que depuis une dizaine de jours, ce qui accentue le mystère qui plane autour de sa mort... »

*

Je suis seule, petite fille abandonnée de tous. Je m'appelle Erika et j'ai très peur. On frappe au mur. J'ai cru apercevoir une trappe sur le sol. Je me recroqueville et rampe, les draps sur ma poitrine.

Quelqu'un frappe en dessous, au-dessus de moi. Je suis trois et une à la fois. Au plafond, une trappe vient de s'ouvrir, un visage me regarde.

Au niveau du sol, à la hauteur de la seconde trappe, un autre visage de femme me regarde avec cruauté. L'une de nous trois veut récupérer son âme. Mais c'est impossible.

Interdit !

Nous ne sommes qu'une seule et même personne ! Le nombre d'étages de cette demeure est infini. Toutes les fois que je monte au premier, je me retrouve dans la pièce du dessous et ainsi de suite.

Je vous l'ai dit, nous vivons en circuit fermé. Pas moyen de sortir d'ici. Excepté lorsque nos âmes fusionnent, lorsque nous nous rencontrons et qu'une même lumière brille en nos yeux. Alors nous pouvons nous fondre dans le monde du réel, mais pour très peu de temps. Très peu.

Erika Stein n'est qu'une image, je le sais puisque nous sommes mortes en elle et vivons encore en son esprit, éternellement. Un jour, elle ira par les prés, par les champs, comme toute petite fille de son âge, puis disparaîtra à nouveau. Mais, vous qui m'écoutez, regardez bien ses traits. Elle n'est ni jeune, ni vieille. Surtout, ne venez pas la troubler dans son sommeil. Elle doit dormir auprès de nous. De nous trois.

Je m'appelle... Je remonte les couvertures sur mes jambes très maigres. J'ai si froid !

Mardi 8 janvier. 11h 30.

« Nous venons d'ouvrir le tombeau où reposait Erika, il y a quelques heures encore. LE CERCUEIL EST VIDE... !

L'affaire suit son cours... »

FIN

Flamme nue (Dimitris G. Vekios)

Non, Elle se fraya un chemin avec les ongles à travers le cocon noir, parvint à sortir en rampant et à se réveiller.

Elle ouvrit les yeux. Au-dessus d'elle il y avait le plafond blanc, non, pas d'yeux fous là haut, pas de visages en feu.

Un cauchemar ? Oui, un affreux cauchemar.

Elle ferma les yeux, ce qui lui permit de replonger pour se laisser porter le long des chemins ombreux du pays des rêves, son pays hanté.

Elle rouvrit les yeux, paupières lourdes, bouche sèche et gluante, corps transi.

Pas de plafond blanc au-dessus d'elle, cette fois, mais autre chose qui ressemblait au plafond irrégulier d'une sombre caverne. Des frissons glacés couraient de haut en bas, de bas en haut, le long de son échine, comme si des reptiles de toutes sortes et de toutes tailles rampaient sur son dos. Son corps se cambra tandis qu'elle sautait sur ses pieds avec un hurlement.

Dos au mur, elle regarda

(tellement effrayée, bouleversée)

l'endroit où elle était couchée jusqu'à maintenant. Il n'y avait pas de serpent, pas de mille-pattes, rien du tout.

Elle se réveilla, effarée, couverte de sueur, souffle coupé.

Tout ce qu'elle pouvait voir autour d'elle, c'était un suaire noir qui recouvrait tout à la façon d'une toile d'araignée fatale, mortelle.

Le blanc de sa chemise de nuit se reflétait sur la surface noire. Spectacle unique, exquis.

Elle flottait dans l'obscurité, le blanc de sa chemise rebondissant sur les murs noirs, sur le noir tambour funèbre, un battement constant qui allait et venait par à-coups, se répercutait dans sa tête engourdie plus vite, plus vite, planète noire sur folle orbite, autour du centre vibrant, impuissant, de ses pensées où il déclenchait visions, souvenirs, sentiments, mouvements et... malaise dans les jaunes pâles !

Un cri terrible sorti du néant l'envoya s'affaler sur le sol du vide noir.

(morte de peur)

Elle se leva.

(morte de peur)

Elle buta sur un mur noir. Il était souple et plein de petits fils poilus. Elle était piégée dans un gros... un noir... cocon...

Ça n'est pas vrai, pensa-t-elle, ça n'est pas possible. C'est un cauchemar, il le faut.

Elle toucha le mur velu, il semblait si réel, il était si compact, si chaud.. et... vibra comme si le maudit cocon avait une vie propre, comme s'il palpait, respirait.

Elle décida de prendre ses risques

(effrayée ou pas ; rêve ou non)

Donc, furieuse, amère, elle attaqua le cocon vivant presque à contrecœur, presque à regret. Malgré son désarroi, elle attaqua, efficacement, de ses mains nues, ongles fichés dans la substance molle qui cédaît comme du beurre.

Des cris horribles, cris de douleur insoutenable, déchiraient ses oreilles. Ils venaient du cocon.

Oh non, en définitive il est vivant, pensa-t-elle tandis qu'elle s'ouvrait un chemin dans l'obscurité, *et, en plus, tout ça est vrai, tout ça est vrai...* Soudain, les cris avaient cessé, l'obscurité fit place à la lumière. Elle était à genoux, dans le sang jusqu'au coude, sur le plancher de sa chambre.

Instinctivement, elle se retourna pour voir les débris déchirés du cocon, mais il n'y avait derrière elle que son propre lit en désordre. Pas de murs velus, pas de cocon qui respire.

Elle se releva, regarda, sidérée, ses mains trempées de sang, puis, incrédule, tourna les yeux vers le lit.

Au même instant, toutes les ampoules de la maison explosèrent, projetant des éclats de verre et des étincelles dans toutes les directions.

La lueur de l'explosion précéda les ténèbres qui firent sur toutes choses régner leur paix sinistre.

Sentant ses genoux fléchir, elle s'effondra sur le sol, criant, sanglotant.

« Ne pleure plus », dit une voix rauque. Elle venait des profondeurs de la salle de séjour qui communiquait d'une façon curieuse, nouvelle, avec la chambre.

« Qui... qui est là ? » demanda-t-elle, d'une voix tremblante qui trahissait sa peur profonde, incontrôlable.

« Vous êtes si naïve, chère madame », répondit la voix sans prêter attention à la question. Si naïve.... »

Il y avait trois ombres à peine visibles debout devant la cheminée, à l'autre bout de la salle. La silhouette centrale – enveloppée d'une brume grisâtre – était celle qui lui adressait la parole.

« Tu croyais pouvoir jouer, te divertir avec les puissances des ténèbres. As-tu vraiment cru que tu pouvais t'en tirer comme ça ? Sans payer le prix ? »

Elle les regardait, à genoux au milieu de la chambre, muette, pathétique.

« Toi seule es responsable de notre présence ici, et tu en as plus ou moins conscience, n'est-ce pas ? »

En effet.

Dans la pièce seules étaient réelles les trois formes noires. Les meubles, les tapis, les tableaux sur les murs disparaissaient très vite, comme des pierres qui coulent au fond d'un lac. Il ne restait que la cheminée qui n'en était plus une. Elle se changeait en une bouche, énorme, aux longues canines pointues et à la langue de feu.

Est-ce que je perds la tête ? se dit-elle, J'hallucine, ou quoi ?

Mais le pire était à venir...

L'affreuse langue sortit et, léchant les trois ombres, les embrasa.

Elle les distinguait maintenant. Eclairées par les flammes, elles semblaient très humaines, mais elle était presque sûre que ce n'était pas le cas. Elles brûlaient – là, sous ses yeux – mais ne paraissaient pas souffrir, ni même être importunées par

les flammes. Elles flambaient, pareilles à des torches trempées dans l'essence,, mais sans bruit. Tout était plongé dans le plus profond silence.

Puis les trois se donnèrent la main dans un soudain flamboiement. De l'écheveau de flammes naquirent trois rayons d'un bleu de porcelaine dont les franges libres se nouèrent pour former un beau, un étrange diamant de lumière pure. Le diamant trembla un instant, puis coula jusque sur le sol où il atterrit avec grâce, dans un bruit sourd, à peine perceptible.

Apparut la silhouette transparente d'une petite créature. Puis le diamant bleu de porcelaine fondit, s'estompa, et la créature prit la forme d'un fœtus. Il se tenait à genoux, le visage vers le sol. Des coulées luisantes de vase dégoulaient sur ce corps quasi transparent.

Les corps des êtres qui se tenaient derrière le fœtus s'évaporèrent, ne laissant que leurs visages enflammés qui flottaient devant l'énorme et sinistre bouche.

Puis ce fœtus de cauchemar parvint à se relever. Il était bleu, pareil à ces malheureux bébés qui, à la naissance, souffrent de problèmes cardiaques. Il tremblait, frissonnait, comme soumis à un cataclysme permanent et, en outre, il semblait ne pas trouver son souffle, suffoquer.

Ses yeux brillants, jaunâtres étaient nettement visibles sous l'épaisse couche de vase. On aurait dit des feux lointains dans une froide nuit d'hiver. Il avait la bouche grand ouverte ; un cri étouffé restait tapi au fond de sa gorge, comme s'il attendait le bon moment, l'occasion d'éclater, de déployer ses ailes semblables à celles des chauve-souris et de voler, libre dans l'air hanté de la nuit.

Tandis que tout cela se produisait, elle observait – telle un enfant fasciné par le cinéma auquel il assiste pour la première fois – sans y prendre intérêt, sans éprouver d'émotions, mais contrainte (par quelque être supérieur, peut-être) à observer... Oui, elle se savait responsable de toutes les atrocités qui se déroulaient devant ses yeux noyés de larmes... mais comment diable aurait-elle pu prévoir que les choses tourneraient si mal... si affreusement mal !

« Tu vas contempler ton Dieu » dit le fœtus dans un cri qui fracassa le lourd mais fragile silence suspendu au-dessus de la pièce.

Puis, l'horrible bouche béante –qui avait été une simple cheminée, source de chaleur et de confort, mais qui devenait repaire de démons, berceau d'une engeance maudite - cracha un monstrueux amas de feu pur, jaune orangé qui gagna le centre de la salle de séjour où il resta, suspendu par des attaches invisibles, consommant une inépuisable réserve de combustible (plus la flamme était vive, plus la chambre était sombre).

Le souffle la rejeta vers lit. Sa tête heurta le bois du châlit, déclenchant dans son cerveau des ondes de douleur.

Pendant ce temps, les trois horribles visages, par un mouvement glissé, avançaient, reculaient, avançaient, reculaient de plus en plus vite. Ils partaient de l'énorme bouche et allaient jusqu'à quelques centimètres de la malheureuse créature humaine paniquée, qui hurlait, sur le seuil entre folie et... oubli.

Alors tout fut envahi par un bruit assourdissant, craquement amplifié de mille morceaux de papier froissés dans une petite pièce où s'était déclenché un ouragan furieux.

Les Portes (de l'Enfer, Hadès, ou tout autre nom de cette dimension inconnue) s'ouvrirent, et la fièvre, le souffle brûlant des abîmes éternels se répandirent sur le monde des vivants.

Des milliers d'âmes mortes défilèrent sur le sol noir, geignant, gémissant, comme en proie à des tortures infinies.

Avec un horrible sourire, il avançait vers elle d'un pas chancelant, lui, le fœtus, souverain des âmes mortes, mort-né.

Une dernière fois, elle tenta de se ressaisir, d'échapper à l'abîme béant qui bouillait sous ses pieds.

Elle se glissa sous le lit, se mit à fouiller furieusement, soulevant la poussière de ses mains tremblantes,

(où est-il ? où diable se trouve-t-il ?)

sanglotant, cherchant, fouillant, pleurant)

(Où est-il ? Où...)

Les mains du mort-né saisirent ses jambes tremblantes et commencèrent à la tirer de dessous le lit.

(Oh non, ça n'est pas possible, vraiment pas possible...)

Mais le livre était là, avec sa reliure de cuir, ses filets dorés, lui qui était aussi vieux que le savoir des hommes.

Tout à coup, le lit devint poussière, se désagrégea et tomba sur elle en flocons d'un brun jaunâtre/

Elle parvint à se retourner, ce qui lui permit de libérer un pied de l'emprise du fœtus.

Des voix l'appelaient à l'intérieur d'elle-même

(jette-le, jette-le)

eh oui, de temps à autre un conseil pouvait lui être utile

(jette-le, jette-le maintenant...)

Elle observa son bras (comme s'il appartenait à quelqu'un d'autre) partir lentement en arrière puis se tendre vers l'avant. Toute sa force concentrée dans ce seul bras, dans cet effort unique, colossal.

Le livre lourd vola, tel un goéland de cuir et d'or, ailes déployées, en parfait équilibre et se posa au milieu de la masse ardente suspendue dans un vide total.

(Dans le mille, dans le mille) crièrent les voix.

Pendant un moment, rien ne se produisit, rien ne bougea, pas même le feu suspendu dans le vide, à croire que quelqu'un avait appuyé sur la touche « pause » d'un magnétoscope.

(dans le mille, tu as réussi)

Alors la masse ardente se contracta comme quelqu'un qui reçoit un coup violent dans l'estomac, puis la masse énorme couleur sang vacilla, à la façon d'une flamme de bougie que caresse la fraîche brise du soir. Enfin, elle explosa, projeta ses débris sur le mur opposé, faisant jaillir un brillant feu d'artifice sur la femme qui hurlait, sur l'horrible fœtus qui ricanait.

Les trois visages, visages en feu, se replièrent sur eux-mêmes et, après avoir formé des écheveaux de lumière blanche, aveuglante, roulèrent sur le sol, heurtèrent la base du mur et disparurent, ne laissant que des taches brunes sur les lattes sombres du parquet.

La parade des âmes mortes s'acheva brutalement quand les silhouettes fantomatiques levèrent leurs mains transparentes vers le plafond et fondirent en silence, ainsi que des personnages de cire dans un four chauffé à blanc.

Tout à coup, des mains, beaucoup de mains, peut-être des milliers, peut-être des millions de mains se tendirent, crevèrent les murs, le plafond, le plancher. Aussi nombreuses, aussi serrées que les brins d'herbe dans un pré, que les cheveux sur la tête. Elles surgirent du plancher, la heurtèrent durement, la séparèrent violemment du fœtus.

Hurlant toujours, elle nagea dans cet océan de mains, voulant s'éloigner de l'enfant bleu, s'éloigner de toute cette folie. Mais il n'y avait nulle part où se réfugier, nulle part où aller.

Le fœtus esquissa un mouvement, comme pour la rejoindre, mais les mains le saisirent et, sur le champ, le mirent littéralement en pièces qui se dispersèrent dans cette forêt de mains.

« Tu nous as invoqués, nous voici... » fit une voix assourdissante.

Puis la voix cessa, couverte par l'énorme « BANG » des portes qui se refermaient.

Les portes étaient closes, les mains avaient disparu, le fœtus avait été déchiqueté, les âmes mortes s'étaient dissoutes, tout était parti, tout était fini...

De cette maudite rencontre il ne restait que les taches sur le parquet, les traces noires sur le mur et - comme elle le découvrit plus tard, après avoir noyé ses peurs dans les larmes - ses cheveux blanchis, son genou blessé (déchiré par un éclat alors qu'elle luttait contre le fœtus) et son dos endolori.

Elle rassembla ses affaires – décision prise, départ obligé. Elle n'avait pas de projet, rien que des espérances et les rêves d'une vie nouvelle, différente.

Ses pieds la conduisirent jusqu'à la porte. Elle sécha ses yeux, saisit la poignée, la tourna et la voilà, éblouie par le soleil, respirant la pureté, la fraîcheur du printemps.... Un être nouveau... une renaissance.

La chambre ravagée derrière elle n'avait plus de sens, ce n'était plus que le lieu de cauchemars à venir...

Elle jeta un dernier regard, puis ferma soigneusement la porte derrière elle.

FIN

Gargouilles

(Tanya Tynjälä)

Je vis avec une gargouille. Non, ne riez pas. C'est la vérité. Je vis avec une gargouille qui me protège. Elle est toute petite, mais s'il m'arrive quelque chose, elle se porte à ma défense, féroce. Ce serait une bonne chose si elle n'était pas si agressive. En outre, elle me défend quand je n'en ai pas besoin. La dernière fois, elle a failli attaquer mon chef quand il m'a demandé de refaire un travail. J'ai beaucoup de difficultés pour la cacher, bien qu'on ne me croie pas, puisque personne ne l'a vue. Pas même vous qui êtes mes meilleurs amis. Mais chaque fois, il m'est plus difficile de la contrôler et donc de dissimuler sa présence. Mais je n'ai pas le choix. Comment expliquer son existence ? Moi même, je ne le sais pas. J'ai besoin d'aide. Il faut que je parvienne à m'en défaire.

o

Quand Ysabeau nous a raconté cette histoire, non seulement nous ne l'avons pas crue, mais nous nous sommes sérieusement inquiétés de son équilibre mental. D'où avait-elle sorti une idée aussi extravagante ? Une petite gargouille qui la défendrait ? Nous avons décidé de consacrer davantage de temps à notre chère amie. Nous l'emmenions partout pour la distraire, pour qu'elle pense à autre chose. Nous n'osions pas lui conseiller de voir un médecin de peur qu'on ne la prenne pour une folle. Jusqu'à cette nuit-là...

Nous sortions de l'opéra. Pendant tout le chemin, j'avais reproché à mon mari d'avoir garé la voiture aussi loin, ce qui nous obligeait à marcher avec des talons aiguille. Nous sommes arrivés dans cette ruelle sombre où il avait laissé la voiture. Et ce que nous craignions s'est produit. Un homme manifestement en état d'ébriété nous a barré le passage sous la menace d'un pistolet. Mon mari lui a donné son portefeuille et nous a fait signe de lui remettre nos bijoux. Ce que j'ai fait sans tarder. Ysabeau ne réagissait pas. Nous nous sommes retournés pour la voir ; elle était dans un état qui nous a stupéfiés. Elle avait la bouche ouverte et les bras tendus en avant. Soudain, son corps s'est mis à grandir et à s'incurver. La terreur se lisait clairement dans ses yeux. Sans que l'on sache d'où elle venait, la gargouille a surgi. Oui, elle était petite et horrible. Elle s'est dirigée sans hésiter vers l'agresseur. Ysabeau a fait un geste comme pour la retenir, mais trop tard.

Le petit être grognait et poussait des cris aigus en attaquant l'homme. Elle semblait vouloir lui arracher les yeux. Lui était vraiment terrorisé et essayait de se défendre de son mieux. Nous n'avons pas pris le risque d'intervenir. Et soudain un coup de feu a claqué. Le corps d'Ysabeau s'est lourdement affaissé. La créature a lancé un hurlement de douleur et, délaissant sa victime, s'est approchée d'Ysabeau. L'homme était à demi inconscient ; il portait de profondes blessures au visage et aux bras.

Tandis que mon mari appelait la police, je suis allée vers Ysabeau. La créature m'a montré les dents tout en grognant furieusement. J'ai compris qu'il valait mieux ne pas faire de mouvements brusques car ils risqueraient d'être interprétés comme une attaque. J'ai lentement approché la main. La chose a fini par pousser un gémissement lamentable. Elle a compris que je ne voulais pas faire de mal, mais aider mon amie. Ysabeau agonisait. J'ai regardé la créature. Sur son visage se lisait

une douleur véritable. À ce moment-là, je ne comprenais pas, mais ses traits m'ont paru plus humains.

Quand l'ambulance est arrivée, j'ai recouvert la chose de mon étole. J'avais peur d'être mordue, mais j'avais surtout peur de devoir expliquer ce que je faisais avec une gargouille véritable dans les bras.

En cours de route, Ysabeau est morte. Aussitôt, on a entendu le pleur désespéré d'un bébé. J'ai ouvert mon étole et ai vu avec stupeur que je ne portais plus une gargouille, mais une belle petite fille potelée, âgée d'environ trois mois.

Il a été difficile d'expliquer d'où venait l'enfant, et plus encore d'en obtenir la garde. Mais nous avons lutté, nous avons dépensé jusqu'à nos dernières économies pour nous assurer les meilleurs avocats. Nous avons lutté pour la garder puisque que savions qu'elle était la fille d'Ysabeau.

Cinq années ont passé ; la petite a hérité de sa mère le nom et bien d'autres choses encore. Elle est, comme elle, d'une beauté irréelle qui attire l'attention où qu'elle aille.

Quelqu'un, une fois, a parlé de magnétisme presque animal en commentant la fascination qu'Ysabeau exerçait sur les personnes. C'était proche de la vérité.

Maintenant, nous comprenons qu'elle aussi était une gargouille et qu'à sa mort elle se trouvait en phase de reproduction. Jamais personne n'a pu le lui expliquer, et sa mort ne lui a pas donné le temps de saisir la vérité que personne, pas même ses parents, ne connaissait. Ysabeau avait été adoptée.

Quand le moment sera venu, c'est à nous qu'incombera la redoutable responsabilité de l'expliquer à la petite Ysabeau, afin qu'elle n'ait pas peur, qu'elle accepte sans problème sa véritable nature et qu'elle profite de toutes ses facultés. Mais pour le moment, et sans que personne ne le sache, nous vivons avec une gargouille.

FIN

L'Horreur sans nom

(Angel Olivera Almozara)

Nous étions sept. Sept personnes effrayées mais résolues quand, par cette atroce nuit de novembre 1924, faisant taire la peur qui étreignait nos cœurs, nous sommes sortis de Hillary, petite ville du Missouri éprouvée et terrorisée, pour aller à la rencontre de notre destin.

Le groupe se composait de William Bannister, shérif, Joey Gallager, son adjoint, le fermier Nathaniel Jackson, qui amenait ses chiens, le docteur Philemon Jones, mademoiselle Thursday Callaghan, bibliothécaire de la localité, l'agent fédéral Jack Cain, et l'auteur de ce récit, moi même, père Jerry Flanagan, qui, à peine une semaine plus tôt, ignorais jusqu'à l'existence de ce patelin, qui maintenant risquais d'y laisser la peau et d'y laisser les os sous un demi-mètre de terre... en supposant que quelqu'un réussisse à les retrouver.

Les chiens, déjà nerveux dès notre sortie de l'agglomération, se mirent à aboyer furieusement dès qu'ils furent sur la piste. Dans le champ du vieil O'Brien nous avons trouvé les premières traces. C'était quelque chose de monstrueux, d'indescriptible qui acheva de nous convaincre que la chose que nous poursuivions ne pouvait pas être, n'avait pas le droit d'être de ce monde. De ces traces horribles et informes, parmi l'herbe et les fourrés flétris, s'exhalait une puanteur de pourriture ignoble, infernale. Les chiens avaient les yeux exorbités, l'écume à la gueule. Tirant frénétiquement sur leurs laisses, ils se précipitèrent dans les sillons, nous entraînant derrière eux.

La vieille ferme, délabrée et abandonnée, des McCormick se dressait sur la colline obscure au bout de la piste, découpant sa sinistre silhouette sur le ciel chargé de lourds nuages et rendu rouge sang par le crépuscule. Ma peau se hérissa, mon cœur se serra comme touché par une griffe fantomatique et démoniaque. Je n'avais plus besoin des chiens pour comprendre que là se trouvait le repaire de la bête, du monstre sacrilège et innommable que nous pourchassions.

— Il est là ! Là-dessous ! s'écria nerveusement Jackson. Il avait beaucoup de mal pour retenir ses animaux qui aboyaient, bondissaient et s'agitaient comme des fous, les yeux injectés de sang. Doucement, mes jolis ! Doucement, je vous dis, par tous les diables !

La cave des McCormick ouvrait devant nous sa gueule noire, comme les mâchoires d'un monstre de l'enfer qui menaçait de nous dévorer. Le mal, à l'état pur, émanait de ce puits sombre et malodorant, d'une obscurité telle que l'on ne pouvait rien distinguer.

Mademoiselle Callaghan s'avança, les yeux fermés, essayant de se concentrer malgré la tension nerveuse et les cris des chiens. Brusquement, elle s'arrêta, comme si elle avait heurté un mur invisible et, devenant d'une pâleur de cire, ouvrit démesurément les yeux.

— Elle est ici, en effet. Je la sens... Elle dort. Non ! Elle se réveille... et... elle sent notre présence ! Elle nous voit ! Elle vient vers nous ! et... et... AAAH !

Au même instant, les chiens, qui hurlaient épouvantablement, lançaient des aboiements frénétiques, firent demi-tour, arrachèrent les laisses des mains de

Jackson et, terrorisés, disparurent en quelques secondes entre les hautes herbes et les buissons qui entouraient la sinistre ferme.

Le docteur Jones se pencha sur le corps mou et inerte de l'intrépide bibliothécaire, lui prit le pouls, palpa le cou, examina le visage et les yeux, avant de relever son visage blême...

— Morte ! Elle est morte ! Ça doit être une hémorragie cérébrale. C'est littéralement comme si son cerveau avait soudain éclaté...

La peur, déchaînée, l'épouvante prirent alors, j'en témoigne, une consistance aussi réelle, aussi palpable que nous-mêmes, que le terrain que nous foulions et que les ruines de pierre et de bois qui se dressaient devant nous. En cet instant, nous étions tous sur le point de prendre nos jambes à nos cous. Je jure par Dieu tout puissant que tout mon être n'aspire qu'à une seule chose : mettre une distance suffisante entre cette bouche de l'enfer et moi !

— Il vaut mieux..., murmura le shérif. Il fait déjà nuit... Et... de plus, nous ne sommes pas nombreux. Il vaudrait mieux revenir demain !

— Oui, c'est ça - s'écria Cain, dont le large visage rubicond avait brusquement pâli et s'était décomposé. Nous amènerons des renforts. J'appellerai les autorités par téléphone ce soir même, et demain matin, dès que le jour se lèvera...

Joey, Jackson, Cain et moi-même amorcions un demi-tour sans cesser de regarder avec crainte le trou noir qui s'ouvrait sous la maison quand le docteur nous arrêta, rouge de fureur :

— Lâches ! Imbéciles ! Est-ce que vous ne comprenez pas ? C'est la peur, et rien d'autre qui a tué mademoiselle Callagan ! Si nous partons maintenant, la... chose s'échappera et elle reviendra tuer ! Nous sommes six, bien armés. Il faut descendre et en finir... Maintenant !

Jones arma son fusil et descendit le premier par cet escalier délabré et grinçant, dissimulant sa peur sous les manifestations de sa colère. Plus que la mort de Callaghan, ce qui le rendait furieux, c'était de voir s'échapper sa proie après avoir passé tant de jours et fait tant d'efforts pour la rechercher et la poursuivre. Les autres, apeurés mais intimidés par les propos du bon docteur, le suivirent. Cain tira sa fiole de whisky de sa poche, en avala une forte rasade, la vida, et, d'un pas incertain, attaqua la descente à son tour. Quant à moi, après avoir donné l'extrême-onction à mademoiselle Callaghan, incapable d'abandonner mes ouailles, tremblant comme une feuille, je les accompagnai.

Les faisceaux de lumière des lanternes semblaient faiblir et dévier avant de percer l'atmosphère dense, poussiéreuse et puante de cet infect sous-sol où nous descendions serrés les uns contre les autres. L'obscurité y était totale, en dehors de la lumière que nous introduisions. Les planches moisies et putréfiées craquaient horriblement sous nos pieds. La peste croissante, démoniaque, comme une odeur d'œufs pourris et de vomi, d'immondices, nous obligea à nous couvrir la bouche et le nez de nos mouchoirs...

— C'est immense ! s'écria Jackson. Comment une aussi petite maison peut-elle avoir une aussi grande cave ? On n'en voit pas la fin.

On disait que les McCormick s'étaient activement adonnés à la contrebande d'alcool pendant des années, jusqu'à leur mystérieuse disparition, il y avait quelque temps... En effet, la cave s'étendait bien au-delà des restes de ce qui avait dû être un mur bordé de grossiers piliers de bois, à des yards et des yards sous les terrains désormais incultes de la ferme...

L'atroce odeur dominante, pareille à celle de latrines infernales, se faisait toujours plus ignoble, plus pénétrante, se figeait dans l'air, si l'on peut employer ce terme pour désigner l'atmosphère corrompue et empoisonnée... C'était une puanteur indescriptible, inconcevable, de putréfaction, de décomposition, de défécation, de folie et de mort. L'odeur de l'enfer ! J'avais peine à rester debout et je suivis les autres, à demi asphyxié, jusqu'au fond de cette catacombe déglinguée, de ces ruines, entre caisses et planches moisies, outils mangés par la rouille, meubles cassés, et alors...

« Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! »

Nous avons vu... Ce que nous craignons tant de trouver apparut devant nous à la lueur vacillante des lanternes... Des ossements ! Des centaines d'ossements effroyablement blanchis, dans la pâleur de la mort, la plupart d'entre eux réduits en morceaux, en miettes. Des dizaines de squelettes humains disloqués auxquels pendaient encore des débris de vêtements et de chair. De la chair humaine, à moitié dévorée, en état de décomposition. Là se trouvaient, Dieu de miséricorde ! là se trouvaient sans doute, déchiquetés, absolument méconnaissables, tous ceux qui, les derniers mois, avaient disparu de la petite ville et de la région. Hommes, femmes et enfants, confusément entassés, en long et en large de cette catacombe effarante, de cette tanière cauchemardesque.

Devant cette horreur sans nom, nous restâmes tous stupéfaits, muets, pétrifiés, incapables de parler ou de réagir. Joey s'évanouit et tomba lourdement sur le sol pulvérulent, couvert de déchets. Le shérif vomit à côté de moi, souillant mes pantalons. Au même instant, je me sentis défaillir. De toute mon âme, j'aurais voulu être très, très loin, de l'autre côté des montagnes, de l'autre côté du pays, même au delà de l'océan, n'importe où mais pas ici...

Dans le même temps, j'eus soudain conscience que la bête, ce monstre abominable, auteur d'un tel massacre, était là. Non, pas à côté, mais ici ! Ici même, tout proche de nous. Elle était réelle, non pas une invention de vieilles femmes ou de gamins, et elle était ici ! J'ai ressenti l'impérieuse nécessité de fuir, de sortir à toute vitesse de cette caverne infernale et d'entraîner les autres avec moi. Vite, immédiatement, avant qu'il ne fût trop tard. Maintenant !

Alors, Bannister poussa un cri déchirant. Un hurlement d'horreur absolue, pris dans un fracas de planches brisées et d'échardes de bois, suivi d'un silence aussi soudain, brutal et terrifiant que le cri du malheureux shérif.

Dès que je fus capable de réagir, d'un geste maladroit je dirigeai ma lanterne... Bannister n'était plus là. À l'endroit où il s'était tenu quelques secondes plus tôt, je ne vis qu'un énorme trou dans le plancher. Et de l'intérieur jaillit une vapeur grisâtre et fétide, et un grondement accompagné d'un gargouillis assourdissant, puis d'un bruit indescriptible, comme s'il s'agissait d'os brisés, détruits, triturés !

— Sous le plancher ! Elle est sous le plancher ! s'écria Jackson, d'une voix hystérique.

Cain fut le premier à agir, peut-être en raison de l'alcool qu'il avait ingurgité depuis notre descente, et il cribla de projectiles le plancher, tout autour du trou noir qui avait englouti notre compagnon. Le docteur et moi, nous suivîmes son exemple, vidant nos chargeurs à notre tour et faisant voler dans toutes les directions échardes, décombres et déchets impossibles à identifier. Le sol vibra sous mes pieds, ondulait comme les vagues de la mer, et je sentis presque les tentacules du Malin s'enrouler autour de mon dos, de mon cou et de mes jambes... Malgré l'ardeur guerrière suscitée par la fureur et l'odeur de la poudre, je compris clairement que nous ne

pouvions rien contre l'ennemi, qu'il nous tenait coincés dans son antre comme dans une souricière et que nous ne pouvions pas le détruire, fût-ce au prix de nos vies que, de toute façon, nous avions peu de chances de sauver. Il fallait fuir, mais je n'étais guère capable de m'orienter dans ce gouffre hallucinant ; l'escalier par lequel nous étions descendus pouvait se trouver dans n'importe quelle direction... et j'avais la certitude que la bête, quelle qu'elle fût, n'avait pas l'intention de nous laisser sortir vivants.

Le plancher vibra de nouveau, se tordit incroyablement et s'ouvrit sous nos pieds... Un vent fétide, un hurlement bestial, sorti de l'enfer, la Mort elle-même, nous cingla le visage, me brûla la peau, me faisant tomber entre les déchets et les débris sanglants laissés par la bête immonde...

Joey, l'infortuné adjoint de Bannister, devait être en train de retrouver ses esprits après son évanouissement, mais il aurait mieux valu pour lui ne pas se réveiller. Il se releva, prenant appui sur le mur le plus proche et sans comprendre ce qui se passait, puis... puis... son visage parut se décomposer, comme sous un coup de matraque, non, de massue invisible. Ensuite, le cou se brisa et partit en lambeaux, la tête tomba en arrière, comme entièrement arrachée du corps, faisant jaillir un flot de sang ! Les yeux dilatés par la terreur et la bouche ouverte, avant de comprendre ce qui se produisait, je vis l'un des bras de Jackson sauter en l'air, sectionné lui aussi, et disparaître dans l'obscurité, au milieu d'un hurlement bestial d'horreur et de souffrance.

Jones déchargea frénétiquement son revolver, criant comme un fou. Cain étouffa un gémissement et s'effondra, touché par la rafale, tombant comme une pierre au milieu d'un tas de squelettes et de décombres. Le pauvre docteur criait et criait, et je pourrais presque dire que je LA vis passer entre lui et moi... Je vis, ou peut-être ai-je cru voir, une vibration dans l'air dense et irrespirable, à la lueur des coups de feu et de la lampe de Jones, la seule qui éclairait encore à ce moment-là... Et je compris ! Trop tard, je compris !

« Non ! non ! Aaaaaaaaah ! »

Devant mes yeux hallucinés, le bon docteur fut soulevé du sol, entre des hurlements de cauchemar... J'entendis, je sentis le grognement et le sifflement de la bête, le gargouillis effroyable et inconcevable de cette monstruosité, je respirai l'odeur mortifère, démentielle et apocalyptique qu'elle dégageait, la chaleur de son corps satanique, en supposant qu'elle ait vraiment eu un corps... Je vis la tête et la poitrine de Jones écrasés et triturés en l'air, ses yeux qui sortaient de la tête, les dents qui sortaient de la bouche, le visage transformé en un amas informe ; les os du visage et du crâne qui traversaient et déchiraient la chair, mis en pièces, couverts de sang, les viscères et le cerveau détruits... Je vis le cou sectionné, les vertèbres rebondissant en l'air, les côtes jaillissant du thorax avec des morceaux de poumon, et une partie du cœur ouvert de haut en bas. Je vis la chair et les os de ce qui, un instant auparavant, était un être humain broyés dans l'air, mélangés, amas sanglant et bouillonnant, sans forme, et qui, cependant, ne répandait que peu de sang sur le sol. Ensuite - comble de l'horreur ! - la partie inférieure du tronc, accompagnée d'une partie de la colonne vertébrale mise en pièces et d'une partie des côtes presque totalement décharnées, ainsi que les jambes qui dansaient d'un côté et de l'autre comme celles d'un pantin, tout cela finit par tomber bruyamment sur le sol. Alors, cette pulpe méconnaissable, cette bouillie infernale, qui se nommait jadis Philemon Jones et qui, maintenant, brillait follement dans l'air, scintillait épouvantablement, fut propulsée vers l'avant et vers l'arrière, formant un mélange vaguement cylindrique, à la façon d'un gigantesque saucisson sanglant et palpitant. Hypnotisé, je la vis

s'élargir de l'avant vers l'arrière, jusqu'à constituer une sorte de boule informe et horriblement phosphorescente, puis, presque sans interruption, commencer à s'éparpiller et à se dissoudre comme le long de fils très minces et invisibles....

Alors la phosphorescence, les sécrétions corporelles répandues se transformèrent en quelque chose qui ressemblait à une forme à peine perceptible, concevable... Quelque chose qui s'apparentait vaguement à une masse baveuse dotée d'une douzaine de pattes minces et ayant plus ou moins la structure d'un entonnoir mis à l'envers qui ballottait d'avant en arrière. Dans la puanteur, la folie et l'abominable gargouillis de la bête, j'entendis ou crus entendre un souffle, une sorte de halètement, un rot ou un pet. Ensuite, je vis la boule informe et sanguinolente se réduire lentement jusqu'à devenir une masse noirâtre, rougeâtre, mousseuse, puis former un amas cylindrique, tremblotant et bouillonnant qui finit par être expulsé et tomber sur le sol. Devant moi, sans le moindre doute et pour mon éternel tourment, je vis, en quelques minutes, cette aberration, cette abomination échappée de l'enfer, fugace, floue et faiblement matérialisée, saisir de ses griffes, dévorer, digérer et excréter le docteur Philemon Jones !

Pétrifié, asphyxié, incapable de bouger, de respirer et de penser, ou même de remuer les pupilles paralysées par cette luminosité démoniaque, je la vis se déplacer lentement, comme pour faire demi-tour. Le gargouillis changea de modulation, et je sentis qu'elle avait fixé son attention sur moi... Seul l'état quasi cataleptique dans lequel je me trouvais m'empêcha d'agir immédiatement, de tirer le revolver de la poche de ma veste, d'appuyer le canon sur la tempe et, d'un coup, de broyer mon crâne et ma cervelle, au moyen d'une des balles explosives que je porte toujours sur moi. Je savais qu'en fin de compte il me faudrait recourir à cet acte impie et sacrilège. Je me recommandais à Dieu tout puissant, comprenant que mon heure était arrivée, me préparant, à mon corps défendant, au martyr, comprenant tout de suite que, si je n'allais pas au ciel, j'irais bien entendu dans l'enfer, puisque celui-ci, je l'avais juste devant moi !

J'ai senti, car je ne peux pas dire que j'ai vu, le regard sans yeux de cette chose inexprimable, de cette créature de Satan, de cette fausse couche de l'enfer, dans mon esprit, au plus profond de mon âme. Je ne pouvais fermer les yeux, ni bouger les muscles de l'œil, à croire qu'elle m'avait transformé, pour prix de mes péchés, en une statue de sel, comme la femme de Lot... Mais ce que celle-ci voyait ne pouvait être pire que ce que je voyais maintenant... Je pris congé de tout. Et alors... Alors, je sentis dans ma tête une autre présence, ou plutôt, d'autres... Comme en écho aux pouvoirs extra-sensoriels que l'on prêtait à la malheureuse demoiselle Callaghan, je remarquai, confusément d'abord, clairement ensuite, non pas une, mais deux choses, deux présences mentales monstrueuses qui s'approchaient et s'introduisaient dans ce lieu horrible... Dieu de miséricorde ! Oui, il y avait d'autres ! Deux monstres, deux nouvelles aberrations, et, je le sentais dans ma tête, sur ma peau, elles étaient beaucoup plus horribles et puissantes que la première ! Que Dieu ait pitié de Hillary et de ses malheureux habitants, plutôt que de moi, car, moi, j'étais déjà plus que mort.

Au fond du sous-sol, il se produisit un remue-ménage, et tout se couvrit de poussière... Une très forte présence physique, plus que la faible phosphorescence à peine perceptible dans l'air - que j'imaginai peut-être - me fit comprendre que les deux nouveaux envoyés de Satan avaient rejoint le premier, lequel me parut alors minuscule, presque insignifiant, à côté d'eux.

À ce moment, comme en rêve, telle était la sensation d'irréalité qui m'envahissait alors que mon esprit avait dépassé toutes les limites de l'horreur, je sentis, je perçus, avec une absolue certitude, que ces êtres, ces entités de cauchemar paraissaient... communiquer entre elles. Paralysé, vaincu, anéanti, je me résignais à être englouti, déchiqueté, non pas par un monstre, mais par trois, tous plus atroces l'un que l'autre... J'avais l'impression de sentir sur moi l'attention des trois, et je me disposais à mourir, puisqu'il n'y avait pas de fuite possible, quand il me sembla que les ondes psychiques qui me parvenaient s'atténuèrent et que, maintenant, la lueur fantomatique que l'on devinait à peine se dissolvait à travers les ténèbres de l'effroyable catacombe...

Dieu seul sait combien de temps je suis resté ainsi, dans une immobilité totale du corps, de l'esprit et de l'âme, incapable d'un geste, d'une pensée, d'une parole, gisant comme un cadavre, comme un pantin, entre les immondices, les déchets sanglants et corrompus, dans le sous-sol des McCormick. Je me souviens confusément que j'eus plus ou moins la sensation que j'étais devenu un bloc de glace et que l'on me récupérerait au dégel ou quand quelqu'un verrait une troupe de corbeaux tourner au-dessus de la ferme en ruines... Alors, il me sembla entendre un gémissement à quelques mètres de moi et un bruit d'os s'entrechoquant.

« Au... secours. »

Cette faible voix, cet appel répété, un peu plus fort la seconde fois, me tira lentement, en partie, tout au moins, de mon état cataleptique. Je restais complètement hébété, mais le sang recommençait à couler dans mon corps, dans ma tête et à mes extrémités. Lentement, avec peine, je me levai d'entre les morts. Je fis quelques pas vacillants dans l'obscurité totale. Une griffe humide et visqueuse se serra comme un piège monstrueux autour de ma cheville.

« Aaaaaaaaaah ! »

Le cri effrayant et assourdissant que je poussai alors jaillissait du plus profond de mon être et de mon âme. Ce n'était pas seulement ma gorge qui hurlait, mais tout mon corps, tout mon système nerveux, jusqu'à la dernière cellule de ma peau, qui émettaient ce cri dément par lequel s'exprimait une des pires terreurs que j'aie éprouvées dans ma vie. Je tentai frénétiquement de me libérer mais en vain, car la griffe de fer ne me lâchait pas. Il me fallut des instants de panique, de braillements et de trépignements hystériques avant que le lien à établir avec les appels au secours, faibles mais insistants, ne s'impose à mes sens et à ma raison troublée, avant que je comprenne que tout cela n'avait rien à voir avec les monstres infernaux qui nous avaient décimés, mais provenait de l'une de leurs malheureuses victimes.

Je fouillai à tâtons dans la montagne d'ossements qui couvraient le sol et en retirai, ensanglanté et plus mort que vif, Jack Cain. Je le chargeai sur mes épaules et, lentement, péniblement, me guidant à la faible lueur de la lune que je devinais sur les marches délabrées de l'entrée, je réussis à m'ouvrir un passage vers l'extérieur. Enfin, je sortis de ce monde du cauchemar dont j'en étais venu à croire que je n'échapperais jamais.

À bout de souffle, je laissai tomber pesamment la lourde carcasse de l'agent fédéral sur le sol pulvérulent, à la lueur pâle et inquiétante de la lune et des étoiles. Alors, comme si les ondes provoquées par la chute du corps se répercutaient jusqu'aux bâtiments et aux ruines de la ferme, l'édifice tout entier se mit à trembler et à craquer. Puis, avec fracas, il s'effondra comme un château de cartes, sous des nuages de poussière, dans une cascade de planches pourries et de gravats noircis qui faillit nous ensevelir.

Je contemplai le monceau de ruines et je me demandai si l'effondrement avait été provoqué par la violente explosion qui avait eu lieu dans le sous-sol du bâtiment et qui aurait sapé ses fondations, ou si les êtres démoniaques avaient décidé d'emporter l'ancienne propriété des McCormick avec eux en enfer.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce que c'était ? demanda Cain tandis que je plaçais un bandage provisoire autour de son épaule blessée par un projectile de notre infortuné compagnon, le docteur Jones. Qu'est-ce que c'était... cette chose ?

Question judicieuse. Qu'est-ce que c'était ? De quel horrible abîme infernal ces choses étaient-elles venues dans notre monde pour y repartir ensuite ? Je ne le savais pas alors, je ne le sais pas aujourd'hui, et je ne sais pas s'il s'agissait d'être à peine matériels ou seulement invisibles, qui, en tout cas, provenaient d'une réalité abominable et inimaginable n'ayant rien à voir avec la nôtre... Mais j'eus parfaitement conscience du fait que les deux principaux monstres s'imposèrent au plus petit et l'emmenèrent avec eux.... Ce fut notre salut, celui de Cain et le mien, et, sans aucun doute, ils ne l'ont pas fait pour nous venir en aide, car, en réalité, je l'ai senti, ils perçurent ma présence mais, au contraire de leur épouvantable compagnon, je leur fus totalement indifférent... comme le sont, à nos yeux, les fourmis. Ces monstruosité, ces horreurs indescriptibles, ces blasphèmes vivants, venaient, revenaient en réalité, à notre niveau d'existence, à notre univers, simplement pour récupérer leur démoniaque rejeton, qu'ils avaient laissé là pour un moment...

— C'étaient... —sous la lumière pâle et sinistre de la lune et des étoiles, qui veillaient dans le ciel noir, pareilles aux yeux de créatures monstrueuses et inconcevables, ma voix et mon corps tout entier tremblaient convulsivement, sans savoir s'il fallait rire de cette histoire, pleurer de douleur ou m'arracher les cheveux de désespoir— C'étaient... Ah ! Ah ! Ah !

Cain me regarda, stupéfait, se demandant, à juste titre, si je n'avais pas perdu la tête.

— C'étaient des parents qui venaient... Ah ! Ah ! Ah ! récupérer leur gamin au jardin d'enfants !

FIN

Maria et les mendiants

(Alfredo Àlamo)

Il n'était pas beaucoup plus de minuit quand Maria, ivre d'alcools, d'absinthe et de *laudanum*, décida de s'aventurer loin de la ruine où elle frayait avec des hommes, des femmes, des jeunes débutants, des avocats, des révolutionnaires, des anarchistes et bon nombre de figures imprécises qui se mélangeaient dans sa mémoire.

Traînant sa robe de velours rouge, pleine de pièces de tissu bon marché, qui laissait aux trois-quarts découverte sa forte poitrine, elle allait par le quartier du Temple, esquivant les soûlards malodorants qui essayaient de l'attraper par la ceinture et de l'emporter dans la pénombre. Elle tournait l'angle des rues à la recherche d'un peu d'air frais, d'un air qui ne soit pas souillé par l'humanité sale et corrompue du quartier, à la recherche d'un endroit où il n'y ait ni rats ni barrières. Mais le quartier n'en finissait pas, entre ruelles circulaires et braseros aux lueurs dansantes qui révélaient le dédale obscur, inconnu, des ruelles et changeaient les autres putés en sorcières gigantesques.

Là, dans cette spirale apparemment sans issue, Maria, ivre, dansait, emmêlant ses cheveux noirs et frisés, tandis que ses yeux verts aux éclats de diamant reflétaient lumières et ombres, rêves et cauchemars embrouillés, parmi les baraques en ruine, entre les caniveaux et les corps recroquevillés dans l'attente du matin.

Alors, dans les brumes de l'aube, fatiguée, perdue, l'esprit vide, comme toutes les nuits, assise dans les décombres d'une maison abandonnée, Maria les aperçut. Tout d'abord, les estropiés, jambes atrophiées ou unijambistes, pesant sur leurs béquilles faites de bâtons tordus, puis les difformes au visage défoncé, aux lèvres énormes, aux nez rongés par la lèpre, plaies sanguinolentes. Ils avançaient en silence, tels une armée confuse, dans les dernières rues du quartier, et, à mesure qu'ils passaient près d'elle Maria découvrait tous les autres : frères unis par la taille, nains privés de bras, vieillards édentés et nus aux ongles démesurés et à la chevelure hirsute. Les derniers devaient être si grotesques qu'ils se cachaient le visage derrière des masques de cuir, bouffis, sales, avec des trous pour les yeux et la bouche.

Mais Maria, Maria la douce, Maria la triste ne détourna pas le regard de cette étrange procession d'âmes en peine. Elle était fascinée, stupéfaite, et presque - comme diraient les gens d'église - quasiment possédée par la laideur, la laideur totale, absolue, irréaliste qui l'entourait, comme si elle avait été un bel objet sur une île. Enfin, derrière cette aberrante cohorte, quatre créatures parmi les plus horribles, infectes, suintantes, aux gros bras velus, atteintes de malformations innombrables, énormes, portaient sur les épaules un cercueil de bois noir.

Maria comprit qu'elle assistait à un cortège funèbre, au dernier hommage rendu à un être sans nom parmi les sans-nom.

« Tu as peur ? » lui susurra quelqu'un à l'oreille, sans avis préalable.

Si Maria n'avait pas été ivre de *laudanum* et si, en outre, elle ne s'était pas crue hors de ce monde, son cri aurait brisé les vitres, ébranlé les décombres. Mais, dans son état, elle se contenta de tourner la tête pour voir qui avait susurré par surprise.

Sous un chapeau haut de forme troué et rafistolé, à la lueur de la pleine lune, un homme à la barbe mitée, aux yeux globuleux et aux cheveux frisés lui sourit.

Maria le regarda de haut en bas, d'un œil expert, constatant que ses habits : queue de pie veloutée, gilet noir, pantalon aux jambes trop courtes et bottes, étaient de qualité mais très anciens. Elle lui rendit son sourire, appuyée sur un mur à demi détruit et montrant ses seins.

« Je suis trop grande pour avoir peur des sans-nom, dit-elle, les yeux encore ivres et les lèvres humides.

— Les *sans-nom*, répéta l'homme, surpris. Il y a longtemps que je ne les avais pas entendu appeler comme ça. Mais même si tu n'en as pas peur, ça n'est pas un endroit pour une jeune fille comme toi. Tu devrais être avec tes sœurs, près du feu, pas ici, dans l'obscurité, près des monstres. »

Maria tourna légèrement le torse, comme par jeu, montrant de nouveau ses seins. Cet homme l'excitait d'une façon qu'elle ne parvenait pas à comprendre. Peut-être parce que sa voix, à l'accent bizarre et mielleux, la pénétrait, tout au fond, l'obligeant à respirer plus fort.

« Je ne suis pas une jeune fille, susurra-t-elle à son tour. Je crois que je ne l'ai jamais été. »

L'homme tendit la main, une grande main rugueuse, calleuse, et caressa doucement le beau visage de Maria qui, à ce contact, gémit de plaisir et s'agita comme une chatte quémandant une preuve d'affection.

« Tu veux voir où ils vont ? lui demanda-t-il. Voir où ils se cachent du monde, de la réalité ? »

Elle s'approcha de lui, sentit sa chaleur et son odeur musquée, sentit son propre sang qui affluait aux joues, allumant son visage comme une torche. Alors Maria était prête à aller où il lui dirait d'aller, même au plus profond de l'enfer.

Elle lui offrit le bras qu'il accepta. Tous deux quittèrent le refuge des ruines pour suivre les derniers éléments du cortège qui semblait déjà se perdre parmi les rues, également sans nom, du Temple.

« Tu sais où ils portent le cercueil ? demanda Maria qui appuya son visage sur l'épaule de son compagnon.

— Ils vont à la Seine où ils l'abandonneront. Ils laisseront le courant l'emporter et le faire disparaître pour que les eaux du fleuve purifient sa mort.

— Il avait commis beaucoup de péchés ? dit-elle, d'un ton innocent.

— Beaucoup. Comme tout le monde. Mais regarde, fit l'homme. Tu vois cette maison aux portes ouvertes ? C'est là que nous nous dirigeons maintenant. »

La maison avait connu des temps meilleurs quand elle avait façade blanche et vitres aux fenêtres au lieu de murs crevassés et humides, mais à l'intérieur brillait une lumière agréable, et il y flottait une lointaine musique de violons et de flûtes. Arrivée à la maison qui, comme l'avait annoncé l'homme, n'avait plus de portes, Maria vit des dizaines de candélabres, de lanternes et de torches, disposés de façon à former un couloir de lumière jusqu'à l'intérieur. Elle entra, avec le sentiment d'être une princesse de conte de fée.

Le chemin continuait à travers des habitations dans lesquelles on avait abattu des cloisons ou on en avait construit d'autres, de façon que les lumières guident le visiteur en ligne droite, jusqu'à un escalier en colimaçon qui s'enfonçait dans la ville. Sur chaque marche luisait une bougie blanche, et la cire, fondue et refroidie, tombait en cascade jusque sur le sol où elle pénétrait.

« Passe devant, dit l'homme, explore et profite-en. Il faut du temps à un homme de mon âge pour descendre les escaliers. Mais souviens-toi d'une chose : quand tu arriveras en bas, attends-moi, n'essaie pas d'avancer seule. »

Maria accepta et, de mauvaise grâce, lâcha le bras de son accompagnateur avant de s'attaquer aux premières marches. Elle allait, elle allait ; elle sentait que l'effet de l'absinthe se dissipait, et que le froid du matin commençait à l'atteindre. Les marches changeaient : la brique succédait au marbre, puis la pierre à la brique. Toujours en arrondi, tournant toujours. Enfin, alors qu'elle avait déjà perdu la notion du temps, l'escalier déboucha sur une petite salle couverte de miroirs. C'étaient des grands miroirs, comme Maria n'en avait jamais vu, parfaits, propres. Ils se reflétaient à l'infini et se saisirent aussi de Maria vêtue de sa robe rouge rapiécée.

Le son des violons allait croissant. Ils jouaient une mélodie douce où variaient les hauteurs de ton, accompagnés par les notes mélancoliques de flûtes douces comme le miel. Maria avança jusqu'à l'un des miroirs où elle se contempla, à la lueur des bougies. Elle avait eu raison de dire qu'elle n'était pas une jeune fille ; l'âge, celui qui ne se mesure pas en années, c'étaient ses yeux qui le trahissaient.

Les violons jouèrent une dernière mesure, et la musique cessa, mais le silence dura moins d'une seconde. Un murmure, pareil à celui d'un ruisseau qui enfle à mesure que tombe la pluie, remplit la maison. Maria battit en retraite jusqu'à l'escalier : pour la première fois, elle avait peur.

Un miroir coulissa, puis un autre, puis tous les autres, révélant des portes, des trous, des couloirs qui s'ouvrirent. Pleins de mains, de visages et de voix. Les sans-nom, ceux que personne n'a vus. Le premier à entrer dans la salle aux miroirs fut un géant au front si grand qu'il lui recouvrait les yeux ; il flaira pendant quelques secondes et, chancelant, s'approcha de Maria. Derrière lui, une fois rompu l'enchantement invisible qui les maintenait à distance, débordèrent les infirmes, les malades, les estropiés, les aveugles, les fous, les débiles.

« Arrière ! » cria Maria qui perdait courage. Dans son dos, sur l'escalier, ils étaient déjà des douzaines qui lui interdisaient la fuite. Cependant, personne n'osa la toucher ; ils maintenaient le vide autour d'elle.

« Tu aurais dû revenir vers le feu, ma petite, dit une voix aux accents connus. La foule s'ouvrit, laissant un étroit passage vers l'homme qui l'avait menée jusque là :
— Dans l'obscurité, tu ne pouvais que nous rencontrer. »

L'homme fit un pas en avant, et ils lui enlevèrent son habit, il fit un autre pas, et ce fut le gilet qui disparut. À mesure qu'il traversait la houle de chairs informes, ses vêtements disparaissaient, laissant voir quatre courroies de cuir, fixées par de grossières ferrures, qui barraient un torse couvert d'une toison rouge vif. Quand disparut le pantalon, Maria vit, sans en croire ses yeux, qu'au lieu de jambes il avait deux pattes, velues et difformes, comme celles d'une chèvre. L'homme se pencha, et les courroies de cuir se détendirent. Il enleva lentement son gibus, découvrant, au-dessus de son front, deux cornes torsadées.

« Nous sommes les sans-nom, dit-il, ceux qui se cachent du monde, ceux qui assouvissent le désir, ceux qui vivent parmi les rêves. Tu ne m'as pas demandé qui était mort, et ça, ma petite, c'était une question capitale. Dans ce cercueil qu'ils ont jeté dans la Seine dormait notre épouse, notre reine et notre mère. Celle qui nous a tous enfantés, celle qui nous donnait l'espoir.

« Je ne comprends pas, sanglota Maria qui tenta en vain de s'éloigner de quelques pas. Je ne comprends rien.

— Il y a toujours une épouse pour nous, le Temple nous l'offre, comme un sacrifice. Une fille triste, une putain vierge, une âme solitaire.

— Tu es fou...

— Oui, bien sûr, dit l'homme-bouc, faisant signe à des frères qui, tous à la fois,

se ruèrent sur Maria, se mirent à la toucher, à l'embrasser, à la caresser tandis qu'ils la portaient hors de la petite salle. Le murmure assourdissant finit par couvrir ses cris.

— À la chaise ! crièrent plusieurs d'entre eux, ceux qui pouvaient encore parler. »

Maria passa de main en main, dans le torrent de chairs, à travers des tunnels obscurs, jusqu'à une salle malodorante où attendaient des centaines de créatures semblables. Au milieu de la salle se trouvait une chaise de bois, on aurait cru un trône si ce n'était la grossièreté du travail. Le dossier était incliné vers l'arrière, et au milieu du siège étaient fixés deux madriers portant des courroies de cuir. Deux hommes, de ceux qui avaient la tête couverte d'un masque, soulevèrent Maria et l'assirent sur la chaise, lui ouvrirent les jambes, placèrent chacune d'elles contre un madrier, et ils l'immobilisèrent au moyen des courroies.

L'un d'eux qui n'avait ni lèvres, ni oreilles, ni narines, s'avança, porteur d'une chose qui, en son temps, avait dû servir de cage à oiseau. Maintenant, on l'avait coupée en deux et on avait ajouté des fermoirs des deux côtés. L'homme s'approcha de Maria, appuya l'une des moitiés derrière sa tête, puis, prenant soin de ne pas la blesser, fixa la partie avant et actionna les fermoirs, la laissant enfermée derrière dix étroits barreaux de fer.

Le brouhaha cessa aussitôt, et il ne resta dans l'air que le bruit de centaines de cœurs emballés, anxieux, sauvages. Maria, qui pleurait dans sa cage, voyant ces visages impossibles, perdit tout espoir. L'homme-bouc arriva dans la salle, d'un pas lent, les yeux fixés sur la foule de ses frères. Il alla vers la chaise et caressa le visage de Maria avant d'arracher sa robe. Il toucha sa poitrine généreuse, lui lécha le ventre puis, quand il sentit son phallus douloureusement dressé, pénétra son sexe, son âme, sa vie. Comme obéissant à un signal, tous les autres monstres s'approchèrent, marée informe qui palpitait, tripotait, caressait. Tous l'aimèrent. Ils aimaient leur mère.

Et pendant qu'il recommençait à la besogner, Maria, Maria la douce, noyée de larmes, murmura :

« Est-ce que je vais mourir ? »

L'homme-bouc appuya le visage entre ses seins, avec toute la tendresse dont il était capable, avant de lui répondre d'une voix douce :

« Mère, toi, tu es immortelle. »

FIN

Légende (Tanya Tynjälä)

Mais qu'est-ce qui m'a prise de m'accoupler à un vieillard ! Maintenant j'en souffre les conséquences, marquées sur ma peau, résonnant dans mon cerveau. Nous sommes seules dans ce manoir-labyrinthe. Seules, isolées du Monde. Tyrannisées et seules.

Heureusement sa sève était si faible que mon noyau l'a dominée.

Des femelles, des femelles ! À quoi bon des femelles ! Je veux des mâles ! Qui prendra en charge la propriété quand je mourrai ?!

Comme si quelqu'un voudrait de ce manoir-labyrinthe, de cette terre-île déserte, oubliée du Monde.

Et je remercie qu'elles ne soient qu'à moi. Sa sève a été à peine utile pour les réveiller. Rien de lui est inscrit dans leur sang : elles sont brunes, tièdes et sourient malgré le froid.

Il y a trois jours qu'il ne bouge plus. Il reste assis sur une corniche de sa chambre, souriant dans le vide, regardant le néant. Il doit être enfin mort car cela sent mauvais.

Mes doutes se dissipent quand je trouve, par ce matin opaque, l'araignée bien installée dans un coin de la chambre, d'abord petite et immobile, puis grandissant peu à peu tandis qu'elle avance vers lui pour finir par le couvrir de son voile.

Elle le mangera bientôt.

Sa maigre chair ne sera pas suffisante pour la satisfaire. Quand elle en aura fini avec lui, elle continuera avec mes filles. Il est temps de partir.

Je ferme soigneusement la chambre à clé, je la lance sans regarder où elle tombe, et je descends. Je trouve difficilement la cuisine où mes filles jouent avec des pelures d'orange. (Parfois je pense que les chambres changent de place sans préavis, juste pour nous embêter.) Elles n'ont pas le droit à une chambre, ni à des billes en cristal, ni à des poupées en bois ; c'est les prix pour être des femelles.

« Il est temps de partir.

— Et le seigneur ? questionne doucement l'aînée, avec ses yeux et sa voix de gazelle.

— Il est trop tard pour lui, nous devons partir. »

Elles enfilent leurs robes en laine et leurs bottes en cuir. Le voyage sera pénible ; elles doivent protéger leur corps. Je prends l'aînée à ma droite et la petite à ma gauche et nous sortons du labyrinthe. Nous traversons le champ depuis longtemps aride.

« Ne regardez pas en arrière.

— Oui, le sel, dit l'aînée. »

Je la regarde et souris.

« Non, ceci est une autre histoire. Il arrive seulement qu'il ne soit pas bon de regarder ce qu'on laisse derrière soi, surtout quand il s'agit de larmes et de douleur. »

Mon aînée est presque une femme. Elle semble un fruit mûr prêt à tomber de l'arbre : lisse, pulpeuse, parfumée. Personne ne la tachera des baisers de cendre, personne ne l'embrassera jusqu'à l'asphyxie. Je sais où y aller.

Quand nous arrivons à la lisière du champ, nous pénétrons dans ce bois que nous ne voyions jusqu'alors que des fenêtres du grenier. Elles ont peur. Je le flaire dans le silence. Mais nous devons continuer malgré les feuilles des arbres qui nous susurrent des secrets que nous ne voulons pas connaître, malgré les pierres qui nous coupent le chemin. Je ne peux guère consoler ma petite quand elle tombe, et je me contrains à ignorer sa respiration haletante, notre fatigue. Nous devons arriver avant le coucher de ce soleil qui n'est même pas capable de nous réchauffer.

Finalement je le trouve et respire, soulagée. Le ruisseau est à peine un filet d'eau, mais il est là.

« Maintenant, je dois marcher devant pour vous montrer le chemin. Je ne pourrai pas voir si vous me suivez ou non. Tu prendras le bord de ma jupe et t'assureras que ta sœur fait de même avec la tienne.

— Est-ce que ça sera long ? demande l'ainée de sa voix de colombe. Elle a toujours été une colombe. Je me rappelle encore qu'à sa naissance, ce qui sortit en premier, ce fut des plumes. Au début, je fus atterrée. Avais-je accouché d'un oiseau ? Mais en la voyant si belle, la peur s'envola. Maintenant je sais que les plumes sont restées dans sa voix.

— Non... je ne sais pas. »

Je ne veux pas les effrayer, mais en réalité j'ignore combien de temps durera notre chemin. Je sais seulement que nous devons arriver.

Le fil d'eau devient de plus en plus large. À un moment, nous devons nous arrêter et nous déchausser pour ne pas mouiller nos bottes et pouvoir mieux avancer. Nous le faisons à la hâte pour ne pas perdre de temps. Je prends leurs bottes. Elles ont déjà tant de peine à me suivre. De temps à autre, mes pieds glissent. J'ai peur, je répète constamment : « S'il te plaît, s'il te plaît ! Assure-toi que ta petite sœur se tient bien à ta jupe ». Elle soupire : « Oui, Maman. »

L'eau est froide et les pierres sont dures : mes pieds sont engourdis. Comment sont-ils, les petits pieds de mes filles ? Je n'ai que peu de temps pour les lamentations, mais je ne peux pas empêcher mon cœur de gémir. « Avancez, nous arrivons. » Je crie pour qu'elles n'entendent pas les gémissements. Je prie pour qu'elles soient derrière moi, je ne peux pas regarder en arrière ; un faux pas, et nous serions perdues. Je dois broyer les pierres pour que mes filles puissent suivre mon chemin, mais contre l'eau froide, je ne peux rien faire. J'ai mal aux pieds. Et comment se trouvent... comment se trouvent... ? « Avancez, nous arrivons, nous arrivons. »

Et au bout de nos forces, nous y arrivons.

La source première.

Curieusement, la cascade est tiède. Peut-être qu'en devenant ruisseau, l'eau se déguise de froid pour décourager les lâches.

Nous nous rechaussons et entrons à la source. Nous n'avons plus froid. Nous allons sous la cascade et je les embrasse.

« Ne me lâchez pas et retenez votre respiration. »

Je m'enfonce, je les enfonce. De plus en plus profond. À un moment, j'ai peur. Et si nous n'y arrivions pas ? De plus en plus profond, si profond que nous sortons de l'autre côté du Monde.

La petite tousse et crache de l'eau ; elle n'a pas su contenir sa respiration. Je l'embrasse, la console. Nous sortons de l'eau, le soleil sèche rapidement nos vêtements.

« Écoutez.

— Qui parle ? Pourquoi je ne comprends pas ce qu'ils disent ? demande encore l'ainée.

— Ce sont des animaux, peut-être pourrons-nous les voir bientôt. »

Les Arbres bougent à peine, le vent est si doux ! Nous trouvons une grotte couverte de mousse tiède et décidons d'y habiter. Nous nous nourrissons des fruits qui généreusement tombent dans nos mains, et de l'eau, celle qui nous a menées jusqu'ici.

« Maman, grandirai-je un jour ? demande ma petite, en parlant pour la première fois.

— Non, nous ne changerons jamais. Nous resterons toujours ainsi, cet endroit nous protège. »

Elle sourit, satisfaite. Elle joue avec les écureuils et les hirondelles le matin et avec les hérissons le soir. Mon ainée aime passer des heures à la source en lavant sa longue chevelure. Je ne fais que les contempler.

Le temps passera et les gens diront de nous que nous ne sommes que des esprits de la forêt.

FIN

Perles de sang (LI-CAM)

Je suis à genoux dans cette cave depuis trop longtemps, depuis toujours, il me semble.

Je promène lentement la lame de rasoir le long de mon avant-bras. Le contact froid de l'acier coupant sur ma peau me fait à peine souffrir. Mon sang épais et presque noir perle le long de la plaie puis coule délicatement de mon poignet vers mon coude. Les gouttes de sang me caressent, glissent comme autant d'amantes affectueuses. Elles sont chaudes, langoureuses, jamais empressées, elles s'épaississent au contact de l'air, sont plus rapides à leur naissance qu'à leur mort, comme tout ce qui vit.

Elles gouttent de mon coude sur mes cuisses. Je les sens qui viennent me frapper de leur enveloppe huileuse.

Je ne cherche pas forcément à mettre fin à mes jours, mais si cette expérience doit me mener à la mort, ce sera sans doute une délivrance inespérée. Je n'ai pas peur de mourir. La mort est une noble tâche. Pour ceux de mon espèce, elle n'est pas donnée, elle est à faire.

Il y a une ampoule qui brille de façon funeste au plafond, pendue, seule au bout de son fil électrique légèrement dénudé. Elle projette un cercle de lumière blafard sur le plafond décati. Je la contemple un moment. Je réalise que nous nous ressemblons elle et moi.

J'étais faite pour rayonner et inspirer le meilleur aux hommes, or mon incapacité à sombrer dans l'oubli m'a broyée jusqu'à la moelle, a tué dans mon sein les merveilles qui s'apprêtaient à naître et je n'ai plus rien à donner... Hormis ce sang qui coule de ma cuisse vers la terre stérile de ce monde.

Peut-être que ce liquide, s'il est encore fertile, pourra ensemençer ce sol et inoculer par ricochet un peu d'imprévu et de magie dans l'uniformité méprisante qu'est devenue l'humanité.

Les Hommes, ces pauvres créatures à la compréhension si limitée, m'accusent d'avoir tué tous mes enfants. Quel crime atroce ! Quelle ignominie !

Je vois les choses d'une toute autre façon. C'étaient mes filles, elles m'appartenaient.

Je leur ai repris ce que je leur avais donné, c'était mon droit. Pour épancher ma rancœur, je dirais qu'en plus mes accusateurs sont de mauvaise foi. Il faut voir ce qu'ils en avaient fait... de mes chefs-d'œuvre... mes milliers de rêves devenus réalité... Ils les ont vidés de leur beauté, laissés exsangue dans la plus affreuse des indifférences. Mes filles n'auraient pas pu survivre longtemps dans un tel néant artistique. La vacuité, l'absence de sensation étaient des tortures insupportables pour elles. Je n'ai fait qu'écourter leur agonie.

Ils ne veulent plus de mes surprises, même les plus belles. Ils ne croient que dans le contrôle et le matérialisme.

Il n'y a plus d'Homme à ma mesure.

Ce n'est pourtant pas faute d'avoir tenté l'impossible pour ranimer leur sensibilité, leur cœur d'enfants, cette corde délicate que j'aimais tant écouter vibrer.

Ce son si mélodieux qui me transportait et récompensait tous mes efforts. J'ai tout essayé pour leur redonner un peu d'âme, le mysticisme, le lyrisme, le romantisme, le gothique, le flamboyant de mauvais goût, l'expressionnisme, le surréalisme, jusqu'à l'art contemporain et son discours conceptuel... une quasi-ineptie... une affreuse concession contre nature, un dernier effort dépourvu de volonté.

Ils m'accusent d'avoir tué l'Art... Mais je n'ai fait que reprendre ce que je leur avais offert et qu'ils avaient tant négligé.

L'Art n'appartient pas aux hommes, même pas aux plus inspirés. Ils n'avaient pas le droit de l'analyser, de le disséquer jusqu'à ce que mort s'ensuive, ce faisant ils ont fait disparaître la magie et dévalorisé cette si belle appréhension intuitive de la vie qui faisait toute la beauté de leur condition. J'ai tué mes filles... Ces neuf muses si méprisées !

Les perles de mon sang se fondent dans la vaine glaise de ce monde. Je les regarde s'infiltrer avec difficulté dans les interstices de la terre desséchée. Aurai-je assez de sang pour combler ces crevasses ?

Au-dessus de moi, l'ampoule brille toujours.

Je la vois à peine désormais. Ma vue se brouille. Les traînées de sang qui ornent mes bras se font de plus en plus sombres. La tristesse qui me sert le cœur commence à s'estomper.

Je les entends qui marmonnent derrière la porte. Leur voix est si peu mélodieuse, si rustre. En projetant ma conscience vers eux, je vois leur corps trapu sans beauté, leurs yeux mornes et leur âme fugace, et je me demande comment Zeus a pu imaginer faire de ces enveloppes vides les dignes descendants des Dieux ?

Il n'y a rien de divin chez ces créatures. Elles ne nous ressemblent que de très loin, des pâles copies façonnées dans la boue impie du règne animal.

Et pourtant, j'ai aimé ces « pantins » comme mes propres enfants au point de prostituer mes filles pour assouvir toutes leurs aspirations créatives, de viles et inutiles tentatives pour la plupart.

Je me souviens de ces mots de Michel Angelo, que seule son intelligence lui avait inspirés : « Le plus grand danger pour la plupart d'entre nous n'est pas que notre but soit trop élevé et que nous le manquions, mais qu'il soit trop bas et que nous l'atteignons. »

Comme il avait bien pressenti le drame de l'Homme, ce manque d'ambition, cet enfermement dans le réel.

De même, ma mémoire est encore imprégnée de cette phrase de Léonard de Vinci, mon plus beau réceptacle :

« La science de la peinture est tellement divine qu'elle transforme l'esprit du peintre en une espèce d'esprit de Dieu. »

Léonard, mon merveilleux amant. Il me suffisait d'effleurer sa fibre pour qu'il s'enflamme, et que son esprit tel un volcan, expulse mille idées géniales. Il n'a aimé que moi, m' a offert son corps, son cœur et son âme. Je n'ai jamais plus entretenu depuis de feu plus fabuleux que le sien.

Le rêve de Zeus de voir l'homme toucher du doigt celui des Dieux n'aura tout de même pas été si utopique, quelques-uns ont tutoyé les cieux, même s'ils sont trop peu nombreux.

Et quelques siècles après Marcel Duchamp dira : « J'aime le mot "croire". En général, quand on dit *je sais*, on ne sait pas, on croit. Je crois que l'art est la seule forme d'activité par laquelle l'homme en tant que tel se manifeste comme véritable individu. Par elle seule, il peut dépasser le stade animal parce que l'art est un débouché sur des régions où ne dominent ni le temps ni l'espace. Vivre, c'est croire ; c'est du moins ce que je crois. »

Il déclarera aussi que l' « Art est mort », et le rapprochera un peu plus de la création divine en lui conférant l'archétype des attributs divins, car ce qui est mort l'est pour l'éternité.

J'ai froid. Des frissons tantôt subtiles, tantôt brusques, secouent mon corps fragile. Mon sang s'écoule de plus en plus chichement. Il s'accumule autour de la plaie, il coagule et forme des perles de plus en plus replètes.

La terre qui était si sèche se fait poisseuse contre mes genoux.

Je n'aurai bientôt plus rien à prodiguer.

Zeus m'a fait don de sa semence divine afin que j'enfante de ma mémoire des filles superbes modelées dans l'angoisse morbide de l'Humanité, des fées éthérées qui devaient insuffler une part divine à ceux que le néant terrifiait le plus... grâce à mes enfants les faibles d'esprit sont devenus des artistes, la peur de l'ultime échéance s'est muée en démiurge de magnificences.

L'Art est le seul moyen de conjurer la mort pour les simples mortels.
C'est la mémoire des Dieux.

C'est moi, Mnémosine.

Je plonge mes mains dans la terre ensanglantée. Elle est chaude, douce et rugueuse à la fois. Je pétris cet argile mortifère avec le peu de force qu'il me reste.

Je sens l'espoir renaître dans le cœur de mon amant,

Le beau Zeus est encore vivant...

la flamme que je croyais pour toujours éteinte se ranime.

Sans plus d'attache, qu'une étoffe dans le vent.

l'imagination se nourrit de mon désert bondé

De ce terrible abîme,

De mon bric-à-brac, de mon vice et de ma compassion.

La vérité qui scintille dans la fange

me suggère de fuir vers l'avant

Et de me méfier du passé.

Elle m'apprend que le plus grand des hommes

Est encore loin du divin,

Elle sous-entend, je le sais, que c'est une bonne chose.

Moi Mnémosine, je vais vers la « Renaissance »,

Je saigne à tous les vents et me purifie...

Mon sang se désolidarise de la mère nourricière et se met à flotter, tel un crachin pourpre, plus pur que jamais, composé d'une infinité de petites perles toutes différentes, toutes magnifiques. Mes petites muses, mes filles chéries ressuscitées.

Je les regarde s'éloigner, s'émanciper au gré des vents. Elles n'auront de cesse, je le sais, de chercher l'esprit fécond qui saura les aimer et de cette union naîtra encore et toujours cette expression magique de l'angoisse morbide qu'est l'Art.

Autrement dit, Moi Mnémosine, la mémoire des Dieux...

... Déesse dispensatrice d'illumination, fille de l'union incestueuse d'Ouranos, dieu du Ciel, et de Gaia, la Terre, amante de Zeus et mère des neuf muses, Calliope, Clio, Erato, Euterpe, Melpomène, Polymnie, Terpsichore, Thalie et Uranie.

FIN

La Petite possédée

(Jonathan Harker)

À l'attention de :
Monsieur Winslow McReady,
Directeur du *Tulip Home*,
établissement d'enseignement pour jeunes sourds et muets,
Galway – République d'Irlande

Dublin, ce 9 novembre 1966

MONSIEUR le Directeur du *Tulip Home*,

Je vous jure sur mon honneur que je vous attaquerai en justice très bientôt – moi-même, Herkimer Nutley, psychologue irlandais, honorablement connu, respectueux des traditions séculaires de notre pays et ardent défenseur de sa morale sociale et religieuse.

Nous autres, les vrais citoyens de l'Irlande républicaine et fidèles très actifs de l'église catholique romaine, nous avons passé des années à moraliser notre pays. Je commence, pour ma part, à entretenir de fructueux contacts avec les Irlandais émigrés aux États-Unis d'Amérique et jusqu'en Nouvelle-Zélande, c'est pourquoi vos soi-disant relations émanant de ces mêmes pays ne m'impressionnent absolument pas. D'ailleurs, quelque chose me dit que je vais bientôt gagner beaucoup d'argent grâce à vous et que vous en serez bientôt réduit, non seulement à m'enrichir de quelques dommages et intérêt sonnants et trébuchants, mais encore – et surtout ! – à me présenter des excuses publiques, ainsi que doit le faire toute personne malhonnête ou immorale contrainte par voie de justice à reconnaître ses torts.

Pourquoi faites-vous cette tête-là ? Car je l'imagine sans peine. Vous croyez peut-être que je divague, que je lance des menaces en l'air ? Eh bien, si vous êtes aussi inconscient que vous en avez toujours l'air, vous en serez pour vos frais, au sens propre comme au figuré !

En ce moment, j'ai pour patiente Mildred O'Connor, la fille unique d'un couple d'Américains très riches et très influents. Le père fait souvent la pluie et le beau temps à Wall Street et la mère a conservé beaucoup d'amies très influentes au sein de la congrégation des Sœurs du Petit Matin. Comme vous êtes payé pour le savoir, il s'agit d'une société très écoutée au sein de l'église catholique, du fait des très nombreuses obligations que celle-ci peut lui avoir conservées.

À mon humble avis, les Sœurs du Petit Matin pourraient amplement suffire à bouter hors de notre pays une école aussi peu digne et, disons le mot, aussi dépravée que la vôtre. Mais non : elles restent honnêtes et charitables. Elles ne veulent ni votre ruine ni votre disparition, seulement que votre établissement fasse preuve de l'humilité et du bon sens nécessaire à la poursuite de sa mission, suffisamment noble, certes, pour être saluée : l'instruction des jeunes sourds et muets. À condition toutefois que ladite instruction, au sens pratique du terme, se double, comme il se doit, de l'instruction morale qui, elle, fait cruellement défaut à l'enseignement – donc, à la formation – des maîtres du *Tulip Home*.

N'ayant pas la prétention, quoique fidèle catholique, d'égaliser ces dames en sainteté, j'aurai, pour ma part, beaucoup moins de scrupules : j'obtiendrai, comme je vous l'ai signifié, la fermeture pure et simple de votre établissement, la moindre des accusations que je puisse porter contre lui n'étant pas les dramatiques insuffisances pédagogiques dont il a toujours fait preuve vis-à-vis de ses malheureux élèves, inscrits sur ses listes par des parents soit complètement inconscients, soit trompés par vos fallacieuses manœuvres publicitaires.

Ce que je viens d'écrire, je vous l'ai déjà signifié de vive voix, deux semaines plus tôt. Pourquoi alors m'avez-vous regardé comme si j'étais fou ? Ça vous semble bizarre qu'une jeune fille sourde de naissance ait beaucoup plus besoin d'un analyste que de prétendus maîtres de langues ou de sciences ?

Apprenez donc pour votre gouverne, Monsieur le Directeur du *Tulip Home*, que Mrs Annabella O'Connor, mère de Mildred, s'est émue auprès de moi – et des autorités – des mœurs pour le moins scandaleuses que vous encouragez dans votre établissement. Je ne citerai que cette intolérable mixité que vous avez instituée dès la fondation du *Tulip Home* en 1945. Certes, la famille de Mildred a pu, un an auparavant, être influencée non seulement par la publicité fallacieuse et les parents inconscients auxquels je faisais allusion plus haut, sans oublier le fait que notre malheureux pays est, hélas, peu équipé en écoles spécialisées pour les sourds et muets. Vous avez su profiter de cette déplorable carence pour offrir aux familles ainsi éprouvées et désorientées des services aussi douteux que ruineux. C'est très habile de votre part. Malheureusement pour vous, vous trouvez maintenant sur votre chemin un homme de science épris de morale et de justice, qui s'est juré de détruire votre œuvre malfaisante, combattant ainsi et l'immoralité et l'irresponsabilité.

Je me doute que vous n'êtes en rien convaincu par mes arguments. Laissez-moi donc vous apporter quelques informations supplémentaires.

Il se trouve que, dans la nuit du 30 avril dernier, la jeune Mildred O'Connor s'est réveillée en hurlant, épouvantée, parce qu'elle avait rêvé que l'un de ses camarades masculins abusait d'elle. Votre surveillant, Mr Jonathan Harker, a reconnu le fait et s'est justifié en parlant de cauchemar. Mildred, quant à elle, a fait appel à sa bonté naturelle, très remarquable pour son jeune âge, en parlant d'une intervention de ces fées qui, selon une légende populaire régionale, hantent les *moors* qui entourent le *Tulip Home*.

Vous conviendrez, je pense, qu'il s'agit là d'un cas délicat de nature à provoquer une trop forte émotion à une jeune fille, sourde de surcroît, donc extrêmement vulnérable. Il est vrai que le dortoir des jeunes filles est séparé de celui des jeunes garçons, mais aucune personne dotée d'un minimum de sagesse ne peut considérer un simple couloir de séparation, et même deux portes fermées à clé, comme une garantie suffisante pour la décence et les bonnes mœurs. Je reconnais en outre, et sa famille aussi, que Mildred a reçu des soins diligents et adéquats pour les deux ecchymoses qu'elle présentait à la poitrine et la trace de morsure, légère mais évidente, visible au bas de son cou. N'en demeure pas moins un trouble psychologique profond, que j'ai dûment constaté lors de mes examens.

Autre exemple : Mildred a toujours eu peur, même petite, des jeunes garçons et de leurs jeux brutaux – que vous préférez appeler “virils”. C'est pourquoi elle n'a pas manqué de s'offusquer vivement de voir, un après-midi, une quinzaine d'entre eux revenir du lieu que vous appelez “terrain de sports” de votre école, tous dans un état de saleté repoussante, – couverts de boue qu'ils étaient tous – mais surtout dans une tenue qui laissait leurs bras et surtout leurs jambes découverts, puisqu'ils n'étaient vêtus que de maillots à manches très raccourcies et de ces caleçons blancs

presque transparents que Mr Jonathan Harker – encore lui, employé à cette heure comme moniteur de rugby – s’obstine à appeler des “shorts”. Lui-même, d’ailleurs, n’était alors pas plus vêtu que ses jeunes élèves, ce qui est un scandale supplémentaire : comment un maître peut-il se permettre de s’exhiber ainsi en sous-vêtements devant une innocente jeune fille ? Qui plus est, elle ne fut alors pas seule à avoir la surprise de ce déplorable spectacle, très révélateur de la mentalité de votre établissement.

Mildred, ainsi que plusieurs de ses compagnes, parle, depuis ce jour, de fées ayant emporté les vêtements des garçons et du moniteur, afin de les ridiculiser aux yeux des autres élèves et professeurs du *Tulip Home*. Parlons plutôt ici d’exhibitionnisme fort mal excusé, tout à fait de nature à troubler notablement des adolescentes pubères. Comme si les jeunes garçons et leur moniteur ne pouvaient disposer d’un local, de préférence séparé du reste de l’établissement, pour se changer, quitte à revêtir leurs tenues dites “de sport” au moment de leur entraînement et se rhabiller ensuite conformément aux règles de la décence ! Mais ce mot, semble-t-il, ne fait partie ni du vocabulaire de Mr Harker, ni des usages du *Tulip Home*.

Dernier exemple : Mildred, lors de la traditionnelle fête de votre école précédant chaque année les vacances d’été, avait décliné l’offre qui lui avait été faite de participer à un spectacle de danse. Pourtant, elle s’avouait fascinée autant qu’effrayée par la robe que l’on voulait, à cette occasion, lui voir porter : une robe de fée, en apparence décente car couvrant les bras jusqu’aux mains, le buste jusqu’au cou et les jambes jusqu’aux pieds. Elle demeurait, cependant, un habit qu’aurait délaissé même une femme de mauvaise vie, du fait qu’il était composé de voiles plus ou moins diaphanes superposés, aptes à ménager – et c’est là l’objet d’une légitime indignation – de coupables transparences, laissant révéler ou, du moins, imaginer les formes que peut prendre le corps d’une jeune fille en pleine puberté.

Quand on pense que des garçons du même âge ont pu être les spectateurs pour ainsi dire privilégiés d’un spectacle aussi impudique, j’en frémis de dégoût ! Il est fort heureux que Mildred, très intelligente pour son sexe et ses 15 ans tout juste révolus, ait catégoriquement refusé de se prêter à cette révoltante exhibition, sans quoi elle en fût ressortie encore plus perturbée qu’elle ne l’est actuellement.

Autre conséquence fort regrettable : sa mère ne croyait pas aux fées et n’était nullement superstitieuse. Une nuit cependant, elle s’éveilla ruisselante de sueur et, comme un animal blessé, elle rampa jusqu’à la salle de bains pour souiller le sol d’épaisses vomissures noires. Dans le même temps, Mildred fut victime du même malaise. Cet incident, que vous avouez connaître dans tous ses détails, puisqu’il a nécessité l’intervention d’un médecin, démontre, s’il en est besoin, la nocivité de votre établissement et même son insalubrité notoire, puisqu’un tel lieu est capable d’influencer de façon particulièrement néfaste le corps et même l’esprit de ses pensionnaires, sans parler de leurs familiers !

Dernièrement, Madame O’Connor me fit cette confidence :

— J’ai fait un rêve horrible, docteur. J’ai rêvé de ma fille. Je la voyais parfaitement, j’aurais pu la toucher. Elle était dans son lit, dans cet horrible dortoir du *Tulip Home* et elle prenait des leçons de sorcellerie. Parfaitement ! Je la voyais procéder, avec l’aide de quatre de ces dames, à des exercices de métamorphoses sur son propre corps. Tantôt, elle se changeait en batracien, tantôt en serpent ! À la fin, elle manquait d’étouffer sous ces horribles efforts. Ma pauvre petite fille ! Toute la nuit, elle a crié mon nom et moi le sien. Mais nous ne nous entendions pas, ce qui rendait ce cauchemar encore plus insupportable. J’ai cru mourir en l’appelant ! À la

fin, j'ai dû m'évanouir pendant mon sommeil. Inutile que j'aïlle en parler au personnel de cet établissement maudit de Dieu : ils me prendraient tous pour une folle ! Mais vous, au moins, vous savez que ce n'est pas le cas. Je suis allée consulter le curé de ma paroisse, il m'a prédit le suicide de Mildred si je ne la retirais pas immédiatement ! C'est pourquoi je l'ai fait tout de suite, pour ne vous mettre au courant qu'ensuite...

Madame O'Connor, qui est une sainte femme, n'a donc plus rien à faire avec vous ni avec votre personnel, notamment avec ce Mr Harker, qu'elle accuse d'invoquer les esprits. Quoi qu'il en soit, je dois constater une forte altération de l'état de santé de Madame O'Connor et de sa fille Mildred, qui ont pris désormais la dégoûtante habitude de manger des mouches, des sauterelles, voire des vers de terre. De surcroît, elles semblent avoir acquis une souplesse et une agilité tout à fait anormales des membres inférieurs : elles passent leur temps à sauter en l'air, passant de la position accroupie à de brusques détentes des jambes.

Mildred ayant fait le même cauchemar que sa mère, cela n'a rien d'étonnant. Voilà donc à quoi conduit la promiscuité, l'impudeur et l'irréligion qui, au *Tulip Home*, ont force de règlement !

Dieu soit loué, ces cauchemars ont cessé mais leurs séquelles demeurent ! J'entends les utiliser comme preuves dans le procès que je compte vous intenter. Je ne vous salue pas.

Herkimer Nutley,
Docteur en Psychanalyse,
Honnête citoyen irlandais.

À l'attention de Monsieur Harkimer Nutley,
Docteur en Psychanalyse
à Dublin – République d'Irlande

Galway, ce 12 novembre 1966

DOCTEUR,

Je vous remercie de votre récent courrier qui m'a éclairé encore davantage sur un fait que je connaissais déjà : l'état de folie avancée de Madame O'Connor.

Le soin qu'elle m'avait confié de sa fille Mildred ne pouvait être, dans ces conditions, qu'une mesure de salubrité, afin de préserver la santé mentale de la jeune fille. Or, j'ai été contraint de constater, à ma grande tristesse, que Mildred était contaminée, si je puis dire, par l'existence que sa mère a dû lui faire mener jusqu'ici, dérégulant par le fait même l'esprit de la pauvre enfant, déjà fragilisée par son état de surdité.

Bien entendu, j'aurais moi-même procédé au renvoi de Mildred, à mon vif regret, si sa mère, conseillée par son confesseur et par vous-même, n'avait pas devancé mon souhait, la folie de la jeune fille faisant courir à ses camarades des risques que vous ne semblez même pas imaginer, en dépit de toute votre science.

En effet, sachez tout d'abord que, durant la plupart des nuits où Mildred fut victime de ce que j'appellerai des "transes", elle ne dormait pas, ce qui exclut le terme de "cauchemars" que vous accordez à de telles crises de folie. Mildred ne dort

jamais et sa mère non plus, de peur de rêver : c'est Mildred elle-même qui me l'a confié.

Je ne reviendrai pas sur les incidents que vous avez si bien décrits, survenus durant ces trances. J'ajouterai seulement que rendre la mixité et ce que vous appelez la "promiscuité" dans mon établissement relève, sinon de la folie, du moins de la sottise. Vous constaterez que, comme vous, je n'ai pas peur des mots. La mixité, qui se déroule dans un climat de décence extrêmement sain et qui favorise, outre la pédagogie, l'émulation entre les élèves du *Tulip Home*, n'est pas plus responsable des trances de Mildred que la consommation des épinards ne donne une force surhumaine, contrairement aux assertions d'un dessin animé bien connu. C'est en effet à ce contexte que j'assimile vos propres allégations.

Je regretterai Mildred, que je ne pouvais plus garder, redoutant ses mauvaises crises caractérielles pendant la journée et ses trances pendant la nuit. Elle ne travaillait plus en classe, ne mettait même plus le pied dehors, négligeait sa tenue et sa propreté, au point que sa fréquentation devenait intolérable à ses camarades et à ses professeurs. Tout la terrorisait et elle finissait ainsi par terroriser tout le monde. Vous me menacez d'un procès ? Cela ne me fait pas peur. J'irai jusqu'au bout pour prouver ma bonne foi. D'ailleurs, n'importe quel magistrat ne pourra que constater l'état de folie de votre cliente et de sa fille.

Parlons également du vôtre et des bien vilaines pensées qu'il vous inspire. Vous me dites ne pas être superstitieux mais on s'y tromperait en lisant votre lettre ! D'ailleurs, si vous avez été le témoin direct des trances de Mildred, en tant que psychologue attaché à sa famille, vous n'avez pu manquer de constater combien sa conduite en général demeurait spéciale, pour ne pas dire équivoque, dès que, la crise apparemment finie, elle prenait conscience de la réalité autour d'elle. Sa mère elle-même, si elle n'avait pas été la plus folle – ou la plus possédée des deux –, était le témoin privilégié des crises de démence de sa fille lors des visites hebdomadaires des parents des pensionnaires. Je puis également compter sur le témoignage d'autres parents, qui ont vu bien des fois la jeune fille, visionnaire et jalouse, qui, pendue aux jupes de sa mère, la suppliait de "Faire cesser l'enchantement". Un tel langage monopolisait toute l'attention des témoins, leur donnant à penser qu'il s'agissait bien d'une affaire de possession, ainsi que j'en ai parlé plus haut.

Quel remède apporter à une pareille situation, à présent ? Mildred a quitté le *Tulip Home* dans un état de transe presque continu : les pupilles dilatées à cause de ses insomnies, le corps malmené par ses propres privations puisqu'en mangeant, elle n'arrivait même plus à tenir sa fourchette, ce qui l'empêchait de se nourrir convenablement... Quand un de mes surveillants tentait de lui donner la becquée, comme à un bébé, elle lui jetait au visage le contenu de son assiette ! En classe, elle faisait une fixation obstinée sur ses prétendus cauchemars... Pauvre enfant, je ne la plaindrai jamais assez ! Car elle est plus à plaindre qu'à blâmer, vu l'existence que sa mère, folle à lier, je le souligne, lui fait mener !

Votre intervention en tant que psychologue n'a fait, semble-t-il, qu'empirer les choses. Vos partis pris et vos accusations ridicules ne guériront pas vos patientes, docteur. Votre manière de les soigner me fait, quant à moi, émettre des doutes sérieux sur vos capacités professionnelles, tout comme vous en émettez au sujet des capacités éducatives et pédagogiques de mon personnel. Ce n'est là qu'un juste retour des choses.

Pour finir, je vais ajouter un commentaire au sujet des fées, puisqu'il en est question à plusieurs reprises dans votre lettre. J'y crois encore moins que vous, soyez-en sûr. Je le regrette pourtant, parce que je préférerais avancer ce genre

d'explication plutôt que d'accuser Mildred et sa mère de démence profonde. Mon surveillant et professeur d'éducation physique, Mr Jonathan Harker, n'aurait eu alors qu'à tresser des couronnes de buis en guise de contre-sorts, afin de "guérir" Mildred, qu'il a toujours affectionnée comme sa propre fille. Mais comment voulez-vous qu'il eût pu agir ainsi face à une petite folle qui accumulait tous les vices, en surplus de sa violence latente et de sa saleté permanente ? Mr Harker a lui-même été choqué de découvrir Mildred dans le vestiaire des garçons le jour où, revenant d'un match de rugby qui les opposa à l'équipe d'un collège de Galway, il a dû défendre les malheureux jeunes rugbymen contre une petite furie libidineuse qui a réussi à baisser – je devrais dire : "à arracher" – leurs shorts à quatre d'entre eux pour se livrer ensuite à des attouchements intimes, avant qu'ils fussent revenus de leur surprise et que leur maître pût intervenir ! Vous faites vous-même allusion à cet incident, bien que vous le présentiez à votre manière, sans y ajouter les faits tels qu'ils se sont produits.

En cette époque tourmentée, seuls des témoins impartiaux peuvent rapporter la vie de mon établissement et confirmer sa dignité et son bon renom. Je ne doute pas que la mixité ne finisse pas s'imposer dans toutes les écoles irlandaises – j'en parle, puisque vous en parlez ! En outre, si je dois compter sur les fées pour que la réputation du Tulip Home soit établie avec toute la justice désirable, je prie pour qu'il en soit ainsi.

C'est ainsi, docteur, que mes amies les fées et moi-même vous saluons respectueusement.

Winslow McReady,
Directeur du *Tulip Home*,
Ami des fées.

FIN

Le Visage de l'ange

(Pierre Jean Brouillaud)

C'était un personnage dégingandé dont l'œil ne restait jamais au repos. Vêtu de noir, il avait quelque chose d'un clerc, y compris la tonsure. Á l'auberge des Quatre Chemins, le jour déclinait derrière les rideaux rouges et blancs quand l'homme commença son récit.

« Moi, je suis allé vers l'ouest, dit-il. Il me restait une demi-lieue à parcourir pour atteindre le cimetière où mes ancêtres reposent. Dans le ciel de cette fin d'après-midi, des nuages violacés traînaient leur ventre lourd sur les champs où se découpaient à contre-jour des chênes étêtés. J'avais perdu beaucoup de temps. Arriverais-je avant la nuit ?

Le soir me surprit au milieu d'une lande désolée que les oiseaux eux-mêmes avaient abandonnée, car, entre les ajoncs, ils ne trouvaient pas place pour leurs nids. Rien qu'une brume âcre qui fanait les dernières fleurs jaunes. Elle faussait les distances et rendait encore plus inquiétantes les silhouettes hérissées des buissons.

Une nuit sans lune finit d'oblitérer le paysage. Je ne trouvai plus le sentier. Les épines accrochaient mes vêtements ; quand je voulais me dégager, elles me blessaient les mains.

L'obscurité s'épaississait encore. Je poursuivais ma route quand un cri monta dans la brume. Un hurlement vrillait le ciel, qui me glaça le sang. Il venait de la gauche, du côté où je me dirigeais. Du côté du cimetière. Les hommes loups ! Ils partaient en chasse, à la recherche de quelque victime isolée. Pour l'heure, ils tournaient entre les tombes, où brillaient leurs yeux de nyctalopes, tous leurs sens aiguisés par le désir, reniflant les effluves de la nuit qui leur portaient une odeur de chair palpitant dans le voisinage, la mienne. Un rictus abominable découvrait leurs crocs. La faim bandait leurs muscles, hérissait leur toison brune. D'un bond, ils franchissaient le mur du cimetière aux pierres disjointes et fonçaient vers leur proie.

Comment échapper à leurs sens exacerbés, à leur insondable appétit ? Faire demi-tour ? Me cacher ? Où trouver un abri sur cette terre ingrate ? Á dix lieues à la ronde, ils me repèreraient. Á défaut de proie saignante, n'allaient-ils pas jusqu'à déterrer les cadavres pour les dévorer ?

Toutes les terreurs de mon enfance nourrie des récits de veillée me remontaient à la gorge, paralysaient mes membres. Je balbutiai d'interminables chapelets de prières, épuisai ma réserve de patenôtres, dans la mesure où mon cerveau enfiévré ne les avait pas oubliées. Je me signai dix fois, vingt fois.

Les hurlements se rapprochaient, inexorablement. Détaler à toutes jambes ne servirait à rien. Ne touchant pas terre, les hommes loups couraient beaucoup plus vite que moi. Dans un instant, ils me rattraperaient. Ils allaient fondre sur leur victime. De désespoir, je me tordais les mains.

Je trébuchai, tombai dans un fossé où stagnait l'eau de pluie. Là, je me recroquevillai. Y rester ? Ce trou gluant, malodorant était-il ma dernière chance ? Allait-il me dissimuler à leur vue, à leur flair ? Ou bien me livrer sans défense à l'horreur ? Abri dérisoire que ce cloaque ! Mais je n'avais plus la force d'en sortir...

Ils arrivaient ! Ils étaient là ! Sur moi ! Plus noirs que la nuit contre laquelle ils découpaient leurs membres musculeux et velus, leurs mufles hirsutes. Seuls

perçaient les yeux où luisaient des flammèches verdâtres. Des yeux comme des feux follets. Les gueules vomissaient un souffle brûlant avec un bruit de forge. Je vis la langue d'un rouge sombre, phosphorescent qui léchait des babines bleuâtres.

Sur moi les mâchoires claquèrent...

Et je m'aperçus que j'avais été le jouet de mon imagination affolée. À proximité, il n'y avait pas trace d'hommes loups.

Les cris, s'ils étaient bien réels, s'éloignaient.

Je m'extirpai enfin.

Le vent se levait. Glacé, il me frappait au visage. Il charriait une puanteur de charogne. Non, pas parce qu'il venait du cimetière. Ce qu'il véhiculait, c'était l'odeur des hommes loups. Alors je mesurai ma chance. Puisque le vent soufflait dans ce sens, il me soustrayait au flair de mes poursuivants.

De fait, les cris ne tardèrent pas à se déplacer vers la droite, vers l'étang du Grand Duc où les monstres allaient chaque nuit éteindre leur soif immodérée.

Je tombai à genoux.

Ayant mesuré ma honte, je finis par maîtriser ma frousse. S'ils ne retrouvaient pas ma trace, les monstres, par dépit, regagneraient le cimetière pour assouvir leur faim sur les cadavres. On découvrait parfois des tombes ouvertes, des cercueils forcés, vides, à l'exception de quelques ossements rongés, de quelques miettes. Dans l'égoïsme de la peur qui m'avait étreint peu auparavant, je leur aurais volontiers sacrifié les restes de mes ancêtres.

Si les hommes loups s'écartaient de mon chemin, j'avais une chance, bien faible encore, mais une chance d'atteindre la butte voisine et son calvaire où je me jetterais sous la protection de la croix.

Tout à coup, le ciel du côté de l'étang fut déchiré de lueurs souffrées qui déchiquetaient la silhouette des ajoncs. Le hurlement reprit, courut comme un incendie sur la lande. Ciel et terre s'en renvoyaient l'écho.

Alors apparurent, à la place de nuages, des formes en lambeaux sanguinolents qui s'étiraient, se contractaient, se tordaient les unes dans les autres, s'emmêlaient, semblant se dévorer pour se fondre au milieu des râles et des gémissements. Parfois, elles prenaient des contours reconnaissables. J'y voyais des serpents, des dragons qui crachaient leur feu, des taureaux à l'échine monstrueuse dont les cornes éventraient la nuit, des étalons cabrés, à la crinière de feu, toutes sortes de bêtes fabuleuses. La nuit criait toute la souffrance du monde en proie au mal et en attente de rachat. Vivrais-je encore assez longtemps pour ne pas succomber, la conscience lourde de tous mes péchés ?

J'avais échappé aux hommes loups. Était-ce pour tomber à l'heure de l'Apocalypse ? Je voyais la Horde. Ceux qui la voient, disaient les vieilles gens, n'ont plus qu'une heure à vivre. Cette fois, l'effrayant spectacle n'était pas le produit de mon imagination. À mes yeux exorbités, il persistait. Cette fois, je n'y couperais pas. Je l'avoue, mes cheveux se dressaient sur ma tête. Et, malgré la fraîcheur de la nuit, la sueur ruisselait le long de mon échine. Mes jambes avaient à nouveau des faiblesses. Je serrais les dents pour ne pas les entendre claquer.

Enfin, je crus voir une clarté dans un coin du ciel, lueur jetée par la lune qui restait voilée.

Lentement, la Horde se déplaçait vers l'ouest. Bientôt, le tumulte s'atténua, s'espaça, pour enfin s'évanouir. Ce n'était pas à moi qu'il en voulait. Le ciel, sans étoiles, s'étendait, gris noir derrière le rideau de brume. Outre la clarté qui persistait à l'est, au niveau de l'horizon, une lueur blanchâtre, surgie de nulle part paraissait se

mouvoir dans ma direction. Je rassemblai mon courage pour affronter cette nouvelle épreuve.

Une forme sortit de la brume. Elle jetait des reflets d'argent. Je distinguai le corps, puis les ailes. Je reconnus celui dont la Horde avait sans doute annoncé la venue, l'ange de la mort. Et, curieusement cette fois, je ne ressentais aucune panique.

— Que me veux-tu ? lui demandai-je d'une voix dont la fermeté me surprit moi-même. L'heure est-elle arrivée ?

— Oui, me répondit-il.

— Je suis prêt.

Bizarrement, il était vêtu de blanc, à la manière d'un chevalier. On aurait dit qu'il portait une cuirasse, mais celle-ci semblait être d'une extrême légèreté. Sur la tête nue brillaient ses longs cheveux blonds. Il reprit :

— Ceci n'est que notre première rencontre. Je te laisse donc une chance. À une condition : nous allons nous battre.

Un combat avec l'ange ! Quelle chance avais-je de l'emporter ? L'entreprise était désespérée.

— Si tu gagnes, dit-il, tu obtiendras un sursis.

— Pour combien de temps ?

— Jusqu'à notre prochaine rencontre.

— Et à ce moment-là ?

— Tu auras une seconde chance, puis, si tu gagnes, une troisième qui sera la dernière.

— De combien seront espacées nos rencontres ?

— Aucun mortel ne sait à l'avance quand il me trouvera sur sa route. Acceptes-tu ?

Si faible que fût ma chance, pourquoi ne pas la tenter ? J'avais vaincu la peur. Fort de cette victoire, je relevai le défi. Si formidable que fût l'adversaire, il avait pris forme. Une forme qui, somme toute, n'était pas inhumaine. Je pouvais me mesurer à lui, même si mes chances de l'emporter restaient infimes. Je succomberais, mais, dans cette lutte, j'aurais, avant de périr, gagné le respect de moi-même, racheté mes erreurs et surtout mes lâchetés. L'adversaire était digne de moi, étais-je digne de lui ? Comment le savoir si je n'engageais pas le combat ? Jamais je n'ai éprouvé comme à ce moment-là une furieuse envie de vivre. La bête en nous qui s'accroche de toutes ses griffes, de toutes ses dents.

— J'accepte. Que Dieu me vienne en aide !

— Prépare-toi.

L'ange recula. Je ne dirai pas qu'il fit quelques pas en arrière, car il ne touchait pas terre. Comme pour éviter de m'éblouir et ménager un semblant d'égalité, il réduisit l'éclat de sa silhouette. À vrai dire, dès le premier engagement, j'entrais dans le halo qui l'entourait et qui, désormais, nous baignait tous les deux.

Le combat fut d'une extrême violence. D'autant plus que je parvenais pas à voir le visage de l'ange. Je ne voyais que sa chevelure. Elle jetait des lueurs plus vives que le halo où s'inscrivait notre corps à corps et elle faisait vibrer sur mes mains des lunules d'argent. J'étais encore robuste à l'époque. Les multiples épreuves que j'avais traversées – le ciel ne m'avait rien épargné – avaient endurci ma carcasse. Voyant que je résistais, je crus repousser encore mes limites, je me sentis possédé par une volonté effrayante, malsaine, impie, de sauver ma misérable peau et, – pourquoi ne pas l'avouer ? – par un désir de vaincre où dominait l'orgueil.

Mon adversaire avait pour lui toute la force de l'au delà. Et il était difficile à saisir. Il vous glissait entre les doigts. Tour à tour, il pesait le poids du plomb ou celui de la plume. Il se dégageait de son corps un froid qui, de toute manière, vous faisait lâcher prise. Et même quand il ne pesait rien, sa poigne était de fer. Il me pliait comme vannier un brin de jonc. Cent fois j'ai cru qu'il m'avait brisé l'échine, rompu la nuque, écartelé. Mais non. Je résistais. J'avais le sentiment qu'il ne poussait pas jusqu'au bout son avantage. Conscient de sa supériorité, certain de gagner, il faisait durer l'épreuve. Je compris alors ce qu'il attendait de moi : que je crie grâce, que je capitule, que je reconnaisse ma défaite. Au lieu de me tuer, ce qui lui eût été facile, il voulait que j'accepte, que je sollicite ma mort.

Devant la puissance d'un tel adversaire, mes forces m'abandonnaient. Ma volonté fléchissait. La cruelle conscience de mes péchés, qui me taraudait, l'affaiblissait encore. J'allais succomber. D'une dernière prise irrésistible, l'ange m'avait jeté à terre. Le froid de la mort me gagnait.

Alors je vis le visage de l'ange. Ou plutôt je vis le mien, car l'ange avait pris mes traits. Je compris que j'étais perdu. Qui ne l'aurait fait ? Je récitai une dernière prière, plus vibrante encore.

Aussitôt, je me trouvai seul sur la lande. Le jour pointait. La brume se levait. Mon adversaire avait disparu. Depuis cette aventure, il ne s'est pas manifesté.

Mais le sursis court encore. Vienne l'heure de l'ultime rencontre, je suis prêt. »

Un coup de vent ouvrit la fenêtre sur la nuit, fit battre les rideaux, souffla les bougies qui grésillèrent.

Le silence se fit autour de la table. L'ange passait.

FIN

BIOGRAPHIE DES AUTEURS

Alfredo Àlamo est né à Valence, Espagne, en 1975. Il a été publié sur plusieurs sites spécialisés comme Axxón, TauZero, Qlipoth, May-Cro, Ciencia-Ficción et Alfa Eridiani aussi bien que dans des revues « papier » comme Fobos, Revista 800, Artifex, ou Parnaso.

Ses histoires ont également été sélectionnées pour les anthologies Visiones 2004 et 2005, Fabricantes de Sueños 2005 (un choix de l'Association Espagnole de Fantastique, Science-Fiction et Terreur des meilleures histoires parues dans l'année), anthologies très appréciées en Espagne.

En Argentine, sa nouvelle Masas est récemment parue dans Mañanas en sombras, une anthologie des plus fameux auteurs espagnols. Il est aussi scénariste d'une BD régulière en 2/3 images : « La legion del espacio », chez Ciencia-Ficción et maintient un blog littéraire.

Alfredo a commencé à écrire des poèmes dès l'enfance et s'y consacre encore aujourd'hui. Il a été finaliste du concours de poésie de science-fiction de Ciencia Infusa en 2003, avec Alfredus Eléctrico et a reçu le prix Ignotus 2004 pour son Apocalipsis Relativo. On peut ajouter que c'est un fanatique de basket-ball, de aïkido et de bière irlandaise, même si cette dernière passion est peu compatible avec les deux premières...

Maria et les mendiants (*Maria y los mendigos*) est traduit de l'espagnol par Pierre Jean Brouillaud. Ce texte, inédit dans sa version française, a été publié dans l'anthologie Visiones 2005 par l'AEFCFT (Association Espagnole de Fantastique, Science-Fiction et Terreur).

Angel Olivera Almozara, qui est âgé de 52 ans, travaille dans une agence de voyages. Il réalise des bandes dessinées, qu'il publie essentiellement dans des fanzines, ainsi que des travaux graphiques pour la ville de Cadix, en Andalousie, où il réside. Il a publié un roman et en a d'autres en préparation.

Né à Milan, en 1945, Antonio Bellomi œuvre depuis plus de quarante ans dans tous les domaines de la SF, comme écrivain, traducteur, anthologiste, responsable de collections. De toutes les collections qu'il a dirigées, celle qui a eu le plus de succès est certainement la version italienne de la série allemande « Perry Rhodan », qui a dépassé les 66 numéros. Il a collaboré à toutes les revues italiennes les plus importantes, tant en SF que dans d'autres genres. Nombreux sont ses textes de SF qui ont paru à l'étranger. Il est l'auteur de plus de 300 récits.

Sa nouvelle Chaud et froid (*Il diavolo e l'alchimista*) a été traduit de l'italien par Pierre Jean Brouillaud. Inédite « papier » dans sa version française.

> [A VOIR](#)

Claudio Biondino est anthropologue – promotion 1974. Il habite Buenos Aires. Il a toujours été passionné de fantastique et de science-fiction mais n'a commencé que récemment une carrière d'écrivain.

Sa nouvelle Une Affaire en souffrance (*El Testigo*), traduite de l'espagnol (Argentine) par Pierre Jean Brouillaud, est parue sur le site Axxón (n°161, avril 06).

> [Son blog](#)

Pierre Jean Brouillaud, qui a beaucoup roulé sa bosse et exercé plusieurs professions – dont celles de journaliste et de traducteur – a publié, en littérature générale, chez Calmann-Lévy, un roman (*Les Aguets*) et deux recueils de nouvelles d'inspiration fantastique (*La Cadrature* et *L'Angle droit*), avant de passer à la science-fiction. En 1975, il a fait paraître *Tellur* dans la collection « Ailleurs et Demain » (Robert Laffont).

En 1996, il a donné aux éditions La Geste un recueil intitulé *L'Oeil de pierre*.

Il a publié plus de 70 nouvelles dans de nombreuses revues françaises et étrangères. Ses novellae ont notamment paru dans *Antarès* et *Miniature*.

De 1987 à 1997, il a présidé INFINI, association des littératures de l'imaginaire d'expression française. Il s'est employé à développer les relations avec les littératures des autres pays d'Europe et a aussi publié, à ce titre, plusieurs traductions de l'italien, de l'espagnol et du portugais.

Les Soirées du Blue Buzzard, son recueil déjà paru en numérique en français et en italien aux éditions italiennes EDIZIONI SCUDO dans la collection « Longs Stories », va paraître en édition papier. Et en français !

> [Dernière publication](#)

Après des études de génétique, Lucie Chenu s'est tournée vers la littérature. Elle a écrit de nombreux articles, ainsi que des nouvelles parues dans divers recueils aux thèmes variés : *La Guerre*, *Éternelle Jeunesse*, *De Capes et d'Esprits*, *Il était 7 fois*, *Mystères et Mauvais Genres*, *Les Dames Baroques*, *Flammagories*, *Chasseurs de Fantômes*, « L »... Son premier livre, *Les Enfants de Svetambre*, est sorti chez « Rivière Blanche » (Black Coat Press). Toutefois, on la connaît surtout pour ses anthologies qui lui ont valu de recevoir deux fois le prix Bob Morane. Après (*Pro*)*Créations* (Glyph), *De Brocéliande en Avalon* (Terre de Brume) et *Identités* (Glyph), elle a dirigé en 2010 un premier ouvrage pour la jeunesse, *Passages* (Oskar), puis *Contes de Villes et de Fusées* (Ad Astra), qui réinvente les contes de fées, mais à destination des adultes.

Dans la droite ligne de *Carnaval*, sur le thème des Monstres et des Mythes, elle a récemment écrit *La Cité des Rebelles*, à paraître chez « Rivière Blanche » dans une anthologie-hommage à Graham Masterton.

> [Récente publication](#)

Emmanuelle Fredin est née le 5 novembre 1956, et intemporelle depuis plusieurs années... Bibliothécaire depuis plus de 20 ans, elle est spécialiste de littérature jeunesse et cinéma pour le jeune public. C'est vers l'âge de 14 ans qu'elle a découvert le fantastique avec *Un bébé pour Rosemary*, et l'anticipation-SF avec *Les Horls en péril* de B.R. Bruss. Quant à ses écrits, les premiers furent de la poésie. Parfois elle considère ces romans de « mauvais genre » comme une sorte de récits de voyage (genre littéraire qu'elle affectionne). Ce qui l'intéresse et l'inspire, c'est l'image, qu'elle soit animée ou fixe. Elle met en mots ces images qui défilent dans sa tête comme un film. En ce qui concerne le cinéma, elle a une préférence pour les films documentaires, d'animation... Elle joue de la viole de gambe dans un ensemble de musique renaissance. Ce qui l'intéresse et qu'elle aime : les corbeaux et rapaces, dragons et loup-garou, pirates et samouraï, arbres et son potager, l'Asie et surtout le Tibet. Les notions de transformation et métamorphose, de temps et d'impermanence, d'infini et de "non-hasard", les origines du monde... le roi Arthur, et surtout Alexandra David-Néel ! Elle ajoute : « J'ai aussi 3 filles pleines de talents, et 3 chattes dont une est trilingue au moins. »

Jonathan Harker, est né le 30 juillet 1923 à Galway (République d'Irlande). Sourd-muet de naissance, il est d'abord surveillant en 1945 dans une école spécialisée : le *Tulip Home*, puis y devient enseignant et finit par en prendre la direction en 1958. Toute sa vie, il s'est donc occupé de ceux qui souffraient du même handicap que lui-même.

Ayant pris sa retraite, Jonathan Harker est venu vivre en Bourgogne à partir de 1987. Il écrit depuis l'âge de vingt-cinq ans, mais n'a jamais été publié dans son pays, sans doute à cause de l'audace de certains de ses ouvrages. En effet, il a appris à considérer Dieu comme « une réalité en-dehors de toute forme de superstition, dégagée du merveilleux comme du mensonge. » C'est pourquoi ses sujets, romanesques et philosophiques à la fois, ainsi que la vision de l'au-delà qu'il présente dans l'une de ses meilleures nouvelles : *Le Rivage noir* (*The Shore In The Darkness*), peuvent être considérés comme de passionnantes curiosités littéraires.

Jonathan Harker est décédé le 6 août 2001.

Sa nouvelle *La Petite possédée* (*The Little Possessed Girl*) est traduite de l'anglais par Thierry Rollet (2001).

LI-CAM, auteure de littérature SF et Fantastique, est née à Lyon en 1970, ville dans laquelle elle réside toujours aujourd'hui.

Passionnée de littérature fantastique et SF, ses écrits traduisent ses questionnements sur la différence, la tolérance et la quête d'identité. Elle considère cette forme d'expression comme un pont entre son univers intérieur et la réalité de ce monde. Elle dit souvent que l'écriture représente pour elle « une planche de salut » à laquelle elle se cramponne, un instrument de compréhension qui lui permet de mieux appréhender les sentiments ambivalents et les paradoxes qui l'animent. Elle a été publiée dans *Khimaira*, *Borderline*, *Elegy*... Plusieurs de ses textes ont trouvé leur lectorat grâce à la collection de nouvelles graphiques « Petite Bulle d'Univers » chez Organic Editions. Récente publication : *La Muette* dans *Borderline* n°6 Spécial « Femme fatale », février 2007 ; *Lemashtu*, roman, éditions Griffes d'Encre, février 2009.

> [Sa plus récente publication](#)

Michaël Moslonka est tour à tour éducateur, poète, éditorialiste, auteur d'articles, de livres (*Elvis et la fille qui rêvait debout*, est sa 3^e parution) et nouvelliste. Depuis avril 2008, il est le correspondant pour *Nocturne*, le fanzine culte (fanzine québécois) en Europe. Il a rêvé un jour d'utopie. Aujourd'hui beaucoup de ses écrits s'inscrivent dans la dystopie. Son intérêt est de faire réfléchir ses lectrices et ses lecteurs sur le monde qui les entoure ou qui les entourera peut-être un jour (ou pas).

Ses plus récentes publications :

— *L'auberge de la discorde* (nouvelle) dans *Lanfeust Mag* n°125 - novembre 2009

— *Sa Majesté des ordures* (nouvelle) dans *Asile* n°2 - hiver/février 2010

— *Le Cœur sur la main*, épisodes 6 et 7 (feuilleton littéraire) dans *Nocturne*, le fanzine culte N°14 - février 2010

— *Au nom du père, du fils et des Affranchis*, (nouvelle) dans le numéro 21 de la revue *Reflets d'Ombres* - février 2010

> Son site : <http://pagesperso-orange.fr/EnfantDuPlacard/>

> [Dernière parution](#)

José Vicente Ortuño a 48 ans et vit dans la région de Valence (Espagne) ; c'est un lecteur " compulsif " de science-fiction, d'imagination et de terreur. Il a toujours aimé inventer des histoires pour s'endormir, au lieu de compter les moutons, ce qui l'ennuyait. Il est membre de la TerVa (Tertulia Valenciana), une des associations littéraires les plus actives d'Espagne. Il collabore à la publication Fabricantes de sueños, anthologie qu'édite annuellement l'Asociación Española de Fantasía, Ciencia Ficción y Terror.

L'influence de la lune (*El influjo de la luna*) est traduit de l'espagnol par Pierre Jean Brouillaud. Nouvelle parue dans SINERGIA n°14.

> <http://www.vialibris.tk/>

Patrick Raveau a signé une trentaine de nouvelles publiées dans des magazines spécialisés dans le Fantastique ou la Science-Fiction.

Son nom a figuré au sommaire du Volume 8 des *Territoires de l'Inquiétude* (Denoël), et certaines de ses nouvelles ont été reprises dans les quotidiens régionaux La Montagne et L'Union.

Premier Prix du concours organisé par Infini en 1994 pour la nouvelle *Mémoire du Vent* (traduite et publiée en Roumanie). Deux courts romans : *Le Vrai Visage de Gregory*, écrit en collaboration avec Jean-Pierre Planque aux Éditions Phénix (Belgique, 1992), et *L'Ultime Songe de la Cité*, aux Éditions Destination Crépuscule (1995). Enfin, le roman *Terraborn*, toujours en collaboration avec Jean-Pierre Planque, aux Éditions du Haut Château (1998).

Professeur de philosophie, musicien et photographe de talent, Patrick Raveau a publié de nombreux poèmes (un de ses recueils, *Paroles, en ce pays muet*, est paru chez L'Harmattan), ainsi que des essais sur les poètes contemporains.

Il a reçu le Premier Prix de Bretagne (jadis, Prix Brocéliande) en 1995 pour le recueil *Second Versant de la lumière*.

A paraître :

Hydriss, son premier "long" roman SF est annoncé aux éditions Asgard, collection « Micronos » dirigée par Olivier Bidchiren. Parution en Novembre 2011. Couverture de Michel Borderie.

> [Son site](#)

Tanya Tynjälä est née au Pérou et vit aujourd'hui aux Philippines, après avoir vécu à Helsinki où elle a travaillé comme professeur de langue et culture à l'École Polytechnique à partir de 2003. Elle a fait ses études à l'École Normale de Lima, à l'Université Stendhal - Grenoble 3 (Maîtrise en FLE) et prépare actuellement son doctorat en philologie française à l'Université de Helsinki. Elle est aussi correspondante de Velerio 25 (Web de science fiction - Pérou) et de Re-vista (Argentine) où elle publie mensuellement des articles sur la Finlande (Nuevas cartas finlandesas).

Publications : *La Ciudad de los Nictálopes*. Editorial Norma - 2003, Bogota - Colombie.

En anthologies :

La Estirpe del sueño : Narrativa peruana de orientación fantástica. Gonzalo Portals. Ediciones el Lamparero Alucinado - 2007, Lima - Perou.

Breves, brevísimos. Antología de la minificción peruana. Giovanna Minardi. Ediciones el Santo Oficio - 2006, Lima - Perou.

> <http://www.tanyatynjala.com/>

Dimitris G. Vekios

Né à Alexandroupolis en 1964, Dimitris G. Vekios fait partie d'une nouvelle génération d'auteurs grecs de récits fantastiques. Il enseigne l'anglais, langue dans laquelle certains de ses textes sont rédigés. Ses récits font désormais l'objet d'une assez large diffusion tant en Grèce que dans différents pays (Grande-Bretagne, notamment).

La version espagnole de *Flamme nue*, traduite par Pierre Jean Brouillaud, est parue dans Axxón177.



La réalisation de cette anthologie et sa maquette sont © JPP.
Toutes les nouvelles de « Des créatures peu fréquentables » sont parues sur le site :
<http://pagesperso-orange.fr/jplanque/nouvelles.htm>